3 1761 04924463 5

UNIVERSITY
OF
TORONTO
LIBRARY

Zu 87 212
13. G. 6.

ŒUVRES

COMPLETES

D'ALEXIS PIRON,

PUBLIÉES

Par M. RIGOLEY DE JUVIGNY, conseiller honoraire au parlement de Metz, de l'académie des sciences & belles-lettres de Dijon.

TOME VI.

195069
24.3.25.

A NEUCHATEL,
De l'imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXVIII.

PQ
2019
P6
1777
t. 6

ÉPITRES.

*A mademoiſelle de ***, depuis comteſſe de ***.*

A vous reine des paſtourelles,
Et favorite des neuf ſœurs,
A vous brillante entre les belles,
Comme la roſe entre les fleurs :
Bon jour, bon an. Dieu vous protege !
Vous ſavez le dieu que j'entends :
Celui dont le malin cortege
Eſt compoſé de beaux enfans
Que peignoit ſi bien le Correge ;
Qui par jolis petits ſemblans,
Vous amuſent, vous divertiſſent,
Et puis tout doucement vous gliſſent
Le poiſon dans le cœur des gens.
Puiſſe donc le dieu qui les guide,
Vous ſauver de leur main perfide !
Ce ſeroit bien le jeu pourtant,
Qu'ils vous ſoumiſſent à leurs armes :
Vous dont les trop dangereux charmes
Leur en ont fourni ſi ſouvent.
Mais non : vous ſeriez trop à plaindre,

O modele d'un rare amour !
J'en ai pour vous, au point de craindre
De vous en voir à votre tour.
Crainte inutile ! Eſt-il poſſible
Qu'à votre âge on ſoit inſenſible ?
Non, non : bientôt, je le prévoi,
L'amour vous aura ſous ſa loi.
Eſt-il pour lui rien d'invincible ?
Parlons auſſi de bonne-foi :
Quand je crains qu'il ne vous captive,
Ma peur eſt que cela n'arrive
En faveur d'un autre que moi.
L'événement m'a bien la mine
De juſtifier ma frayeur,
Et c'eſt ce qui me détermine
A la jeter dans votre cœur.
Mais en eſt-il moins véritable
Que l'amour doive être évité ?
Et pour être expérimenté,
En dois-je être donc moins croyable ?
Craignez, dis-je, craignez ſes coups.
Sa chaîne eſt un cruel martyre,
De tous les malheurs c'eſt le pire ;
A ce que je ſouffre pour vous,
Je dois ſavoir aſſez qu'en dire.
Jamais ſur nos cœurs malheureux,
Ce dieu ne forme une entrepriſe,
Qu'entouré des ris, & des jeux.

Mais le vainqueur malicieux,
Auſſi-tôt que la place eſt priſe,
Reſte ſeul, & prend congé d'eux.
Puiſſe-t-il exempter votre ame
De ſa pernicieuſe flamme!
Et négligeant ſon plus beau droit,
Vous accorder ſur ſa puiſſance,
Une victoire en récompenſe
De toutes celles qu'il vous doit!
Voilà mes vœux & vos étrennes:
Le préſent n'eſt pas ſi mauvais.
Vous pourriez me donner les miennes,
Sans vous mettre en de plus grand frais.
Dites: j'ai grand plaiſir d'entendre
La morale que vous prêchez;
Mais, Tirſis, je ne puis m'y rendre,
Et c'eſt vous qui m'en empêchez.

A madame de VILLEREY, *en lui envoyant mes ſtances ſur les miſeres de l'amour.*

BELLE moitié d'un ſage époux,
Bien digne du bonheur extrême
D'être uni pour jamais à vous,
Puiſqu'il vous eſtime & vous aime
Au point de ſe vanter à tous
Que ſon eſclavage eſt plus doux

Que ne l'eſt la liberté même,
Il a fallu vous contenter,
Et vous envoyer la ſatyre
Que j'ai promis de vous écrire,
Et que je n'oſai réciter.
La honte eſt bonne à quelque choſe.
Vous avez blâmé mes refus;
Liſez, vous en verrez la cauſe,
Et vous ne les blâmerez plus.
MA muſe injuſte & criminelle
Y blaſphémoit contre l'amour.
Hélas, je me ſouviens du jour,
Qu'outragé par une infidelle,
Plein de rage & de déſeſpoir,
D'une voix hardie & rebelle,
Contre l'amour & ſon pouvoir,
J'oſai publier ce libelle!
Ce jour, dans l'ouvrage malin,
Mon dépit trouva quelques charmes;
A peine étois-je au lendemain,
Que je l'effaçai de mes larmes.
J'y ſoutenois que les dégoûts
Suivent une entiere victoire;
Maxime que dans mon courroux,
Je cherchois à me faire accroire.
En vain je m'en étois flatté;
Ce dépit paſſa comme un ſonge,
Le mal en fut plus irrité;

Et je fus puni du menſonge,
En avouant la vérité.
Mais de quoi, charmante Uranie,
M'aviſé-je de diſcourir?
Et par quelle étrange manie,
Mon foible & malheureux génie
A-t-il été ſi loin courir?
Pardonnez-moi cette foibleſſe.
Tout farouche que l'on me voit,
J'ai plus aimé que l'on ne croit.
J'aime encore, je le confeſſe.
Qui ſut aimer, aime ſans ceſſe.
L'ame rentre de toutes parts
Dans le pays de la tendreſſe,
Et c'eſt le pays des écarts.
Revenons donc à ma promeſſe,
Et diſons la raiſon qui fit
Que de ma ſcandaleuſe piece,
Malgré vous tous, j'eus la ſageſſe
De n'oſer faire le récit.
J'y ſoutiens, comme je l'ai dit,
Que dès qu'une ardeur amoureuſe
Parvient à devenir heureuſe,
On la voit bientôt s'amortir.
Eh, quel ſuccès pouvois-je attendre,
Quand votre époux fidele & tendre
Etoit là pour me démentir?

A M. le chevalier DE BELLE-ISLE (*).

PREUX chevalier, que Mars & ſa maîtreſſe
Puiſſent couvrir de myrte & de lauriers !
Or, écoutez un here en grand'détreſſe,
Qui craint bien Dieu, puis après les huiſſiers.
Mon aubergiſte, un de mes créanciers,
Pour qui le plus je me ſens de tendreſſe,
(Même deux fois par jour lui fais careſſe)
Jà me reçoit ſi très-peu volontiers,
Qu'il ferme l'huis, dès qu'il voit que j'arrive ;
Si faut-il vivre & griffonner pour vous.
Je le voudrois : mais comment entre nous,
Si n'ai pécune, entend-on que je vive ?
Bien mieux : comment, je le demande à tous,
Si je ne vis, entend-on que j'écrive ?
Je ne le ſais. Or, donnez-moi de quoi.
Voilà le point. Puis excuſez ma muſe,

(*) Il y avoit plus de ſix mois que le chevalier de Belle-Isle m'employoit à copier je ne ſais quelles vieilles rapſodies politiques, & qu'il ne me payoit pas. J'imaginai d'entourer de ces vers le collier de ſon chien de chaſſe favori, dans l'eſpoir que ſon maître s'informeroit de qui pouvoient être ces vers, & qu'il me paieroit ; mais je n'entendis parler ni des vers ni du paiement : ce qui m'engagea, huit ou quinze jours après, de me ſervir du même ſtratagême qui me réuſſit ; car je fus payé.

De vous offrir vers de pareil aloi.
Faim fait faillir ; je l'ai, c'eſt mon excuſe.
Vous déplaît-elle ? eh bien, ôtez-la moi.

*A M. le comte de **, ambaſſadeur de ***, pour qui je travaillois auſſi, auquel, après le mauvais ſuccès de ma tentative pour être payé du chevalier* DE BELLE-ISLE, *j'écrivis l'épitre ſuivante.*

JEUNE miniſtre, en qui lumiere abonde,
Sage ** qui chez le peuple Franc,
Plus par le cœur encor que par le rang,
Repréſentez un des grands rois du monde ;
Pour vous le ciel épuiſa ſon tréſor.
L'homme parfait ſous votre bonnet loge,
Vous êtes ſeul Télémaque & Mentor.
Que de bon cœur j'alongerois l'éloge !
Qu'il y fait beau ! mais je veux être bref :
Et vous louant, comment le pourrois-je être ?
Taiſons-nous donc ; & venons au grief,
Qui cette épitre à vos yeux fait paroître.
La pauvreté fait mon piteux méchef :
Au coffre-fort donnez un tour de clef.
Au ſort maudit joûriez un tour de maître,
Et mettriez belle aventure à chief.

Que voulez-vous ? Hélas ! ma plume active ;
Qui ne voudroit ſervir qu'à votre los,
Peint jour & nuit, pour une gent rétive
A deſſerrer les ducats & réaux.
Bien plus ; en vers par un coup de ma tête,
Pour obtenir le prix de mes travaux,
Le rouge au front, j'ai préſenté requête.
J'ai bien reçu promeſſe aſſez honnête :
Mais d'argent point, dont pas mieux je ne vaux ;
Car d'Hélicon les ſaints ruiſſeaux n'abreuvent.
Cailles, ni manne, en ces déſerts ne pleuvent :
Si que ma peau touche preſque mes os.
Même à préſent je ſens de ligne en ligne,
La male faim m'abattre, & s'augmenter.
Ah, ſi j'en meurs, bien puis-je proteſter,
Que ne mourrai ſi gentiment qu'un cygne ;
Fine ouïe aura, qui m'entendra chanter :
Bon pour peſter. Voire même, que ſais-je !
Mots peu chrétiens pourroient bien m'échapper.
A bien jurer, le ſouffreteux s'allege.
Enſuite il meurt ; & vous le vient happer
Meſſer Satan. Ce me ſeroit grand'honte,
Qu'il m'emportât. Cherchons à le duper.
Secourez-moi, noble & généreux comte,
Dont jà par fois j'ai ſenti les bontés !
En tel étrif, pour Dieu, ne me quittez.
Très-peu d'argent feroit très-bien mon compte.
Donnez-m'en donc. Je vous dirois, prêtez :

Mais, las ! depuis que Clément le bonhomme,
Du roi François, ſans autres ſûretés
Que ſa parole, emprunta quelque ſomme,
Nous autres tous ſommes décrédités.
Or donc, donnez : & ma muſe animée,
Une eſpece autre, & d'un peu moindre aloi,
Vous donnera : vous devinez bien quoi ?
D'encens léger belle & bonne fumée,
De vous peut-être aſſez mal eſtimée.
Pas mieux pourtant ne paîrois Dieu ni roi.
Prenez toujours : nos plumes, croyez-moi,
Servent ſouvent d'aile à la renommée ;
Et vous ſavez que ceinture dorée
Ne la vaut point : ne la mépriſez pas.
Tous les grands cœurs lui font des ſacrifices,
Puis vous feriez le plus grand des ingrats !
Sa voix vous rend par-tout cent bons offices.
C'eſt aſſez dit, vous bâillez ; je me tais,
Après un vœu : (j'en ſuis faiſeur en titre)
Gentil ſeigneur, Dieu vous garde à jamais
D'un pauvre auteur & de pareille épitre !

A madame la marquiſe DE MIMEURE.

HIER au ſoir dans mon lit peu mollet,
Pour m'endormir, je liſois la Légende ;
Là je voyois des miracles, Dieu ſait !

Oeuvre n'y font Merlin ni dame Urgande.
Bref, en courant de feuillet en feuillet,
Sautant, après, de calende en calende,
De Madeleine au vingt-deux de juillet,
Je vois le nom. Sus, dis-je, à mon génie,
Comment, demain la fête d'Uranie!
Et rien de prêt! Vite, ici, muſe, à moi!
Laiſſez-nous là vos rabots & vos limes;
Et bien ou mal, exerçant votre emploi,
Si raiſon manque, ayons du moins des rimes.
Le premier vers à peine étoit éclos,
Qu'au doux filet ma paupiere attrapée,
S'appeſantit; mais au ſein du repos,
Du même ſoin j'avois l'ame occupée.
J'ai cru donc être au haut de l'Hélicon;
Car un beau réve y peut mettre Pradon.
Des ſaints du lieu liſant la litanie,
En lettres d'or y brilloit maint beau nom;
Sire Arouet, je ne vous y vis mie.
Trop bien en tête étoit écrit Valon (*),
Illuſtre époux de l'aimable Uranie:
A lui j'adreſſe auſſi mon oraiſon;
Et je lui dis: grand ſaint, près d'Apollon,
Intercédez pour moi, je vous ſupplie.
Faites ſi bien qu'il me prête ce ton
Qui vous gagnoit les cœurs à la ſourdine.

(*) Marquis de Mimeure.

Pour un moment, qu'il me faſſe le don
De votre plume élégante & badine ;
C'eſt pour louer & le corps & l'eſprit
De la beauté dont votre cœur s'éprit.

Le héros lors, & du dieu de la Thrace,
Et de Phébus, ayant l'air éclatant,
M'eſt apparu. Les lauriers du Parnaſſe (*)
Et de la guerre ornoient ſon front brillant.
Vas, m'a-t-il dit, n'emprunte point ma lyre,
Pour le ſujet qui te tient en ſouci.
Celle pour qui mon cœur encor ſoupire,
D'encens eſt laſſe : & puis, que peut-on dire
De ſon eſprit, que tout le monde ici
Depuis long-tems & ne ſache & n'admire ?
Pour ſon beau corps, on y voit mille appas.
Mais, a-t-il dit, en verſant quelques larmes,
On ne voit rien ; crois-moi, n'en parle pas.
Que diroit-on qui pût ſuffire ? Hélas !
Moi ſeul je ſais tout ce qu'il a de charmes.

(*) Il étoit lieutenant-général des armées du roi, & l'un des quarante de l'academie françoiſe.

A M. le marquis de L.... qui s'aimoit mieux avec moi, qu'avec M. de V...., pendant qu'au contraire la marquise aimoit mieux cent fois M. de V.... que moi.

MARQUIS, vivant en marquis,
Et non de ceux-là sans nombre,
Qu'on ne voit marcher, suivis
Que de leur malheureuse ombre :
Recevez un bon avis.

Tous les gens de haut parage,
Par un goût particulier,
Grossissent leur équipage
D'un animal singulier,
Ou domestique ou sauvage,
Ou farouche, ou familier.
Déférez au bel usage :
Et pour cela, que le sage
Et glorieux templier (*),
Corps aussi léger qu'une ame,
Et fourreau qu'usa la lame,
A jamais chez vous, seigneur,

(*) Il s'agit de l'architecte du *Temple de l'Amitié*, du *Temple de l'Amour*, du *Temple du Goût*, du *Temple de la Gloire*; & tous ces temples sont déjà tombés en ruine.

Soit le poëte de madame ;
Et moi celui de monſieur.
Apollon vous les envoie,
Comme beaux faiſeurs de feux
Et d'artifice & de joie.

Ils ſeroient bien malheureux
De ne pas valoir tous deux,
Deux perroquets, ou deux ſinges.

L'un, à travers les brouillards,
Jette par fois des cominges ;
L'autre emplit l'air de pétards.
La fuſée haute & ſuperbe,
Du mortier de l'un ſaillit :
De l'autre côté jaillit
La girandole & la gerbe.
L'un joli neutonien,
Hiſtorien, algébriſte,
Ne douta jamais de rien :
L'autre, un peu pyrrhonien,
Eſt bon pantagruéliſte.

Cavalier ambitieux,
L'un piquant droit vers les cieux,
Met Pégaſe hors d'haleine :
L'autre va raſant la plaine,
Mais aſſez haut pour ne pas
Tremper ſes ailes dans l'onde ;

En même tems assez bas,
Peur que la cire ne fonde.

Encore un coup de pinceau
Qui finisse le tableau,
Et l'éloge, ou la censure.
Pompeux, brillant, & mignard,
Le premier, pour sa chaussure,
A les échasses de l'art :
L'autre naïf, & sans fard,
Les patins de la nature.

La marquise, & vous marquis,
N'êtes-vous pas bien lotis ?
Faites, elle & vous, fanfare,
Pour deux lots si précieux.
Elle aime le beau, le rare :
Vous le vif & le joyeux.
Eh bien, quoi de plus sortable ?
A sa toilette elle aura
Quelque bribe inimitable
D'épopée ou d'opéra (*) ;
Et vous, de quoi rire à table:
Et quand la source faudra,
La ressource y subviendra :
Tous deux avons nos patentes,
Pour piller à cet effet ;

(*) Il composoit alors l'opéra de *Samson.*

Lui le tréſor des quarante (*a*),
Et moi celui du buffet.

Pour jetons (car en ce monde
Chacun vit de ſon métier,
De ſon tracas Radegonde,
Barnabas de ſon pſeautier),
Pour jetons chaque ſéance
Pourra valoir au premier,
Le plus beau ſouris (*b*) de France;
Souris plein de bienſéance,
Et de fineſſe & d'eſprit:
Souris, quand il applaudit,
Vraiment doux & balſamique;
En ce que, parlant aux yeux,
Seul il dit plus & dit mieux
Qu'un éloge académique.
Du goût enfant délicat,
Dont la gentilleſſe écloſe
Semble ajouter à l'éclat
Des perles & de la roſe,
Qui par un juſte retour,
Des attraits doublant la doſe,
L'embelliſſent à leur tour.

Le trop heureux Coryphée,

(*a*) Il venoit d'être reçu à l'académie.

(*b*) Madame la marquiſe de... paſſoit pour avoir un beau ſouris.

Aura de plus à, coup sûr,
D'encens très-rare & très-pur
Quelque petite bouffée.
C'est tirer l'huile du mur (*a*);
Car, hélas, le grand, le brave
Et l'infortuné *Gustave*,
Pleure en vain pour en avoir!
Zaïre & son *Orosmane*
Ont vuidé tout l'encensoir,
En dépit du *Métromane*.

POUR autre honoraire encor
(Peste! c'est le jeton d'or,
Celui-ci dont je m'avise)
Il aura de la marquise,
En guise de paroli,
Quelque chansonnette exquise
Du gracieux *Goudouli* (*b*):
Encor plus gai, plus joli,
Quand de cette aimable dame
La flexible voix met l'ame
Au petit couplet gascon,
Et d'une façon légere,
Mêle aux graces de Cythere,
Le beau feu de l'Hélicon.

(*a*) La marquise ne loue jamais que M. de V...

(*b*) Poëte Gascon, dont la marquise aimoit à chanter & chantoit continuellement les chansons.

C'est

C'EST payer ſon poëte en reine.
Vous fourniriez le pendant :
Le vôtre aura cependant,
Dans un ſeau de porcelaine,
Vin natal à ſon côté.
Soif de chantre, hiver, été ;
Egal appétit, ſans faute ;
Eſprit & cœur en gaîté,
Excellent viſage d'hôte,
Grande chere & liberté.

PUIS après, maintes raſades
De vin blanc, jaune & clairet,
Le Moka, l'eau des Barbades,
Et quelques airs de Mouret,
Vous lui donnez l'accolade ;
Et faiſant une gambade,
Mon gaillard enfin s'évade,
Muni d'un ordre à Miret.

A mademoiſelle CHÉRÉ, *à Saint-Ouen*, 1732.

O bel objet deſiré
Du plus amoureux des hommes,
O mon aimable Chéré,
Que n'êtes-vous où nous ſommes !

Jamais plus juſte deſir
N'anima mon cœur ſincere :
Les belles faites pour plaire,
Sont faites pour le plaiſir ;
Et c'en eſt ici l'aſyle,
De ces plaiſirs tant aimés.
La paix les tient renfermés
Dans ce prieuré tranquille.
Hier il en étoit plein :
J'en vois naître aujourd'hui mille,
Mille y renaîtront demain.
Je n'y reſſens qu'un chagrin,
C'eſt que le tems ſoit mobile,
Et que ſon ſable inhumain
Trace déjà le chemin
Qui nous ramene à la ville.

Décrirai-je ces plaiſirs
Que rappelle chaque aurore,
Plus rians que les Zéphirs
Quand ils vont careſſer Flore ?
Mais pourquoi les peindre ? Hélas !
Un ſeul mot les rend croyables,
Et vante aſſez leurs appas.
Ils m'ont rendu ſupportables,
Des lieux où vous n'étiez pas.

Je veux toutefois les peindre,
Pour occuper mon loiſir :

Y puiſſé-je réuſſir
De maniere à vous contraindre
A venir vous éclaircir,
Par le propre témoignage
Des beaux yeux qu'on deſira!
Des plaiſirs, en ce cas là,
Parfait ſeroit l'aſſemblage:
Les peigne alors qui pourra.
De quatre heureux perſonnages
Que nous nous trouvons ici,
Deux ſont fous, & deux ſont ſages:
Providence en tout ceci:
Mélange qui, Dieu merci,
Sans relâche nous balote,
Et nous promene à grands pas,
Du compas à la marote,
De la marote au compas.
Figurez-vous le tracas
D'un quatrain de cette eſpece,
Et voyez courir ſans ceſſe
La ſageſſe après les rats,
Les rats après la ſageſſe.
Tantôt les regles en jeu,
Et tantôt les purs caprices.
Voilà quant aux gens du lieu,
Voici quant à ſes délices.

SACHEZ que premiérement,

Le prioral hermitage
Conſiſte en un bâtiment
Mal conçu pour l'ornement,
Très-bien conçu pour l'uſage.
Tout s'y reſſerre ou s'étend,
Selon ſon juſte mérite ;
C'eſt pour cela, dit l'hermite,
Que le réfectoire eſt grand,
Et la chapelle petite.
Auſſi l'heureux paraſite,
De la cave au galetas,
Voit cette ſentence écrite,
Courte meſſe & long repas.
Rien ne manque aux délicats,
Table en entremêts féconde,
Cave où le nectar abonde,
Et la glaciere à deux pas ;
Les lits les meilleurs du monde,
Plume entre deux matelas,
Doux ſomme entre deux beaux draps,
Un calme dont rien n'approche,
Jamais le moindre fracas
De carroſſes, ni de cloche ;
Paix, bombance, liberté ;
Liberté, ſans anicroche ;
L'horloge, à la vérité,
Qui voudra nous le reproche !
Rarement eſt remonté,

Mais non pas le tourne-broche.

Une autre félicité,
Après *bénédicité*,
C'eſt de voir par la fenêtre
De notre ſalle à manger,
Cueillir dans le potager
La fraiſe qui vient de naître:
De voir la petite faux
Moiſſonner à notre vue,
Là de jeunes artichaux,
Ici la tendre laitue,
Le pourpier & l'eſtragon,
Qui tout-à-l'heure en ſalade,
Va piquer près du dindon
L'appétit le plus malade.

Du même endroit, nous voyons
Venir l'innocence même,
Liſe, qui ſur des clayons
Nous apporte de la crême
Blanche un peu plus que ſa main,
Mais moins blanche que ſon ſein,
Et que la perle enfantine
D'un ratelier des plus nets,
Que ne toucherent jamais
Capperon ni Carmeline (*).

(*) Fameux dentiſtes.

C'EST elle auſſi qui le ſoir,
En cent poſtures gentilles,
(Où ſans jupe ni mouchoir
Vous ſeriez charmante à voir)
Dreſſe & redreſſe nos quilles,
Jeu tout des plus innocens,
Où pour aiguiſer nos dents,
Quand la faim nous abandonne,
Nous nous exerçons un tems,
Avant que le ſoupé ſonne.

LE quiller eſt dans un bois
Qui touche à la maiſonnette :
Bois d'une beauté complette,
Triſte & charmant à la fois :
Bois qui peint ces lieux terribles,
Où loin des profanes yeux,
Nos druides & leurs dieux
Se rendoient inacceſſibles
A nos crédules aïeux :
Mais dans ces cantons paiſibles,
Et moins ſuperſtitieux,
Bois où, l'amour a des armes,
A qui l'auſtere pudeur
Se ſoumettroit ſans alarmes :
Bois où même avec douceur,
Dans les plus cruels malheurs,
L'amant verſeroit des larmes :

Bois où tout, jusqu'à l'horreur,
Pour un cœur tendre a des charmes.
Là dans le sein du repos,
L'ame s'égare & s'oublie ;
Sa douce mélancolie
Transforme des lieux si beaux,
Et n'en fait qu'un seul enclos
D'Amathonte, de Paphos,
De Cythere & d'Idalie.

Jamais en effet l'amour
Ne trouveroit un séjour
Plus propre à son badinage :
Qu'il y seroit amusé !
Car je le sais par usage,
C'est un enfant avisé ;
Dans un quinquonce il est sage :
Mais plus l'endroit est sauvage,
Plus il est apprivoisé.
Disparoissez, lieux superbes,
Où rien ne croît au hasard,
Où l'arbre est l'enfant de l'art,
Où le sable au lieu des herbes
Nous attriste le regard :
Lieux où la folle industrie
Arrondit tout au ciseau,
Où rien aux yeux ne varie,
Où tout s'aligne au cordeau

De la froide ſymmétrie,
Et de l'ennuyeux niveau.

Ici l'auguſte nature,
Dans toute ſa majeſté,
Offre une vive peinture
De la noble liberté.
Sublime & toujours nouvelle,
Sous l'œil elle s'embellit:
Sa variété révele
Une reſſource éternelle,
Que jamais rien ne tarit;
Qu'en ce point l'art eſt loint d'elle!
Son chef-d'œuvre ſe décrit:
Mais la beauté naturelle
Reſte au-deſſus du récit.

Sous l'épais & haut feuillage
De ce bois qu'ont révéré
Le tems, la hache, & l'orage,
De l'engageante Chéré
Je me retrace l'image.
Ah, qu'au fond de ce bocage
Son aſpect feroit charmant!
Le beau lieu, l'heureux moment!
Que de fleurs ſur ſon paſſage,
Que de ſoupirs éloquens!
Que les gages de ma flame
Seroient tendres & fréquens!

Mais où s'égare mon ame ?
O bel objet desiré
Du plus amoureux des hommes !
O mon aimable Chéré,
Que n'êtes vous où nous sommes !

A M. le duc DE NEVERS.

LA GOUTTE.

L'AMANT joyeux d'Erigone,
Et la mere de l'amour,
Dans la caverne d'un faune,
Se rencontrerent un jour.
A l'instant ils oublierent
Les sermens qui les lierent
A mille aimables objets :
De goût tous deux ils se prirent,
Et se prirent à l'excès.
Enfin, dans ces lieux secrets,
Bacchus & Vénus s'unirent,
Et s'unirent à jamais.

Sous le couple vif & tendre,
Cybele prit soin d'étendre
De mousse un beau tapis vert.
Oh, qu'il feroit beau t'entendre,
Chantre mignon de ver-vert,
Sous un si joli couvert,

Chanter le myrte & la treille,
Sur un chalumeau léger,
Mélodieux à l'oreille
Et du prince & du berger !
Ouïr ta ſainte pareſſe
Nous peindre avec gentilleſſe
Ce lit qu'auroient apprêté
L'impatiente jeuneſſe,
L'ingénieuſe molleſſe,
Et la douce volupté ;
Et d'une touche élégante,
Mettre en cadence à l'entour,
Les ris, les graces, l'amour,
La driade & la bacchante !

Mais que n'ai-je auſſi, ſeigneur,
Pour inſpirer la terreur,
Et pour faire la peinture
Du monſtre qu'à la nature
Il plût, pour notre malheur,
De faire dans ſa fureur
Naître de cette aventure !
Que n'ai-je, paſſant enfin
Du gracieux au funeſte,
Que n'ai-je le fier burin
Qui nous grava ſur l'airain
Le ſonge affreux de Thyeſte !

Pour avoir fait un vaurien,

Peres, ne venez plus dire,
Un tel enfant n'eſt pas mien.
Il eſt vôtre. Liſez bien
Les vers que je vais écrire,
Et ne doutez plus de rien.
Bacchus qui n'aime qu'à rire,
Et Vénus qui ne reſpire
Qu'aiſe & plaiſir mutuel,
N'ont enſemble ſu produire
Qu'un enfant matériel,
Qu'un trouble-fête cruel;
Et tel
Que ſi les flancs de Mégere,
Du ſang impur de Cerbere
Euſſent voulu concevoir
De quoi, dans le ſombre empire,
Redoubler le déſeſpoir,
Le fruit n'eût pas été pire.

Ainsi, puiſqu'il faut tout dire,
Vulcain naquit de Junon,
Et de la terre Tiphon :
De beau le laid prend naiſſance,
Comme le mauvais du bon :
Et gens de divine eſſence,
Exemples de l'univers,
Des héros, pour toute engeance,
N'ont laiſſé que des pervers.

Tous peres n'ont pas la chance
De l'heureux duc de Nevers.

PESTE ſoit du dieu des vers,
Dont la ſtérile abondance
M'entraine à tort à travers !
Remettons-nous dans la route.
Qu'engendrerent donc enfin
Vénus & le dieu du vin ?
Ils engendrerent la goute.

TANDIS que, libres, joyeux,
Ennemis de la contrainte,
Les pere & mere tous deux
Chaſſent le trouble & la crainte,
Leur impitoyable enfant
N'eſt jamais plus triomphant
Qu'entre la gêne & la plainte,
Traînant ſans ceſſe après lui
La douleur vive, l'ennui,
Et la fâcheuſe abſtinence :
Auſſi le monſtre eſt-il fui
Des auteurs de ſa naiſſance.
Mais, ſans en être apperçu,
Cet ennemi domeſtique
Les talonne à leur inſu :
Comme eux fuit le toit ruſtique,
Sous lequel il fut conçu :
Avec eux entre, & ſe gliſſe,

Sous la mouſtache du Suiſſe,
Dans le plus riche palais :
Y ſignale ſa malice :
Et des lits les plus mollets,
Lieux de paix & de délice,
Ne fait que des chevalets,
Et que des lieux de ſupplice.

O duc, des ducs de nos jours
Le noble & galant modele,
Hôte aimable, ami fidele
De Bacchus & des amours,
Nevers, à vous j'en appelle ;
Ai-je erré dans mon diſcours ?
Le plus ſacré des ſéjours,
La royale citadelle (*) ;
Vos boucliers de peau d'ours,
Et tous vos lits de velours,
Contre la bête cruelle,
Vous ſont-ils d'un grand ſecours ?
On voit la peſte maudite,
Dans le Louvre, où vous logez,
Entrer, rentrer à la ſuite
Des dieux que vous hébergez :
Et tous les ans, la félonne
Viole, des mois entiers,

(*) Le vieux Louvre, où il occupoit un appartement.

Dans votre honnête perſonne,
Les ſaints droits hoſpitaliers.
Mais par plaiſir, éprouvez
De ſes fers comme on échappe,
Et par ma voix recevez
Cet oracle d'Eſculape.

QUAND les deux divinités
Gratteront à votre porte,
Réglez vos civilités,
Et les arrangez de ſorte
Que, ſelon droit & raiſon,
Vénus entre, & Bacchus ſorte.
Qu'avec ſa brillante eſcorte,
Crainte d'une trahiſon,
Il paſſe, & qu'ailleurs il porte
Sa coupe & ſon doux poiſon.
Le monſtre ſuivra ſon pere:
Car du pere libertin,
Dans la gaîté du feſtin,
L'excès ne s'éloigne guere;
Et dans l'une & l'autre affaire,
L'excès met l'arme à la main
De l'ennemi clandeſtin,
Dont l'atteinte déſeſpere.

TELLE eſt du dieu du ſéné
L'ordonnance un peu cruelle:
En fermant la porte au né

Du fougueux fils de Sémele,
Genre humain vous fermerez
La boite de Pandore.
Duc, un jour vous l'en croirez.
Oh, qu'alors vous bénirez
Les oracles d'Epidaure,
Puiſqu'après tout, vous aurez
Ce que tout le monde adore!
Chez vous logeront beauté,
Simpleſſe, amour, liberté,
Ris, plaiſir, paix & ſanté.
Que demandez-vous encore?

A madame DE BOULOGNE, *qui ſe plaignoit de l'inſomnie, & ne pouvoit s'endormir qu'un livre à la main; en lui envoyant une lanterne de nuit & de chevet.*

VOUS vous plaignez, belle Uranie,
Et ne vous plaignez pas pour rien:
C'eſt un grand mal que l'inſomnie,
Car le ſommeil eſt un grand bien.
Par le ſecours de la lecture,
Vous eſpérez vous en tirer:
Mais vous ne pouvez ignorer
Que lire pendant qu'elle dure,
Ne ſert qu'à la faire durer.

Avouez que votre esprit l'aime ;
Et sans vous en appercevoir,
Que vous l'entretenez vous-même,
Par la démangeaison extrême
Que vous avez de tout savoir.
De tout savoir ! & pourquoi faire ?
Qu'auriez-vous plus qu'auparavant ?
Quoi que fache le plus savant,
Vous savez mieux : vous savez plaire.
Plus d'une qui sur ce grand point
N'aura jamais, n'eut & n'a point
L'honneur d'être votre pareille,
Fiere de ses simples attraits,
Vit satisfaite à moins de frais,
N'a d'autre souci qui l'éveille,
Que celui d'avoir le teint frais,
L'œil brillant, la bouche vermeille,
Et pour cela, ne lit jamais,
Dine, soupe, se couche en paix,
Et dort sur l'une & l'autre oreille.

Mais puisqu'enfin c'est votre goût,
Qu'aux champs, à la ville, par-tout,
Sans lire vous ne sauriez vivre
Et que sur le chevet sur-tout,
A la main il vous faut un livre,
Pour mettre à profit les instans,
Que le sommeil tarde à se rendre,

Où,

Où, tandis qu'il eſt chez vos gens,
Vous vous ennuyez à l'attendre :
Je ne m'oſerois plus répandre
En un trop long raiſonnement ;
Et je ſoumets mon ſentiment
A la raiſon qui vous gouverne.
Liſez. Que j'oſe ſeulement,
Moi, petit eſprit ſubalterne,
En préſentant cette lanterne,
Haſarder un petit conſeil,
Qui, ſi vous cherchez le ſommeil,
N'eſt rien moins qu'une baliverne.

ATTENDANT l'effet du pavot,
Gardez-vous au moins d'un Voltaire,
D'un Monteſquieu, d'un Tannevot (*a*).
De tel autre qui peut trop plaire,
C'eſt moins remede que venin ;
Morphée étant, quand on l'appelle
Avec tels appeaux à la main,
Un vrai chien de Jean-de-Nivelle.
De Nivelle (*b*) plutôt liſez

(*a*) M. Tannevot, premier commis de M. de Boullogne, dont il étoit aimé & eſtimé. C'étoit un parfait honnête homme, & un très-bon citoyen. Il aimoit la poéſie & la cultivoit, au milieu des opérations de finance, dont il étoit chargé. Il nous a laiſſé un recueil de ſes ouvrages.

(*b*) M. Nivelle de la Chauſſée, de l'académie françoiſe.

Les vers anathématisés :
Lisez quelque piece nouvelle,
Qu'a fait réussir la Clairon ;
Quelque semblable bagatelle,
Que vend Ducheſne au quarteron ;
Quelque essai d'une muse obscure,
Débutante dans le Mercure ;
Ou bien quelque autre rogaton :
Vous dormirez, je vous l'assure.

A madame DE TENCIN, *sous le nom de* VÉNUS ; *en lui envoyant, pour étrennes, un petit marteau d'acier, propre à casser des amandes. Datée des forges de Lemnos.*

Du roi du monde & la reine & la mere,
Pour sceptre ayant la pomme d'or en main,
Divinité nulle part étrangere,
Par-tout chérie, & de qui l'art de plaire
Posa le trône au fond du cœur humain :

A l'engageante & rare créature,
Qui du même art tiens sa gloire & son los,
Et qui reçut des mains de la nature,
De quoi ne pas envier ma ceinture ;
Salut, gaîté, beau cercle, & douze lots (*).

(*) Elle avoit mis plusieurs billets à la loterie

MORTELLE aimable, attendant ſes aubaines,
De notre part aujourd'hui pour étrennes,
Ayez en gré le don de ce marteau;
Et tenez-vous pour très-bien étrennée,
De poſſéder ce curieux morceau,
Dont vous ſerez à l'uſage étonnée.
Depuis l'armure, & d'Achille, & d'Enée,
Ne s'eſt ici rien forgé de ſi beau.
Trépieds mouvans, ni violon d'Orphée,
Ni de Gygès le merveilleux anneau,
Ni taliſmans, ni baguette de fée,
N'ont égalé ce chef-d'œuvre en vertu.
Autre que vous jamais ne l'auroit eu;
Et vous l'avez: vous naquites coëffée.

D'ABORD à table, & pendant le deſſert,
Si vous voulez, tout ſimplement il ſert
A caſſer noix, ſucre, amande, ou noiſette.
Qu'ainſi ne ſoit, & qu'à votre couvert,
Il accompagne & cuiller & fourchette.
Tout n'en ira que plus gaiment ſon train,
Il n'en ſera que mieux à votre main,
Pour ſignaler ſa faculté ſecrette:
Faculté prompte, efficace & complette
Qui vous tranſmue un ſage en fagotin;

de 1747, qui venoit d'être créée pour douze ans. Elle mourut peu de tems après; & ce fut Aſtruc, ſon médecin, qui profita de mes ſouhaits.

Fait d'un Mentor un parfait calotin,
Quadruple égide eût-il pour amulette :
Opere enſuite un tout contraire effet :
Du calotin fait un ſage parfait.
Peſte maligne à la fois & recette :
Voici comment l'un & l'autre ſe fait.

DROIT ſur le têt, un coup de la hachette (*)
Au plus raſſis, vaut un coup de giblet,
Gâte ſon timbre, & le fêle tout net,
Si qu'à l'inſtant, légere girouette
S'arbore & vire au haut de ſon bonnet.
Nul n'eſt ſi ſain que le mal ne le gagne ;
Fût-ce un Socrate, un Séneque, un Montagne :
Du coup de hache à peine eſt-il frappé,
Que le voilà, beau cheval échappé,
Qui *pironiſe* & qui bat la campagne.
Puis vous tournez, ayant bien ri du fou,
Votre marteau du côté de la maſſe ;
Et dans le mur, en enfonçant un clou,
Vous remmettez tous les reſſorts en place.

DES clous ainſi fichés dans quelque mur,
Par un pontife, en pompe ſolemnelle,
Pour le ſalut d'une pauvre cervelle,
Selon Durfé, le miracle étoit ſûr.
Le bon Adraſte, aux pieds d'une cruelle,
Avec le cœur ayant laiſſé l'eſprit,

(*) Le marteau a le revers fait en forme de hache.

Jusqu'au vouloir vivre & mourir fidele,
Sous Adamas, l'heureuse épreuve en fit.
Telle aujourd'hui, sous vous on la peut faire;
La main du maitre ayant à ce marteau
Transmis l'honneur de ce don salutaire,
Avec ceci d'aimable & de nouveau,
Qu'il réunit le plaisant à l'utile.
Comme il guérit, il blesse le cerveau:
Essayez-en: c'est la pique d'Achille.
Mais n'allez pas, étendant au surplus
L'humanité par-delà sa mesure,
Ne blessant point, & clouant tant & plus,
De tous les fous entreprendre la cure:
Renoncez-y: point d'efforts superflus!
Eh quoi, vouloir de tout cerveau perclus,
Remettre en jeu, remonter la machine?
Quelle muraille assez grande auriez-vous,
Pour y pouvoir trouver place à vos clous?
Hélas, aucune! & celle de la Chine
N'y suffiroit. Partant ne vous mêlez
Que de guérir les gentils personnages,
Qu'en vous jouant, vous aurez affolés:
Tenez-vous en, de grace, à vos sept sages.
A Mirabeau, Mairan, Boze & Duclos,
A Fontenelle, Astruc, & Marivaux:
Que de vos clous, la vertu sans seconde,
Ne daigne agir que sur ces sept férus!
Jà n'est besoin que leur espece abonde:

Telle abondance entraîneroit abus.
D'hommes ſenſés qui peupleroit le monde,
Ruineroit les dieux les plus courus.
Adieu celui du vin, celui de l'onde,
Mars, Apollon, moi, mon fils & Plutus.
Laiſſons la terre en calotins féconde;
Nous donnerons gain de cauſe à Momus
N'importe! il faut vous régler là-deſſus:
Et qu'il en rie, ou que Minerve en gronde,
Tenez-vous-en, vous dis-je, aux ſept élus.

Donc au moment que renaît leur faconde,
Et qu'ils ont bu chacun deux ou trois doigts,
Du vin d'une isle (*) où j'ai donné des loix;
Sur chaque tête appuyez à la ronde,
De la hachette un coup bien aſſené.
Ne craignez rien: ſuffit qu'on vous réponde
Qu'à l'eſprit ſeul le péril eſt borné.
Autre accident ne ſuit le coup donné,
Qu'une raiſon plaiſamment vagabonde.
Courage donc; par curioſité,
Dans le lycée, une fois qu'on folâtre!
Qu'on ait chez vous une fois radoté!
Ferme, frappez! Le beau coup de théatre!
La bonne ſcene! Oh, quel plaiſir de voir
Cet eſprit net, univerſel & juſte,

(*) Du vin de Chypre, qu'on ſervoit régulièrement à la fin du repas.

Dont tous les gens de goût & de savoir,
Tant qu'ici bas j'aurai quelque pouvoir,
Encenseront les écrits, & le buste;
De le voir, dis-je, errer du blanc au noir,
Et pour le corps lourdement prendre l'ombre;
De voir ce clair & céleste écrivain,
Qui dans la tête eut des soleils sans nombre,
N'y plus avoir qu'une lune en son plein!
Quel passe-tems de voir l'autre génie,
Versé dans l'art de prolonger la vie,
Qui sur la vôtre a l'œil soir & matin,
Ce possesseur de l'Encyclopédie,
Pic de clartés, puits d'érudition,
Changer de rôle & de condition;
Tendre berger, soupirer l'élégie,
Ou joyeux faune, entonner une orgie;
Ne célébrer que l'amour, ou le vin;
Et vous croyant pastourelle, ou ménade,
Danseur galant, vous présenter la main;
Ou plein d'un dieu plus gaillard & moins fade,
Le corps en l'air, à son exemple en vain,
Vous ordonner entrechats, gargouillade (*),
Et l'évohé; de la personne enfin,
Dont il sera l'éternel médecin,
Pour un moment devenir le malade!

(*) Madame de Tencin ne pouvoit plus marcher qu'on ne la portât.

Si pour tout dire en un mot, le plaisant,
Pour être tel, veut du neuf & du rare,
Vous en aurez, graces à mon présent.
On m'avoûra que sa vertu bizarre
Aura produit du rare & du nouveau,
S'il vous fait voir délirer Mirabeau (*a*);
S'il vous fait voir (*b*) l'auteur de Marianne,
Au lieu d'un vif & subtil sentiment,
D'un terme heureux, d'un beau raisonnement,
Ou d'un trait fin, lâcher un coq-à-l'âne.
Pour moi, déjà d'avance, en vérité,
Je ris, voyant de notre chere Euclide,
Du bon Mairan le compas démonté,
Au lieu d'un rond faire un trapézoïde:
Voyant d'ici rater un trait saillant
A ce Watteau (*c*) coloriste brillant,
Dont le pinceau léger, docte & rapide,
Pouvoit après le seigneur d'Argenton,
Seul, achever de peindre Louis onze.
De voir avec un phlegme de Caton,
Sur le plus grave & le plus ferme ton,
Notre Arondel (*d*), grand déchiffreur en bronze,
Dans un Louis démontrer un Othon.

(*a*) Homme froid & sensé.
(*b*) Marivaux, l'homme du monde le plus attentif à bien penser, & à se bien exprimer.
(*c*) Duclos.
(*d*) M. de Boze.

Que fais-je enfin, & maint & maint vertige,
Dont vous rirez sans doute ainsi que moi.
Donnez-vous en tout à l'aise. Après quoi,
Subtilement de ce premier prodige,
Passant à l'autre, à grands coups vous cognez
Les jolis clous, d'ellébore emprégnés.
A ce bruit là tout se remet en regle.
Nos sept messieurs s'éveillent: Momus sort:
De hanneton chacun redevient aigle;
Minerve rentre. En tout cas, si d'abord
Dans quelque tête il manquoit un ressort,
Que la raison n'y fût pas nette & franche,
Qu'un rat s'y fût tapi dans quelque trou:
De l'un des sept, resté quelque peu fou,
Si le bon sens branloit encore au manche,
Aurez de quoi lui bien river son clou.

A la même, sous le nom de DARDINEL, *pour qui elle s'étoit tendrement intéressée, à la lecture d'une traduction de* L'ARIOSTE, *que* M. DE MIRABEAU *nous avoit faite chez elle.*

QUI fera bien, bien lui sera rendu:
Avec les dieux jamais rien n'est perdu.
De Simonide on sait assez l'histoire.
Des dieux jumeaux ayant chanté la gloire,
Par leur moyen lui tout seul entre cent,

Fut préſervé d'un terrible accident.
La gratitude aux dieux eſt choſe aiſée :
Or, tout héros eſt dieu dans l'Elyſée.
Je fus jadis un héros de renom ;
Donc je ſuis dieu ; Dardinel eſt mon nom.
Il me ſouvient, nymphe, honneur du Permeſſe,
Et qui ſerez ſans faute ici déeſſe ;
Il me ſouvient qu'en un cercle très-beau,
Où ſous les traits du ſavant Mirabeau,
L'on admiroit le divin Arioſte,
Tu préſidois & rempliſſois ton poſte,
En déité de l'eſprit & du goût,
Digne, vraiment, de préſider par-tout.

POUR revenir à ce qui m'intéreſſe,
Il me ſouvient & ſouviendra ſans ceſſe,
De ta pitié quand ce vint au récit
De la bataille où Renaud m'abattit.
Ton noble cœur plaignit la deſtinée
De ma jeuneſſe, en ſa fleur moiſſonnée :
Et ces regrets qu'on croiroit ſuperflus,
Firent dès-lors que je n'en ſentis plus.
D'autrui le mal en fut un peu la cauſe,
Et dans ma joie entra pour quelque choſe.
Renaud en fut par toi pris en guignon ;
Si que depuis d'Armide ce mignon,
Gémit, ſoupire & par fois même en pleure :
Ce qui me fait paſſer de bons quarts-d'heure.

Plaint & vengé, je te dois un guerdon;
Et tu l'auras, car je te fais un don;
Et voici quel. Au royaume des taupes,
En furetant naguere chez les gaupes,
Dont l'une avec ſes vilains ciſeaux, va
Exécutant les ordres de Sylva,
Je vis, parmi le rebut des fileuſes,
D'or & de ſoie un monceau que les gueuſes
Impunément, pour avoir plus tôt fait,
De ma fuſée avoient jadis ſouſtrait.
Je découvris qu'au trio fourbe & lâche,
Avoit été meſurée une tâche,
Dont il n'avoit filé qu'à peine un quart,
Quand il jeta tout le reſte à l'écart.
Ceci, criai-je, eſt à moi, je le prouve;
Et l'on reprend ſon bien où l'on le trouve.
Grand altercas: mais déjà Lachéſis,
Pâle & tremblante au nom de Néméſis,
Que j'appellois, reprenoit ma quenouille.
La mort alloit me rendre ma dépouille:
Redevenu jeune, charmant, & roi,
J'allois revivre: il ne tenoit qu'à moi.
Nos dieux d'ici, jà m'en faiſoient la guerre:
Mais roi debout vaux mieux que dieu ſous terre.
Je m'en moquois, nymphe, quand j'apperçus
Filer des jours mieux que les miens tiſſus:
D'un ſuc heureux la ſanté les arroſe;
Le doigt qui mouille, eſt trempé dans l'eau roſe:

Le bel-eſprit, l'enchanteur, le lutin (*a*),
Qui s'entend ſeul à parler au deſtin (*b*),
A ces jours veille & prend garde à toute heure,
Qu'un ſeul inſtant (*c*) l'ennui ne les effleure.
De maint rival en titres bien fondé (*d*),
Dans cet office il eſt bien ſecondé :
Même Eſculape (*e*), en grand & beau génie
Transfiguré, groſſit la compagnie ;
Tient de ces jours le fil en bon état,
Et d'Atropos retarde l'attentat.

Nymphe, ayant lu ton nom ſur l'étiquette,
Ce nom ſi cher me rappella ma dette,
Et dès long-tems brûlant de m'acquitter,
En vrai héros, j'ai ſu m'exécuter :
De tout mon fil j'ai groſſi ta fuſée,
Et pour jamais épouſé l'Elyſée.
Tu voudras bien ratifier mon plan.
Je te l'annonce au premier jour de l'an :
L'aubaine eſt rare ainſi que généreuſe.
Te voilà bien en fonds. Vis donc heureuſe,
Et vis long-tems, nymphe adorée, au vrai,
Plus que ne fut la reine de Cathai (*f*) :

(*a*) Fontenelle.
(*b*) Voyez dans l'opéra de *Thétis & Pélée*.
(*c*) Il ne la quittoit ni jour ni nuit.
(*d*) Les académiciens françois.
(*e*) Aſtruc.
(*f*) Angélique.

Comme d'appas de jours double la doſe :
Puis quand ſera de ton apothéoſe
Venu le jour tardif & ſolemnel,
Viens-t-en baiſer ton joli Dardinel.

A la même, en lui envoyant une chaiſe percée.

FEMME au-deſſus de bien des hommes
Du ſiecle héroïque où nous ſommes,
Femme digne tout d'une voix,
Qu'on la célebre d'âge en âge,
Comme ayant eu tout à la fois
Eſprit, beauté, graces, courage,
Goût & ſentiment délicat ;
Femme forte que rien n'étonne,
Ni n'enorgueillit, ni n'abat ;
Femme au beſoin homme d'état,
Et s'il le falloit, Amazone ;
Je voudrois bien en vérité,
Ne vous pas moins offrir qu'un trône,
De vous mille fois mérité :
Mais on en fait la rareté !
Et nous voyons, loin qu'il en vaque,
Que pour un cul en voilà deux (*),

(*) C'étoit le tems de la deſcente du prince Edouard en Ecoſſe.

Se prenant l'un l'autre aux cheveux,
Pour s'asseoir où fut assis Jacque.
Donc au lieu d'un siege éminent,
Qui branle ou craque à tout moment,
Je vous en offre un bas, mais stable,
Plus nécessaire assurément,
Plus utile & plus agréable,
Où vous aurez ceci de doux,
Qu'à la barbe, au nez des jaloux,
Vous y serez en paix profonde,
Et que si le tonnerre gronde,
Ce ne sera que dessous vous.

DIFFÉRENCE encore infinie.
Cet autre posté vis-à-vis
Du monde & de la calomnie,
Guindé sur la cérémonie,
Environné de noirs soucis,
Adossé contre l'insomnie,
Altere la santé souvent;
Celui-ci calme, salutaire,
Loin de l'altérer, au contraire,
L'entretient sans cesse ou la rend.

Du reste, assise en souveraine
Sur ce siege des plus décens,
Donnez-vous un plaisir de reine;
Etendez-y votre domaine
Sur ce peuple affamé d'encens

Que désaltere l'Hypocrene.
Que messieurs les beaux esprits nés
Soient ou flétris, ou condamnés,
A ce tribunal redoutable,
Auquel ils seront ajournés,
Comme ils le sont à votre table.

A l'aise & d'un œil équitable,
Là vous jugerez sans appel,
Les vers de messieurs tel & tel.
Gardez les bons par privilege :
Et pour ceux dont vous direz, fi !
Laissez-les, en quittant le siege,
Où vous aurez trouvé ceux-ci (*a*).

A la même, en lui envoyant une boîte à quadrille (*b*).

VOTRE espece, habitans des cieux,
Est à peu près comme la nôtre :

(*a*) C'étoit un exemplaire de la *Reine de Navarre*, qu'on venoit de jouer à la cour, où elle n'avoit pas réussi.

(*b*) Comme madame de Tencin étoit affectée de la poitrine, Astruc son médecin lui défendit ses assemblées ordinaires; enforte que, pour se désennuyer, elle n'avoit plus les après-dinées que quelques parties de quadrille.

Et l'une, ſi j'en crois mes yeux,
N'eſt guere plus ſage que l'autre.
Parmi vous, comme en ces bas lieux,
La diſcorde a plus d'une affaire :
On ne voit que dieux contre dieux :
Que l'un faſſe tout pour le mieux,
L'autre s'applique à le défaire.
Plaire à l'un de ces dieux jaloux,
A l'autre auſſi-tôt c'eſt déplaire :
Jupiter à peine eſt pour nous,
Que Neptune eſt notre adverſaire.
En fait d'avis même altercas :
Nous ne ſavons à chaque pas,
Qui nous aveugle, ou nous éclaire.

MARS nous harcele & crie à tous :
Courage enfans ! égorgez-vous !
Vénus nous dit tout le contraire.
Aſpirons-nous au feu divin
D'un poëte au-deſſus du vulgaire ?
Bacchus nous préſente du vin :
Apollon, de l'eau toute claire.
Pour écrire l'hiſtoire, en vain
Clio forme un ſage écrivain ;
Momus nous préſente Voltaire.

ET chez vous, madame, aujourd'hui,
Pour nos péchés & votre ennui,
C'eſt la même façon de faire.

Minerve

Minerve en pleine liberté,
Y veut primer à l'ordinaire :
Eſculape de ſon côté,
A titre de dieu tutélaire,
S'ingere de la contrôler :
Celle-là vous dit de parler,
Celui-ci vous dit de vous taire ;
Et de vous taire s'il vous plait,
Tout net ſur peine de la vie.
Au nom d'un ſi cher intérêt,
Madame, ſubiſſez l'arrêt,
Et taiſez-vous, je vous ſupplie!
Que pour un tems Minerve plie,
Toute impérieuſe qu'elle eſt.
Croyons quelquefois la folie ;
Peut-être Eſculape a raiſon.

QUE ſoumiſe au dieu d'Hipocrate,
Quelque tems donc votre maiſon,
Du ſanctuaire d'Apollon,
Devienne celui d'Harpocrate :
Triſte échange, à la vérité,
La léſion eſt manifeſte ;
De l'aimable ſociété,
On ſait qu'Harpocrate eſt la peſte ;
Tout cercle à bon droit le déteſte.
Ce dieu froid & malencontreux,
Répandant la neige & la glace,

Chez vous eſt très-mal à ſa place,
Et n'eſt bien que chez les chartreux.
Il eſt vrai : mais un mois ou deux,
Pour vous, ce n'eſt qu'une vétille.

VOILA de votre eſprit heureux
Déjà la ſageſſe qui brille ;
Déjà du lugubre immortel,
Qui ne veut pas que l'on babille,
Vous verdiſſez le ſombre autel
D'un joli tapis de quadrille ;
Tapis riant, autour duquel
On s'amuſe, même en famille.

LA, le ſilence maintenant,
Obſervé les après-dinées,
Vous guérit tout en badinant,
Et prolonge vos deſtinées,
Tout au moins d'un bon quart en ſus ;
C'eſt-à-dire, d'autant d'années
Qu'en tenant tête à vos Gracchus,
Vous auriez vécu de journées.
Trente ans de plus à s'écouler !
Madame, un pareil honoraire
Vaut bien la peine d'en parler,
Vaut bien la peine de ſe taire.

SUIVEZ cet avis ſalutaire.
Mais quand les oiſeaux dans les bois,
Feront entendre leur ramage,

Vous reprendrez alors l'usage
De la parole & de la voix.

Or donc, recevez pour étrennes,
Ces boites, de fiches pleines.
Laissez les vieilles à Passy :
Et de par le dieu du silence,
Point de compliment, & défense
De dire un mot de grand-merci.

A tous les coups, puissiez-vous prendre !
Que votre boite soit la mer
Où les autres, tout cet hiver,
Comme fleuves viennent se rendre !

Votre bonheur au jeu pourtant,
Fût-il mille fois plus constant,
Madame, il ne faut pas s'attendre
Que vous gagniez jamais autant
Que l'on perdra le seul instant
Qu'on cessera de vous entendre.

A M. le marquis DE CANY, *seigneur de Normandie, chez lequel je fus mené, sans en être connu, avec l'illustre* CRÉBILLON *& son fils.*

Marquis, que le ciel a fait naître
Au-dessus du titre & du rang,

Cany, qui fais en tout paroitre
Un cœur plus noble que ton ſang,
Tant noble un ſang puiſſe-t-il être;
Je veux que les premiers momens,
Où l'on permet que je reſpire,
Soient vîte employés à t'écrire
Quelques mots de remercimens.
Petits & grands, en leur puiſſance,
Ont de quoi prouver leur bon cœur;
Et comme la magnificence
Eſt la vertu du grand ſeigneur,
La nôtre eſt la reconnoiſſance.
Ma muſe tout en te quittant,
Pour toi d'abord m'enfla la veine:
Je voulois rimer en trotant,
Et trotant je perdois ma peine.
Le trot n'eſt pas un mouvement
Bien propre à ravir à l'extaſe
D'un enthouſiaſme charmant:
Le Mont-Parnaſſe en ce moment,
Eſt plus dur que le Mont-Caucaſe;
Et pour m'exprimer nettement,
La maſette un mauvais Pégaſe.

D'un vignoble que Dieu maudit,
Ajoutez la liqueur infame,
Qui ne ſert non plus à l'eſprit,
Que l'eunuque ſert à la femme,

Le cidre, remede anodin,
Breuvage trop froid & peu ſain
Pour une muſe moribonde :
Mais je me reconnois enfin ;
Enfin la ſageſſe profonde,
Le bras puiſſant qui met un frein
Aux fureurs des vents & de l'onde,
Nous refuſe ici le terrein ;
Et notre courſe vagabonde
Finiſſant avec le chemin,
S'eſt terminée au bout du monde.

GRACE encore au pouvoir divin,
En bons vins notre gîte abonde :
A ta ſanté même, à la ronde,
On vient de boire à verre plein ;
Il n'eſt aucun qui n'y réponde,
Et des torrens d'excellent vin
Vont purifier notre ſein,
Souillé du jus du fruit immonde
Qu'oſa cueillir l'eſprit malin,
Pour ouvrir la ſource féconde
Des miſeres du genre humain.

LOIN d'ici tout Normand profane !
Le petit diable de lutin,
Qui nous fait, ſans but ni deſſein,
Courir de palais en cabane,

Me met une plume à la main,
Et très-poliment me condamne,
Dú commencement à la fin,
A parler pour la caravane.

O le plus aimé des ſéjours,
Bel ornement des alentours,
Brumare, préférable au Pinde!
Chez vous triomphent les amours:
Chez vous regne le dieu de l'Inde.

Oui, tendre amour, oui, bel enfant,
Dans ce ſéjour rempli de charmes
J'ai vu le thyrſe triomphant,
Croiſer avec tes douces armes.
Cany, maître de trois beautés,
Dont nos yeux étoient enchantés,
Nous faiſoit boire à pleines taſſes:
Ce n'étoit plus Cany, c'étoit
Bacchus entouré des trois graces,
Qui de plaiſir nous enivroit.

La troiſieme (*) & la plus petite
Fut de la nature, en naiſſant,
Le miracle & la favorite.
Le feu de l'eſprit qui l'agite,
Pouſſe de ſon âge innocent
Les agrémens juſqu'au mérite.

(*) Agée de cinq ans.

En attendant de la raiſon
Le grave & le pénible uſage,
Qui conviendroit mal à ſon âge,
Elle en a ſi bien pris le ton,
Qu'elle y tromperoit le plus ſage,
Et que ſon joli babillage,
Qui tient tant ſoit peu du ſavoir,
Du miſantrope le plus noir
Dérideroit le front ſauvage.

VOILA pour la moindre des trois.
Muſe, relevons notre voix!
Je vais parler de la ſeconde (*),
Qui ſans celle à qui s'eſt uni
Le brave & généreux Cany,
Seroit la premiere du monde.

SA beauté digne de nos chants,
Poſſede les appas touchans
De l'humble & rare modeſtie:
Et les yeux aux dépens des cœurs,
Sur ſon front admirent les fleurs
Du premier printems de la vie.
Vous aurez des momens bien doux,
O mortel heureux entre tous,
Que pour être un jour ſon époux,
Lui réſervent les deſtinées!
Cette aimable future, & vous

(*) Elle avoit quinze à ſeize ans.

Puiſſiez-vous vivre autant d'années
Que vous aurez fait de jaloux !

J'EN ſuis à vous, belle marquiſe (*),
Digne des plus nobles accens !
Mais que dire, hélas, qui ſuffiſe
Pour exprimer ce que je ſens !
De votre eſprit la douce amorce
M'éveille & me ranime en vain ;
Le mien ici reſte ſans force,
Le pinceau tombe de ma main.
De quelles couleurs aſſez vives
Peindrai-je les graces naïves
De ce bel enjoûment caché
Sous la douce mélancolie,
Où vous ſemblez enſevelie,
Et dont l'on eſt d'abord touché ?
J'ai pénétré votre fineſſe :
Les jolis éclairs que je vis
Sortir d'une fauſſe triſteſſe,
Sont les ris & les jeux tapis
Sous les replis de la ſageſſe.
Mais c'eſt là votre ſeule adreſſe.
Sans attraits du fard empruntés,
Vous plaiſez telle que vous êtes ;

(*) Epouſe en ſecondes noces, mere de la petite, belle-mere de la demoiſelle de quinze à ſeize ans, & n'en ayant que vingt à vingt-cinq.

Et jamais les airs concertés
N'entrerent dans ce que vous faites.
Du noble cœur que vous portez,
Les agréables vérités
Sont les uniques interpretes :
Reſpectables ſimplicités,
Plus fatales aux libertés
Que l'art des plus fines coquettes.

VOILA quelque crayon léger
Du portrait que j'avois à faire :
Les dieux du Pinde & de Cythere
Du reſte peuvent ſe charger.
Seulement, avant de me taire,
Belle épouſe, daignez ſonger
Que ma muſe, entrant en matiere,
Sur ce qui nous a charmés tous,
A compté trois graces chez vous,
Et vous a miſe la premiere.

AIMABLE & généreux marquis,
D'une femme tendre & fidelle
Vous connoiſſez trop bien le prix,
Pour n'être pas amoureux d'elle :
Donnez-lui, ſi cela ſe peut,
D'une ardeur que tout encourage,
Et que toujours n'a pas qui veut,
Cent fois le jour, un témoignage :
Et puiſſiez-vous de ces bas lieux,

Après cent ans & davantage,
Portés en accolade aux cieux,
Y monter exempts du veuvage !

A M. DUMÉNIL-PATRY, procureur du roi à Caen, qui nous avoit honorablement hébergés, dans le même voyage de Normandie.

OUI, mon chere Duménil, je t'aime
De loyale & franche amitié ;
Car je n'en ai point à moitié,
En moi toujours elle eſt extrême.

J'ENTENDS déjà nos braves gens,
Mes bons compagnons de voyage,
Prêter à mes beaux ſentimens
Un coloris qui nous outrage :
Ils les traiteront de fadeur,
Venant d'une ame bourguignone,
Que tu charmas par la vapeur
De la merveilleuſe liqueur
Du joyeux amant d'Erigone.
Ils diront que j'aime en rimeur,
A couronner de quelque fleur
Les belles portes que l'on m'ouvre ;
Et que pour avoir, en ſeigneur,
Une nuit couché dans ton (*) Louvre,

(*) Il a la plus belle maiſon de campagne qui ſoit aux environs de Caen.

Je t'aurai logé dans mon cœur.
Quoique ſenſible à cet honneur,
D'autres raiſons font que je t'aime.
Tu ne fis qu'obéir aux loix
De l'Intelligence ſuprême,
Qui t'a fait généreux cent fois
Plus que ne le ſont bien des rois :
Et tu te ſatisfais toi-même,
Autant que ceux que tu reçois.

DES femmes, ta femme eſt l'élite,
Et de tes enfans le mérite
Eſt le fruit de ſes ſoins pour eux.
De la paix, ton ménage heureux
Eſt la retraite favorite,
Et chez toi tout comble tes vœux :
Rien de tout cela ne m'invîte
A t'aimer comme je le veux.
Seroit-ce, au ſein de ta famille,
Qu'amour devenu mon vainqueur,
Aux charmes divins de ta fille
Auroit pu ſommettre mon cœur ?
Rien ne ſeroit plus ordinaire :
Et quelque juge téméraire
Croiroit, ayant ainſi penſé,
Que de mon amitié ſincere
C'eſt le motif intéreſſé :
On s'y tromperoit bien encore.

Hélas ! à cette aimable aurore
J'ai dit un éternel adieu.
Si je l'aime, ſi je l'adore,
C'eſt comme l'on adore un dieu.
Non, beauté peinte en ma mémoire,
Non, je ne te reverrai plus !
Adieu. Le plaiſir & la gloire
Sont deux lots qui te ſont bien dus.
Adieu. Dût la folle triſteſſe
Quelquefois s'emparer de moi,
Je me rappellerai ſans ceſſe
Tout ce que j'admirois en toi :
J'aime un doux poiſon qui me tue ;
Et je vais nourrir ſans eſpoir,
La douleur de ne te plus voir,
Du ſouvenir de t'avoir vue.

EGAYONS mon cœur attendri.
Reviens, cher Duménil-Patry,
Reviens ſavoir pourquoi je t'aime ;
Pourquoi donc enfin ? Pour toi-même,
Pour cette rare urbanité,
Si bienſéante à l'honnête homme ;
Pour cette pure intégrité,
Tréſor de l'ancienne Rome ;
Pour l'éloquence qui, ſi loin
Du tems de la célebre Athenes,

A fait en un commun beſoin (*)
Renaître en toi les Démoſthenes,
Pour adoucir le poids des chaines
D'un peuple commis à ton ſoin,
Et dont tu partageois les peines.
L'eſprit doux & majeſtueux
Qui tempere cette éloquence,
N'a pas l'eſſor impétueux
D'un enthouſiaſme fougueux,
Tourbillon de l'extravagance,
Qui ſouvent à pas tortueux,
Mene à l'obſcur plus qu'au ſublime,
Et qui ne faiſant que du bruit,
Tient plus de la foudre qui nuit,
Que du beau feu qui nous anime :
De ton eſprit le tour flatteur,
Dans une ſage & noble proſe,
Eſt à l'ame de l'auditeur,
Ce qu'eſt le zéphire à la roſe :
Eſt-ce à moi de le célébrer ?
Ma plume ne le peut & n'oſe
Le peindre, ni le conſacrer.
J'en ſais une autre accoutumée
A publier ce que je tais :
Et de l'envie envenimée,

(*) Dans une calamité publique, il fit des remontrances pour la ville de Caen, qui toucherent la cour, & procurerent le ſalut public.

Cette plume aiguiſe les traits,
Sans qu'au milieu de tes ſuccès,
Ta grande ame en ſoit alarmée :
Chacun la devine à peu près,
Avant que je l'aie nommée :
Elle eſt attachée à jamais
Aux ailes de la renommée.

A madame DE ***, *en lui envoyant des jarretieres.*

SUR le ſommet du Mont-Ida,
Quand ſous les yeux d'un beau jeune homme,
Vénus pour obtenir la pomme,
De ſes vêtemens ne garda
Que la merveilleuſe ceinture,
Où l'on prétend que réſida
Tout le charme de la nature ;
Je gage, Iris, que ſes appas
Qui l'emporterent ſur tant d'autres,
Tout conſidéré, n'alloient pas
A la jarretiere des vôtres.
Quoi qu'il en ſoit, Iris, voilà
Les deux ſiennes que déroba
Un des plus grands fripons du monde,
Quand de deſſus la belle blonde
Cotte & chemiſe tout tomba.

Et quel étoit ce fripon là ?
Pour vous la choſe eſt peu douteuſe :
Qui mieux en effet le ſaura,
Que ſa plus grande receleuſe ?
C'étoit l'amour, à qui vos yeux
Et jour & nuit donnent retraite :
Un logement ſi précieux
Eſt digne que cher on l'achette.
Auſſi pour avouer la dette,
Et commencer à s'acquitter,
Le petit brigand de Cythere
Vous prie humblement d'accepter
Les jarretieres de ſa mere.

A M. le comte DE ***, *qui m'avoit promis des perdrix.*

En bizarre amateur des endroits ſolitaires,
Je me promenois l'autre jour
Dans cet agréable ſéjour,
Fatal aux ſoins jaloux des maris & des meres :
Solitude où les ris & les jeux déchaînés,
Secourus de Bacchus, combattant la ſageſſe,
Métamorphoſent en Phrinés,
Et la Veſtale & la Lucrece.
Ne vous la remettez-vous pas,
Cette lice où l'honneur a fait tant de faux pas ?

Cette dangereuſe carriere,
Où d'un courage ſans pareil,
A mes riſques j'ai laiſſé faire,
A certain jeune téméraire (*)
Le rôle de fils du Soleil ?

N'a-t-on pas bien raiſon de dire que les poëtes ſont fous ? C'eſt en effet l'être bien que de perdre le tems comme je fais, à dire en quinze vers, que j'étois au bois de Boulogne ; & l'être à l'excès, que de reprendre le même ſtyle après une ſi juſte réflexion. Vous remontâtes de même ſur le ſiege, après avoir manqué de vous rompre le cou.

Là, tel que les Troyens que nous a peints Virgile,
Qui, lorſque par un tour adroit,
Le Grec eut pour un tems abandonné leur ville,
Aimoient à contempler le rivage & l'endroit
Où furent les tentes d'Achille :
De même je tournois de tous côtés les yeux ;
Et des événemens arrivés ſur les lieux,
Je retraçois l'image à mon eſprit tranquille.
Là, diſois-je, un amour eſcroc,
Sur le bien du prochain fit mille fois main baſſe :
Ici, dans un amoureux choc,
Dont ce gazon foulé nous conſerve la trace,

(*) Il m'y avoit mené promener en caleche, avec des chevaux neufs, qu'il voulut conduire lui-même, & qui, ayant pris le mords aux dents, penſerent nous faire périr.

Depuis

Depuis peu, quelque poule a fatigué ſon cocq :
Plus loin, ſous ce joli platane,
Sur cette fougere & ces fleurs,
Le comte fut heureux, & cueillit des faveurs
Qui le mirent à la tiſane.
Combien, amans, combien de fois,
Avez-vous dans ce bel aſyle,
Par-ci, par-là, planté du bois
Qui dans le même inſtant prenoit racine en ville !
Sur l'écorce d'un jeune ormeau,
Entouré d'un débris de verre & de bouteille,
Je crus voir ce quatrain nouveau,
Qui ſembloit gravé de la veille :
Ci-git qui ſans regret eſt mort,
Bien qu'au treizieme an de ſon âge ;
Un doux baiſer finit ſon ſort :
Paſſant, Ci-git un P.
Je fus interrompu là, par un bruit ſoudain ;
Je me tourne, & je vois le neveu de Dédale,
Que cet oncle jaloux, par un coup inhumain,
Voulut précipiter en vain

Dans les lieux où la ſoif martyriſe Tantale...

Ah, que de verbiage ! je vis un perdreau qui me fit ſouvenir de la promeſſe que vous oubliez... &c.

LIVRY,

OU LE VRAI PARNASSE.

A M. le comte DE LIVRY.

LA fable devient vérité.
Il eſt une isle de Cythere,
Telle que nous la peint Homere ;
Lieu par le plaiſir habité,
Et nullement imaginaire.
Quelque jour, mon œil enchanté
La verra cette isle ſi chere !
Je verrai Cupidon, ſa mere,
Et le beau petit grouppe ailé,
A qui, la ſemaine derniere,
Sous une pieuſe banniere,
Tant de marmots ont reſſemblé.
Je verrai la jambe légere,
Le flanc, la gorge, & le derriere
De ce beau trio potelé,
Que ne vit jamais couturiere ;
Trio de beauté ſinguliere,
Graces par la fable appellé.

OUI, je vois tout cela d'avance,

Voyant ici l'équivalent,
Sans sortir de l'Isle-de-France,
Je vois le Parnasse brillant,
Je vois cette sainte montagne,
Que Damville & que Samson prend
Pour un des châteaux en Espagne,
Qu'a bâtis l'homme extravagant.

Je vois le Parnasse ; il existe :
Non pas ce mont profane & triste,
Que le Turc a dans ses états ;
Vil amas de terre & de roche,
Lequel ne se respectant pas,
Souffre indifféremment l'approche
De quiconque y porte ses pas.

Mais cette montagne divine,
Qui doit à l'art son origine ;
Sur laquelle ont jadis brillé
Les anciens à bonne tête,
Chez qui tout moderne a pillé,
Et que par cœur Danchet répete :
Ce lieu si saint du bas au faite,
Où, des qu'un homme a sommeillé,
Il mérite place au lycée,
Et plus fade que Pavillon,
Se fût-il couché la Chaussée,
Se releveroit Crébillon.

Je vois Livry ; c'eſt le vrai Pinde :
Il n'en fut point d'autre ici-bas,
Ni du Caucaſe au mont Atlas,
Ni du Mançanarès à l'Inde.
C'eſt ici l'Hélicon tout pur :
De ſon beau ciel, aucun nuage
N'a terni le clair & l'azur,
Depuis vingt jours & davantage,
Que j'y vis ſeul, & convaincu
Des vérités de mon ſyſtême ;
Que j'y vis comme auroit vécu
L'abbé Panurge dans Théleme.
Livry, vous dis-je, eſt l'Hélicon :
Vous conviendrez que j'ai raiſon,
Quand j'aurai, comme je vais faire,
Complété la comparaiſon,
Par un détail qui doit vous plaire.

Du milieu d'un feuillage épais,
Où, dans l'ardente canicule,
Comme au printems, on eſt au frais,
S'éleve un auguſte palais,
Dont le ſuperbe veſtibule,
De trente colonnes orné,
Retrace au regard étonné
Le fameux temple de mémoire ;
Et le retrace d'autant mieux,
Que le charmant Bacchus, aux yeux

S'offrant là dans toute sa gloire,
De la part du maître des lieux,
Y fait ressouvenir de boire.

Ce vestibule traversé
A la gauche d'un grand parterre,
Le plus riant, le mieux tracé,
Dont Flore ait embelli la terre,
On monte sur le mont sacré,
D'où ruisselle une eau qui figure
Avec celle dont à son gré
Sévigné but après Voiture;
Sévigné, dont l'esprit chéri
Fit tant de chef-d'œuvres sans peine,
Qu'elle puisa dans l'Hipocrene,
Et qu'elle data de Livry.

La, comme une belle anecdote,
On montre le tertre escarpé,
Célebre par les quatre P (*)
Du général de la calotte.

Sortant du vestibule, à droite
De chez Bacchus chez Apollon

(*) Ma mauvaise vue m'ayant fait faire là un saut très-périlleux, M. de Saint-Martin imagina d'y faire planter un poteau, sur lequel on graveroit quatre P, qui voudroient dire : *Piron, pensant, pensa périr.*

On descend dans une retraite,
Image du sacré vallon ;
Car le dieu des vers qui m'inspire,
Anime l'air qu'on y respire :
L'importune & triste raison,
Dès qu'on en foule le gazon,
S'y change en un joli délire ;
Le bâton dont on s'aide, en lyre,
Et tous les soupirs en chanson.
Borée y devient un zéphyre ;
S'il siffle, ce n'est que pour rire ;
Ce sont des airs de violon.
Enfin, dans ce divin canton
Regne une espece de magie,
Qui même au rimeur Bourguignon (*a*),
Restaurateur de l'élégie,
De Gresset donneroit le ton.

Si votre esprit, comme à Piron,
Tarde à s'élever en extase,
Sous votre main est un Pégase (*b*)

(*a*) L'abbé Leblanc.

(*b*) Un jour dans le parc de Livry (je travaillois à *Gustave*) je m'avisai, pour élever mes idées en m'approchant du ciel, de monter au haut de la double échelle qui servoit à tondre les charmilles, & de m'y jucher à califourchon : quelqu'un m'y vit sans

Qui caracolle tout le long
De la haute & verte charmille ;
Vous le montez par échelon,
Par degrés la veine pétille ;
Et ſur la monture gentille,
Vous mettant à califourchon,
La rime heureuſe, & ſans cheville,
Se préſente à vous, & fourmille
Dans la moyenne région.
Si, plus quinteuſe qu'une mule,
Elle oſoit vous échapper là,
Tenez bon & rattrapez-la,
Ou traitez-moi de ridicule.

Est-il encor quelque incrédule
Aſſez dépourvu de raiſon,
Pour nier la comparaiſon ?
Déployons mes deux bras d'Hercule,
Etouffons l'hydre, & triomphons.

A ces gens ſans goût & ſans tête,
Prouvons que des Bellérophons
Le cheval n'eſt pas une bête.
Prouvons, étant monté deſſus,

que je m'en apperçuſſe ; & le lendemain, y étant remonté, je fus fort ſurpris d'y trouver une ſelle avec des étriers.

Que dans mes peintures légeres,
Loin d'être en proie à des chimeres,
Je ſuis fait pour qu'il n'en ſoit plus.
Ils n'ont ici vu, du Parnaſſe,
Encor que le ſacré coupeau,
Le vallon, la monture & l'eau :
Voici pour eux le coup de grace.
Qu'après ce que je viens de voir,
On m'accuſe encor de folie.
J'ai vu ſur ce divin terroir,
J'ai vu Melpomene & Thalie ;
Vu, vu, ce qu'on appelle voir,
Très-bien vu, je le certifie ;
Vu comme on ſe voit au miroir.
C'étoit Talie & Melpomene (*).
Celle-ci ſe faiſoit ſoudain
Reconnoître au noble dédain,
Dont s'arme la fierté romaine :
L'autre, à ſon air vif & badin,
Ainſi qu'à des rats par douzaine,
Qui grignottoient ſes brodequins.
L'une en reine des Amazones,
Telle qu'on nous peint Taleſtris,
Sous ſes pieds ayant des couronnes,
Et l'autre des œufs de fourmis.

(*) Meſdemoiſelles Q*** & B*** étoient venues ce jour-là dîner avec moi.

Apollon étoit avec elles.
Oui, le dieu du fameux troupeau
Que nous nommons les neuf pucelles,
C'étoit le ſeigneur du château.
Le comte, un Apollon lui-même.
Auſſi la bévue eſt extrême!
S'il a l'air d'un dieu, c'eſt de Mars.
D'accord; mais je l'ai dans la tête,
C'eſt Apollon, je le répete,
Apollon, le dieu des beaux arts.
Du moins, meſſieurs, cherchez le vôtre:
Quant à moi, ce que je ſais bien,
C'eſt qu'aſſurément c'eſt le mien;
Et le mien en vaut bien un autre.

A M. le comte DE LIVRY, *qui étoit à Compiegne.*

COMTE, ſur les bords de l'Oiſe
Je me figure un palais,
Occupant plus d'une toiſe,
Bâti ſans doute à grands frais,
Couvert peut-être d'ardoiſe,
Tout comme il aura plû: mais
Ce lieu ne vaudra jamais
Certaine maiſon bourgeoiſe,
Qui vous attend à Paris.
Graces, plaiſirs, jeux & ris,

Nuit & jour y font la ronde :
Et certe une paix profonde
Siégeroit ſous ſes lambris,
Si paix pouvoit être au monde.
C'eſt, je l'avoue, un logis
D'aſſez petite étendue,
Mais libre, & dans une rue (*)
Où l'on entendroit trotter
La ſouris la plus légere ;
Tandis que ſur le derriere,
C'eſt charme d'ouïr chanter,
Sans qu'on ait ſoin de la cage,
Et fauvette, & roſſignol,
Nichés ſous un beau feuillage
Qui ſert, auprès du vitrage,
De ſtore & de paraſol.
Du joli concert champêtre,
On s'approche tant qu'on veut :
Si le cœur en dit, on peut
Se jeter par la fenêtre ;
Et dans ces lieux fortunés,
Tout le mal de l'aventure,
Seroit de donner du nez
Dans les touffes de verdure.
A l'amour diſtant des loix,
Dans ce riant hermitage,

(*) Rue Pot-de-fer.

Brillent deux jolis minois,
Et ce qui vaut davantage,
Deux cœurs bons & franc-gaulois,
Couple assorti, couple d'anges
Qui tête-à-tête en ce lieu
Chantent tout bas vos louanges,
Ainsi que celles de Dieu.

VENEZ donc, l'ami des belles,
Venez, le prince à Binbin :
Amour, puisse un beau matin
Vous mettre au dos ses deux ailes,
Et vous ramener bon train !
Je vous dirai pour nouvelles,
Qu'Eriphyle est morte enfin ;
Mais non le censeur malin,
Qui déjà suit à la piste
La Vérité fabuliste (*a*),
Et qui chez Servandoni,
Où court un monde infini,
Sur un portail se délecte,
A bien dauber à son gré
Le devis de l'architecte,
Et le projet du curé.

ADIEU, comte qu'on respecte,
De ce respect tempéré

(*a*) Piece de Launay aux Italiens.

Des douceurs de la tendreſſe,
Le ſeul reſpect deſiré
De tout cœur où git nobleſſe :
Reſpect de la bonne eſpece,
Que vous m'avez inſpiré,
Et m'inſpirerez ſans ceſſe.

Au même ; il étoit à Fontainebleau.

JOURNAL DU MOIS D'OCTOBRE 1733.

Le premier.

On donna, le premier d'octobre,
Un opéra de Pellegrin,
Pour qui le parterre chagrin
De louanges fut aſſez ſobre.
L'œuvre malade auroit beſoin
Des médicamens & du ſoin
D'un docteur moins froid que Sidobre (*a*).
Le muſicien juſtement
Tire tout l'applaudiſſement,
Et le poëte tout l'opprobre :
Sans quoi, de tout bon connoiſſeur
L'attente eût été bien trompée,

(*a*) Médecin de M. de Livry, homme extrêmement taciturne.

Se ſouvenant qu'il eſt l'auteur
De *Renaud* (*a*) & de *Pélopée* (*b*).

Du même jour.

Dans mon tabernacle enchanté,
Le même jour je bus en brave,
Neuf raſades à la ſanté
Des neufs grands (*c*) qui chez leur eſclave
Dirent leur *bénédicité*.
Toute grande ſolemnité,
Toujours mérita ſon octave.

Le ſecond jour.

Le théatre où parut *Guſtave*,
Sous la tutele d'un ſeigneur (*d*),
A qui nous en devons l'honneur,
Donna du comique (*e*) aſſez grave;
Et ſans aller par deux chemins,
Diſons qu'à cette comédie
Les rats de la folle Thalie
Grignottoient mal ſes brodequins.

(*a*) Opéra.
(*b*) Tragédie.
(*c*) Meſſieurs les ducs de Nevers, d'Anville, de la Trimouille, le prince Charles, &c.
(*d*) Sans des cavaliers du guet, répandus dans le parterre par l'ordre du miniſtre, la cabale de M. de Voltaire m'eût fait tomber.
(*e*) *La fauſſe Antipathie*, début du R. P. de la Chauſſée.

La piece du reſte eſt jolie,
Sur-tout écrite purement.
Même au fond, ſa morale inſpire
Reſpect pour le commandement
Qui prohibe inutilement
Qu'œuvre de chair on ne deſire
Qu'en mariage ſeulement.
Chez la Peliſſier (*a*) tête-à-tête,
Ce jour, on dit qu'un aſſaſſin,
Le piſtolet droit ſur le ſein,
Lui préſenta cette requête :
„ La bourſe ! ou je tire ſoudain.
„ Trois autres déjà, de ma main,
„ Viennent de mourir tout-à-l'heure ;
„ Donc, pendant que je ſuis en train,
„ Vîte, qu'on débourſe, ou qu'on meure.
La belle opta pour ſon ſalut.
Le calcul des trois lui parut
Un arrêt de la cour ſuprême,
Et ſagement elle conclut
De n'être pas la quatrieme.
Elle a trouvé bien enrageant
Que ce ne ſoit qu'à prix d'argent
Qu'avec un voleur on compoſe.
Maudit ſoit un pareil ſergent !
Pour ſa vie, en ce cas urgent,
Elle eût donné toute autre choſe.

(*a*) De l'opéra.

Le quatrieme jour.

Ce jour, où l'on chomme la fête
Du ſéraphique ſaint François,
Le ſouverain des Nivernois
Reçut un bouquet fort honnête.
Benoit (*a*), qui d'en-bas juſqu'au faite,
Tient net le théatre françois,
Et qui, bien qu'il ait peu de tête,
A du front plus que deux ou trois,
De la part du galant Dufrêne,
Gentil mignon de Melpomene,
Entra dans la chambre du duc :
Puis ayant fait la révérence
Auſſi légérement, je penſe,
Qu'auroit fait l'oiſeau de ſaint Luc,
Préſenta, lié d'une corde,
Un mâtin couleur de corbeau,
Qui fut par le petit (*b*) troupeau
Houſpillé ſans miſéricorde.
Le préſent ſe faiſoit au nom
De mademoiſelle Pantouffle,
Qui complimente bien, dit-on,
Quand ſon ami Binbin la ſouffle :

(*a*) Gagiſte de la comédie françoiſe, l'homme le mieux armé de cette groſſe impudence ſi naturelle à de pareilles gens.

(*b*) Nombre de petits chiens rares que le duc avoit toujours dans ſa chambre.

Vous croyez bien que ce jour là
Son ami Binbin la souffla.
Je communique ici l'ouvrage,
A cause des vœux de la fin,
Où vous avez droit de partage,
Comme roi du cœur de Binbin.

Le cinquieme jour.

Je fus à midi rue d'Anjou,
Chez deux belles & dures fées,
Dont la cuisine est un Pérou ;
Et toujours des mieux étoffées.
En vain le parasite usa
Du privilege des poëtes,
Le pauvre malheureux gueusa
Pour son dîné deux côtelettes,
Que tout net on lui refusa.

Le sixieme jour.

Ce jour me vengea de la veille (*a*) :
Grace à de beaux petits paquets,
Mon dîné fut des plus complets,
Et je bus du vin d'une oreille.
La nuit suivante je dormis,
Au nez des destins ennemis,
Dont la rigueur par fois m'éveille :

(*a*) Je reçus cent bouteilles de vin de chez Mirey, & douze louis & demi, dans trois petits paquets, pour deux quartiers de ma pension.

Mais

Mais à n'en pas faire le fin,
La reconnoiſſance ſans borne,
Qui par fois me rend un peu morne,
Me réveille d'aſſez matin.
M'en voilà pour juſqu'à la fin
Du ſolſtice du capricorne.
Grand'merci, modele des rois!
C'eſt donc pour la huitieme fois
Que ma diſette vous écorne.
Muſe, publie à haute voix,
Vante ce bienfait, & le corne
Aux oreilles de nos François:
Fais ſi bien crier ton hautbois,
Si bien réſonner ton cromorne,
Qu'on t'entende où naît l'éléphant (a),
Où le caſtor fait ſon enfant (b),
Où vivent l'ours & la licorne (c).

Le ſeptieme jour.

Je fus très-Binbin ce jour-là.
Pour m'élever l'eſprit & l'ame,
Par leur ordre mon corps alla
Au haut des tours de Notre-Dame.
Il eſt ma foi vrai que de là,
D'abord mon eſprit tout de flame,

(a) L'orient & l'occident.
(b) Le nord.
(c) Le midi.

Dans le vague de l'air vola,
Se repoſant par-ci, par-là,
De cabriole en cabriole,
Sur de beaux petits ſieges blancs,
Qu'on appelle des cerfs-volans;
Jouets que les enfans d'Eole
Prennent des mains de nos enfans,
De ce papier-là plus friands,
Que de celui de leur école.
Mon eſprit, hors de ſa priſon,
Du haut de ces frêles montagnes,
Phénomenes de la ſaiſon,
Ayant parcouru les campagnes,
Et le cercle de l'horiſon,
D'un ſaut alloit franchir les nues:
Déjà je livrois ma raiſon
A mille viſions cornues:
Déjà je criois, m'y voilà!
Quant tout-à-coup à mon oreille,
La groſſe cloche brimbala.
Cette muſique ſans pareille,
Dont la tour où j'étois trembla,
Fit revenir l'eſprit bien vîte
Au corps qu'il avoit laiſſé là,
Et prendre à tous les deux la fuite.

Le huitieme jour.

SUR le théatre, où de Binbin

Il ſera parlé l'an prochain,
Ce jour, pour la petite piece,
On repréſenta *le Tuteur*.
Le ſieur Dancourt en eſt l'auteur :
Elle eſt de la petite eſpece.
Du babillage tant & tant,
Le fond eſt un conte plaiſant,
Intitulé par un grand maître,
Le cocu battu & content :
Le parterre m'a paru l'être.

Le neuvieme jour.

DANS ma panſe ayant colloqué
Un repas dont ſe fût moqué
Le riche & délicat Luculle,
Je fus au Marais chez Toqué,
Pour y voir le portrait croqué
Que votre éloignement recule.
Il eſt l'objet de mes deſirs.
Ne diſputons point des plaiſirs :
Pendant une abſence ennuyeuſe,
L'amant, par un doux ſouvenir,
Avec une image trompeuſe,
Peut ſe plaire & s'entretenir.
Mon amitié reſpectueuſe
Chez Toqué m'en fit convenir :
Ah, quand te verrons-nous finir,
Image à mes yeux lumineuſe !

Et quand te pourrai-je tenir
Dans le tréſor de ma chartreuſe ?
Allez tout doucement, fileuſe
Qui devez un jour déſunir
Mon corps & mon ame joyeuſe !
Avant que ma foſſe l'on creuſe,
Laiſſez pour un tems obtenir
Cette grace à ma voix quêteuſe ;
Et nargue après de l'avenir.

Le dixieme jour.

Ce jour un tendron (*a*) chambrelan,
A tignon couleur de châtaigne,
Se vint enrôler ſous l'enſeigne
De monſeigneur de Carignan (*b*) ;
Ou, pour être plus clair encore,
Fut admiſe dans le B * * *
De Canente & de Terpſicore.
Elle a la voix tendre & ſonore ;
Au point que, ſi vous en croyez
Le ſage prince qui l'adore,
Elle aura bientôt ſous ſes pieds
La Péliſſier & la Lemaure.

Le douzieme jour.

Etant au cours, & preſqu'au bout,

(*a*) Mariette de l'opéra.
(*b*) Qui étoit alors directeur de l'opéra.

Je trouvai l'homme d'importance,
Celui qui, l'ame de la France,
Eſt par-tout, voit tout, & fait tout;
Moligny (*), traîné par deux roſſes,
Qui de mille ſoins dégagé,
Abandonnoit Paris, chargé
De cent nouvelles toutes fauſſes,
Pour en abreuver le marquis,
Dont l'ame à tous ſoins eſt fermée;
Et que ni la cour, ni l'armée,
N'enlevent plus à ſes amis.

Le treizieme jour.

MOITIÉ chroniqueur, moitié poëte,
J'ai compoſé, tant bien que mal,
Ce grave & ſérieux journal;
Et je vais le mettre à la boëte.

A M. le comte DE LIVRY.

NOUVELLES ÉTRANGERES.

De Malingrerie.

BINBIN, le vingt-cinq de ſeptembre,

(*a*) Comédien vétéran, grand intrigant de ſon métier, & introducteur des ſeigneurs dans les loges des actrices.

Fut empriſonné dans la chambre,
Cloué, rivé près du chevet
D'un triſte & maladif objet,
En qui nature ſe démembre,
Qu'abandonne juſqu'à Faget (*a*),
Et dont le mal opiniâtre
N'a contre la mort & ſon trait,
D'autre bouclier que l'emplâtre
Et le haut ſavoir de Canet (*b*):
Pourquoi Binbin manqua tout net
D'aller ſouhaiter bon voyage
A ſon ſouverain qui partoit:
De tout fait raiſonnable & ſage,
Ce jour le diable m'écartoit.
O mon bon ange, ange fidelle,
Abſent, quand l'autre m'emportoit,
Partez, volez à tire-d'aile,
Pour ſervir en meilleur endroit!
En laiſſant là mon côté droit,
Plus prompt que le vieillard (*c*) qui fauche,

(*a*) Fameux chirurgien Gaſcon, le plus avantageux, & le plus borné des hommes. Il faiſoit le rôle de médecin tant mieux; & trouvoit-il un malade à l'agonie, il diſoit: *ce n'eſt rien.* Le malade mort, il eût dit volontiers: *ce ne ſera rien.*

(*b*) Autre charlatan, qui débitoit une emplâtre à tous maux, pour les intérieurs, comme pour les extérieurs.

(*c*) Le tems.

Allez vous mettre au côté gauche
Du comte, de qui le salut
M'importe plus que le mien même :
De lui prenez un soin extrême.
Sauvez-le de tout cerf en rut,
Et n'y mettez celle qu'il aime,
Qu'une fois la nuit tout au plus.

. . . . . .

. . . . . .

De Salley.

Vous croyant à la ville encore,
Binbin, pour vous dire *salvé*,
Et pour être à votre levé,
Devança celui de l'aurore.
A sept heures j'étois lavé,
Musqué, doré, prêt à paroître ;
Mais c'est à Livry qu'il faut être,
Et non pas à la ville, pour
Que de si grand matin le jour
Ose percer votre fenêtre.
Voyant donc tout fermé, j'allai,
En attendant, trouver Salley,
Lequel, après mainte embrassade,
Qui n'eût paru fausse ni fade,
Mais très-sincere, s'il eût eu
De Moustache (*) la queue au cu ;

(*) Chien très-caressant. Voyez les stances des queues, ci-après.

Salley, dis-je, après la pareille,
M'apprit le départ de la veille.
Ventrebleu, ſi vous m'euſſiez vu!
Ma fureur étoit ſans égale.
Je fus chercher au ſort fichu,
Des épithetes à la halle;
De mes pieds plats de malotru,
Je battis bien fort la timbale.
Lors le généreux Saladin,
Pour un peu conſoler Binbin,
Lui donna deux belles images
Repréſentant deux payſages,
Le plus délicat, le plus fin,
Le plus délié des ouvrages:
Rareté digne, ſelon moi,
D'orner le cabinet du roi,
Du prêtre qu'à Rome on adore,
D'un empereur, de mieux encore,
Le vôtre. Un ſi joli morceau,
De n'être pas à vous s'irrite.
Chez moi c'eſt une marguerite,
Pas tout-à-fait chez le pourceau,
Car j'en connois tout le mérite:
Mais c'eſt du moins, dans un grenier,
Une perle dans un fumier.

De Barbarie, le 27 ſeptembre.

Ce jour, ſans preſque être entendu,

Fut par un parterre indocile,
Condamné le pauvre auteur du
Rajeuniſſement inutile.
La tourbe aveugle & mal-habile,
Telle que bien la connoiſſez,
Cria d'une voix indocile,
Dès le premier acte, *annoncez!*
A de pareils cris bien placés,
L'Amant myſtérieux (*a*) fit gile.
Mais ici l'auteur eſt Gaſcon,
Gent dont le front n'eſt pas d'argile.
Voici, je gage, de quel ſtyle,
Datant du haut de l'Hélicon,
Il vient d'en écrire à ſa ville:
Cadédis! je biens de donner
Une piece belle au ſuprême.
Tu né ſaurois t'imaginer
Comme elle a fait un vruit extrême.
On n'entendoit pas Dieu touner (*b*):
On ne s'entendoit pas ſoi-même.
C'eſt un chef-d'ûvre à t'étonner,

(*a*) Une de mes pieces, en trois actes en vers, qui fut à peu près reçue comme celle-ci, & que je retirai ſur-le-champ.

(*b*) En effet, je me ſouviens qu'un homme, au milieu du parterre, voulant & ne pouvant l'emporter ſur le bruit des ſifflets, mit un trouſſeau de clefs au bout de ſa canne, & les fit trimbaler: c'étoit merveille.

Cousis (*a*) ! Ah mardié, qué jé l'aime !

De Binbinie, le 28 septembre.

TRIOLET.

LE vingt-huitieme de ce mois
Fut le plus beau jour de ma vie.
Célébrons, muse, à haute voix
Le vingt-huitieme de ce mois.
Allons, muse, encore une fois,
Le triolet veut que je crie :
Le vingt-huitieme de ce mois
Fut le plus beau jour de ma vie.

CE jour Picard entra chez moi,
Porteur d'une grande boëte,
Contenant le plus bel envoi
Qu'on ait jamais fait à poëte :
Jamais depuis sept ou huit ans,
Porteur de si riches présens,
Pour moi ne se mit en campagne.
Cette boëte, quand je l'ouvris,
N'enfanta pas une souris :
Car elle enfanta la montagne,
La belle montagne d'émail,
De Raux (*b*) l'ingénieux travail,

(*a*) Façon de s'exprimer ordinaire à Faget, sur les gens, les dames, les ragoûts, les vins, & généralement sur tout ce qu'il vouloit bien louer.

(*b*) Fameux artiste.

Que Thalie eut pour ſon étrenne.
Au-deſſus de celle d'airain,
Où Corneille (*a*) eſt à la romaine;
Autant que l'on voit Melpomene,
Au-deſſus ici de Criſpin.
J'étois joyeux à la folie:
Mais tout-à-coup je fus outré
De voir qu'on avoit ſequeſtré
Monime, Guſtave, & Thalie (*b*).
Parbleu, je les reſtitûrai!
Coûte qui coûte, vaille que vaille,
Je veux que Raux y retravaille,
Et que de Binbin, ſans pareil,
La perſonne y ſoit figurée;
Sur Pégaſe, en bel appareil,
Et ſous le nom de l'Empirée,
Ou celui de Grimpe-ſoleil (*c*).

(*a*) *Le Parnaſſe de Titon*, où le grand Corneille paroit vêtu à la romaine. Dans celui-ci, mademoiſelle Balicourt, repréſentant la déeſſe de la tragédie, étoit au ſommet de la montagne; au-deſſous d'elle, différentes ſcenes des plus belles tragédies ſur des gradins. Au milieu de la montagne, paroiſſoit mademoiſelle... repréſentant Thalie; & ſous elle, de même ſur des gradins, en pareil nombre, diverſes ſcenes des meilleures comédies de Moliere & de Renard.

(*b*) Figures rompues que j'ai fait remettre, y ajoutant celle de M. de l'Empirée ſur Pégaſe, tout au haut des airs.

(*c*) M. de***, parlant de la *Métromanie*, & ne

D'Anieres, le 29 septembre.

Le calme succede à l'orage.
Ce jour, pouſſé d'un heureux vent,
Le parterre applaudit l'ouvrage
Sifflé deux jours auparavant;
Et pouſſé d'un vent tout contraire,
Sur le théatre ayant à faux
Applaudi monſieur Marivaux,
Fut le ſiffler chez le libraire.
Le ſot juge de nos travaux!
Cent fois plus ſot qui veut lui plaire!

De Vrily (a), en Papimanie, le 30 septembre.

Si quelquefois de l'aiguillon,
Du bœuf on ne piquoit la feſſe,
En un jour entier, ſa pareſſe
Traceroit à peine un ſillon.
Par quoi, vif comme un papillon,
Notre ſatyre (b) en votre abſence,
Laiſſant bouteille & cotillon,
Fut animer de ſa préſence
Les ouvriers du pavillon (c).

pouvant ſe reſſouvenir du nom de M. de l'Empirée, ſubſtituoit celui de Grimpe-ſoleil.

(a) Livry

(b) M. Salley.

(c) Le pavillon du château de Livry, qui a coûté cent mille écus, & qui forme la plus belle cuiſine du

L'œil de l'architecte, peut-être,
Aura valu celui du maitre.
Nous verrons l'achever enfin,
Ce pavillon si desirable,
Ornement complet & durable
Du Louvre de mon souverain,
Et forteresse secourable
De ceux qu'assiégera la faim.
Nous la pendrons de notre main,
Cette crémaillere éternelle,
Crémaillere devant laquelle
Tant de rôts à fumet si doux,
Tourneront ce jour d'alégresse,
Tourneront ensuite & sans cesse,
Et tourneront long-tems pour nous.

De Béthanie, le premier octobre.

De l'auteur qu'avoit rajeuni
L'applaudissement de lundi,
Le rajeunissement débile,
Ce jour redevint inutile.
La piece sera samedi,
Aussi vieille que la Sibylle.

royaume. Salley conduisoit ce grand ouvrage, & l'a conduit jusqu'à sa perfection, tel qu'il est. M. de Livry lui-même y avoit dessiné, & fait pour inscription ces quatre mots: *Pro usu & abusu.*

De Métromanie, le second octobre.

DE ce jour jusqu'à celui-ci,
Nouvelle agréable ni sotte,
Ne s'offre à ma mémoire. Ah, si!
Hier, ma petite linotte
Retrouva sa charmante voix,
Perdue au moins depuis trois mois.
Chante, petit oisillon, chante!
Quoique seul en un petit coin,
Et dans ta cage enfermé, loin
De ma voliere triomphante.
Hélas, mon sort n'est pas plus beau!
Même réduit, même misere.
Veux-tu savoir le vrai tableau
De ta cage & de la voliere?
C'est ma chambre & Fontainebleau.

A M. le comte DE LIVRY.

ADMIRONS comme les vieux tems
Savent influer sur les nôtres,
Et comme les événemens
Sont enchaînés les uns aux autres.

DANS le céleste repoſoir
La discorde jette une pomme;
Et trois déesses pour l'avoir,

Levent leur jupe aux yeux d'un homme.
Avançons, & vous allez voir
Juſqu'où mene cette aventure.

Le juge fait bien ſon devoir :
Il alonge la procédure,
Analyſe chaque figure,
Voit le blanc, le rouge & le noir,
Mis par les mains de la nature,
Par-tout où l'on en peut vouloir :
Ma foi, c'étoit là, je vous jure,
Un fort joli venez-y-voir.

Vénus gagne enfin la gageure
Qu'elle avoit faite à ſon miroir,
En ſe parant de ſa ceinture.

Pallas & l'autre au déſeſpoir,
En vengeance de cette injure,
Conduiſent à Mycene exprès
Du bon Priam la géniture :
Pâris voit Hélene de près ;
Il enleve la créature :
Toute la Grece court après,
Et le feu grégeois, en maſure,
Change Ilium qui n'en peut mais.

Vénus, en mere conſternée,
Tire du feu ſon cher Énée,

Et le donne à garder aux eaux.
Mais ſa rivale forcenée,
Au lieu de laiſſer en repos
Ce peu de canaille troyenne,
Sans pouſſer la vengeance à bout,
Aime mieux, réſolue à tout,
Faire office de bohémienne.

ELLE promet au dieu des vents,
De lui faire voir ſur la cotte,
Un tendron tout des plus fringans,
Si de ſes ennemis vogans
Il veut bien abymer la flotte.
Le vieux riband qu'elle dorlotte,
Ouvre à ſes fils extravagans
La fatale & terrible grotte,
Où mitonnent les ouragans.

HORS de la caverne ils s'élancent:
Ils ſiffient, & les Troyens danſent,
Dans le goût de la Camargo.
Les vents s'en donnent à gogo,
Et font un train de l'autre monde:
Neptune ſort du ſein de l'onde,
Et dit le fameux *quos ego!*
Ici, monſieur, admirons comme
De fil en aiguille, la pomme
Me coûte un louis, à vous cinq (*):

(*) M. le comte de Livry avoit regardé chez moi

Car

Car d'elle ſeule eſt dérivée
L'aventure des vents, gravée
Par un émule d'Edelink (*a*).

ÉPITRE GAULOISE,

Au très-aventureux, très-friſque, très-accort, & très-courtois chevalier NAVARROS (*b*).

FRANC chevalier, preux de grande value,
Pironio t'accolle & te ſalue.
Grandeur t'avienne, & que cil qui tout peut,
Te doint l'amie à qui ton cœur en veut.

JE le géant le plus fier du royaume,
Sans branc d'acier, haubert, écu, ni heaume,
Sans nuls engins, en beau champ clos, entends
Encontre toi joûter à belles dents;

une très-belle eſtampe du *quos ego*, d'après Coypel. Il me parut, à la maniere dont il la regardoit, qu'elle lui faiſoit plaiſir; il me demanda combien je l'avois achetée. Je lui répondis, dix écus. A peine fut-il ſorti, que je lui envoyai l'eſtampe, & qu'il la trouva en rentrant chez lui. Il me fit l'honneur de venir m'en remercier, & laiſſa, ſans que je m'en apperçuſſe, cinq louis ſur le coin de la cheminée, que le haſard ſeul, pluſieurs jours après, me fit découvrir.

(*a*) Excellent graveur.

(*b*) Navot, ſubſtitut du procureur-général.

Ayant au poing le verre, en lieu de lance,
Si que des deux cetui ſera vaincu,
Qui le premier en cherra ſur le cu.
Le damoiſel du Marais (*a*) me ſeconde,
Loyal ami s'il en fut onc au monde;
Chevalier roide, & qui d'un horion
Adextrement vous pourfend un jambon:
Pourquoi ſans faute aviſe à toi, biau ſire,
Prends quant & toi, ce gars chevaleureux,
Qui vaut trop bien un Carolus (*b*) ou deux.
Oh, combien vont de nos humeurs gorgiaſes,
Saillir illec d'émerveillables phraſes!
Combien de gabs! ores il m'eſt avis
D'entendre jà commencer nos devis.
Viens donc! le jeu ſera bel, je t'affie:
Ventre mahom! je maugrée & défie
L'outre cuidé qui dira que * * *
De nos biautés n'eſt pas le parangon;
Ton détrier ajambe, & me le broche:
Par devers nous gaillardement chevauche,
Gentil paillard, & fais ſi bien qu'ici
Voulſit ou non, ton compaing vienne auſſi.

A M. le comte DE MAUREPAS.

ELEVEZ-MOI, monſeigneur,

(*a*) Un nommé Maret, notre ami commun.
(*b*) Un nommé Charles.

A la place de cenſeur.
Il eſt tems qu'on me la donne.
Eh quoi, toujours du deſſous!
Être cenſuré de tous,
Et ne cenſurer perſonne!
Aux mauvais écrits du tems,
Comme tant d'honnêtes gens,
Ne pas faire un peu la guerre;
Ne pas même avoir les droits
Qu'eurent ſur moi tant de fois
Tous les grimauds du parterre!
N'avoir pas également
Le privilege agréable
De publier poliment
Le premier mon jugement
Sur un écrit raiſonnable!
Miniſtre aimé, dont le nom
Court du Mexique au Japon,
Puis de là, par-deſſus l'onde,
Volant du Cafre au Lapon,
Eſt aux quatre coins du monde (*);
Suprême diſpenſateur
De tout grade littéraire,
Pour m'aider en cette affaire,
Encore un coup, monſeigneur,
J'implore votre grandeur:

(*) Il avoit le département de la marine.

De moi faites un cenſeur.
Le projet vous en doit plaire.
Ce miniſtre, dira-t-on,
Outre qu'il fut un Caton,
Eut encore l'art d'en faire,
Et d'en faire un de Piron.
Puiſſé-je avoir bonne chance!
Puiſſe le premier labeur,
Dont, en juge d'importance,
Je me dirai le lecteur,
Par ordre de monſeigneur
Le chancelier du royaume,
Être un livre en plus d'un tome,
Du ſtyle de Vaugelas,
Où le tems ne morde pas;
Pur, noble, où rien ne déroge,
Et qui pour titre ait: *Eloge*
De monſieur de Maurepas!

Au beau zele qui m'enflame,
Je ſens bien que de grand cœur
J'en ferai l'approbateur;
N'enrageant pas moins dans l'ame,
De n'en pas être l'auteur (*).

(*) Le miniſtre mit *néant* à ma requête, en ajoutant avec bonté, qu'il vouloit ménager ma vue.

L'AMITIÉ MÉDECIN.

A la convaleſcence de madame DE TENCIN.

L'ENVIE & la mort ſont deux ſœurs,
Eſpeces à peu près égales :
Mêmes haines, mêmes noirceurs :
Toutes deux peſtes infernales :
Et ce qui ne manque jamais,
Frappant de leurs fleches fatales
Les bons plutôt que les mauvais.
Telle eſt enfin leur deſtinée,
Que l'une avec l'autre étant née,
L'une autant que l'autre vivra :
L'envieux mourra, non l'envie.
Tout médecin auſſi mourra,
Et la mort ici bas ſera
Tant qu'ici bas ſera la vie.

UN jour ce monſtre au cœur d'airain,
Levant ſa faux épouvantable,
Que ſa germaine impitoyable
Venoit d'aiguiſer de ſa main,
Lui fit ce ſerment exécrable :

MA ſœur, j'atteſte ici les eaux

Du fleuve horrible, dont ma rage
Peuple ſans ceſſe le rivage,
Que je ſoulagerai tes maux !
Oui, ſi l'aſpic qui te dévore,
Ne te laiſſe quelque repos,
Que dans les gouffres du chaos
Le néant me replonge encore !
Dirige mon vol & mon bras :
Indique où tu veux que je frappe.
Parle : & fallût-il de Pallas
Percer l'égide, ne crains pas
Que la victime nous échappe.

La joie à ces mots s'approcha
Du cœur où ſiege le murmure ;
L'envie, en riant, décocha
Un ſerpent qu'elle détacha
De ſon affreuſe chevelure.
Il vole, ſiffle, & trace en l'air
La route que la mort doit prendre :
Du lugubre ſuppôt d'enfer,
L'aile noire, prompte à s'étendre,
L'emporte après comme un éclair.

Sur les bords heureux, que la Seine
Lave de ſes flots argentés,
Se diſtingue, entre les cités,
Celle qui du monde eſt la reine.

Là, parmi de brillans palais,
Qu'éleva l'orgueil à grands frais,
S'abaiſſe un toit ſimple & modeſte,
Séjour divin, réduit céleſte,
Du goût temple délicieux,
Dans lequel être admis vaut mieux
Que de poſſéder tout le reſte.
Auſſi, des illuſtres du lieu
L'élite s'empreſſe à complaire
A la prêtreſſe, à qui le dieu
Remit les clefs du ſanctuaire,
Avec ordre aux trois déités,
Aglaure, Euphroſine & Thalie (*),
Dans les jours de cérémonie,
D'être de la ſolemnité,
Et d'officier aux côtés
De cette Vénus Uranie.

Tout rit à ſon aimable aſpect.
Devant elle on voit le reſpect,
Libre du fardeau de la crainte :
L'eſtime encore moins contrainte :
Un autre beau préſent des cieux,
L'amitié ſincere & naïve,
Brûlant d'un zele officieux,
Prévenante, inquiette, active,

(*) Noms des graces.

Suivant la prêtereſſe en tous lieux,
Jour & nuit pour elle au qui vive,
Et d'Argus ouvrant tous les yeux
Sur un ſalut ſi précieux.

C'EST vers cette tête chérie,
Que d'un venin mortel enflé,
Le trait de la maigre furie
Conduiſit le ſquélette ailé.
Mais de l'amitié vigilante
On ne ſauroit tromper les ſoins;
Elle apperçut venir de loin
L'objet d'horreur & d'épouvante.
Artificieuſe au beſoin,
Voici la ruſe qu'elle invente.

AU devant du ſpectre édenté,
Charmé déjà du bon augure,
Elle s'offre ſous la figure
D'un membre de la faculté.
Contenance grave, aſſurée (*),
Face impoſante, & décorée
D'un grand air de capacité;
Ton de maître, langue dorée,
Regard auſtere, & ſans pitié.
Un lynx eût-il, ſous l'enveloppe
De la morgue du miſantrope,

(*) Portrait d'Aſtruc.

Reconnu la douce amitié ?

Sous cette forme & ce visage,
Arrêtant le monstre au passage,
Où cours-tu ? lui dit-elle : eh quoi,
N'aurons-nous qu'un vain caractere ?
Et feras-tu subir ta loi,
Sans notre docte ministere ?
Pas un instant pour notre emploi !
Quoi, mourir sans autre mystere,
Et sans que la santé s'altere !
Nul intervalle entre elle & toi !
Crains la faculté mécontente !
Tremble, & songe à ce que tu dois
A gens qui t'ont fait mille fois
Triompher, contre ton attente !
Recule, ingrate, & laisse-nous
Te préparer un peu la voie :
Tu peux t'en remettre à nos coups,
Sans craindre de manquer ta proie.

La mort suspendit l'attentat,
Sur cette apostrophe sinistre,
Et fit comme le potentat
Secondé par un bon ministre.
Sa diabolique majesté
Dépose son autorité
En des mains qu'elle crut fidelles ;
Et s'éloignant à tire-d'ailes,

Laiſſa pour l'acheminement,
A ſa place entrer ſeulement
Une fievre des plus cruelles,
Qu'on éconduiſit à ſon tour,
Et qui ne fit pas long ſéjour.

GRACE éternelle en ſoit rendue
A la tendre ſœur de l'amour,
A qui l'heureuſe cure eſt due!
L'amitié triomphe en ce jour.

MUSES, de vos chants d'alégreſſe
Faites retentir le Permeſſe!
Heureuſes mille fois, hélas,
Heureuſes, qu'en cette aventure,
L'amitié ſuivant pas à pas
La ſage & ſavante nature,
De nos bourreaux n'emprunta pas
L'art auſſi bien que la figure!
De la nymphe l'aimable eſprit,
Au lieu du cercle qui lui rit,
Verroit le berceau d'Aſcalaphe:
Au lieu que vous l'ornez de fleurs,
Vos yeux s'épuiſeroient de pleurs,
Et vos nourriſſons d'épitaphe.

LA noire envie enfin ſeroit
La ſeule au monde qui riroit.

*Au prince de***, en lui envoyant une lampe.*

LA nuit a ſes dangers : il naît, pendant ſon cours,
Maint accident qui veut ſouvent un prompt ſecours :
Rêve noir, cauchemar, toux ſubite, une crampe ;
Maux ſérieux par fois, par fois légers & courts.
A tout événement, cher comte, ayez toujours
A votre chevet cette lampe ;
Afin qu'à la ſonnette accourant de droit fil,
Le valet qui du lit décampe,
Ne perde point de tems à battre le fuſil.
La flamme en eſt brillante & ſans fumée,
Elle eſt l'équivalent du jour qui diſparoît ;
Et depuis qu'elle eſt allumée,
Sans que par aucun ſoin elle ſoit ranimée,
Ne s'éteint que lorſqu'il vous plaît.
Votre gloire au ſurplus, ne veut pas qu'on vous taiſe
Qu'elle appartint à l'amant de Pſiché :
C'eſt la même (une nuit qu'il dormoit bien couché)
Dont elle ſe ſervit pour contempler à l'aiſe
Ce qu'elle n'avoit que touché.
C'étoit là le morceau du tréſor de Cythere,
Dont il avoit long-tems été le plus jaloux :
Mais votre ſanté, comme à nous,
Lui devenant de plus chere en plus chere,
Il vient de s'en priver pour vous.

Du reſte, ne pût-elle être jamais utile
Qu'à nous tenir l'eſprit tranquile !
Car la ſanté, cher comte, eſt le premier bonheur ;
La gloire même n'eſt que ſa dame d'honneur.
Votre ſanté : voilà le ſeul ſoin qui m'agite ;
Elle eſt pour moi mille monts d'or :
D'elle dépend la mienne ; & de tout mon tréſor,
Elle eſt la perle favorite.

A M. le comte DE VENCE (*), *ſur une eſtampe de Cléopâtre, dont il m'avoit fait préſent.*

ENFANT de Minerve & de Mars,
Comte qui ſuivez à la piſte
Les Mécenes & les Céſars,
Aimable amateur des beaux arts,
Généreux ami de l'artiſte,
Quand vous vîtes mon cabinet,
Si rangé, ſi riant, ſi net,
Un ſeul point vous fit quelque peine :
Ce fut, dans l'obligeant deſir
Où vous étiez de l'embellir,
De voir toute l'enceinte pleine
D'eſtampes & de porcelaine ;

(*) Il étoit académicien honoraire de l'académie de peinture ; il en protégeoit les membres, comme un amateur éclairé.

Haut, bas, milieu, coins & recoins,
Au point de ne pas trouver place
A la belle eſtampe ſous glace,
Qu'aux autres toutefois je joins.

L'ESPACE croit dans les beſoins :
J'en ai trouvé pour Cléopâtre :
Vos yeux en ſeront les témoins.
Elle fait ma gloire & mes ſoins,
Et vraiment j'en ſuis idolâtre.
J'en ai vu plus d'une au théatre (*),
Qui parloit & qui touchoit moins.

OH, qu'il y faiſoit bien ſes foins,
Le trop heureux meſſire Antoine,
Quand il fourrageoit tant d'appas!
Le ſaint de ſon nom, qui fut moine,
Pour moins eût mis le froc à bas ;
Et malgré le jeûne & la haire,
La chaſteté du ſolitaire
Auroit à coup ſûr fait le ſaut
Que tous les diables de Callot
N'ont jamais pu lui faire faire.

(*) La demoiſelle Clairon jouoit alors une *Cléopâtre*, dont on ne ſe ſouvient plus.

A M. JOLY DE FLEURY, ancien intendant de Bourgogne, conseiller d'état ordinaire, & au conseil des dépêches; à sa convalescence.

PUISQUE voilà, grace au destin,
Ta santé refaite & parfaite,
Sois ravi, gentil Lavalette (*a*),
Que nature ait été son train;
Et crois-moi, jamais ne regrette
De n'avoir pas, étant bien sain,
D'avance employé la recette
Et le beau secret de Tronchin (*b*),
Habile & docte médecin,
Qui nous offre, sur sa parole,
Comme un remede souverain,
Contre la petite vérole,
De nous la donner de sa main.

QUI t'eût sauvé la maladie,
Dont tu sors, selon nos desirs,
T'eût privé d'un des grands plaisirs
Que tu dûs avoir en ta vie.

DE ton danger le bruit semé,
Dans tous les cœurs jetant l'alarme,

(*a*) M. de Fleury portoit alors ce nom.
(*b*) L'inoculation.

T'a fait du plaiſir d'être aimé,
Goûter l'inexprimable charme.
Ce bruit a payé tes travaux,
Ou payé du moins en partie;
Puiſqu'ayant troublé le repos
De quiconque aime la patrie,
Il t'a, malgré ta modeſtie,
Fait ſentir tout ce que tu vaux.

VIVRE ainſi, c'eſt vivre en délices;
C'eſt de ſon immortalité
Goûter les heureuſes prémices;
Se voir dans la poſtérité;
Se lire de loin dans l'hiſtoire;
Y ſavourer déjà ſa gloire,
Et bien avant de n'être plus,
Jouir vivant des honneurs dus
Et réſervés à ſa mémoire.

*A M. le comte de la M**, qui, en partant pour ſes terres du Mans, m'en avoit promis des perdrix, qu'il ne m'envoyoit pas.*

AMI, je ſors de table, & du ſein des délices.
Ce qui fut doux à faire, eſt doux à raconter:
Laiſſe-moi donc me contenter.
Les dieux, en ce repas, à tous mes vœux propices,

M'ont procuré des biens capables de tenter
Les plus délicats ſybarites.
Puiſſent tous les plaiſirs, que là bas tu médites,
Reſſembler à celui que je viens de goûter!
De l'ordre ainſi que du caprice,
Et ſur-tout de la propreté,
Trois enfans de la volupté,
Le couvert étoit l'édifice.
De deux perdrix du Mans d'un excellent fumet,
Une couple admirable a décoré la fête:
Comus ſur la cuiſſon avoit eu l'œil au guet,
Bacchus avoit préparé le buffet,
Et Cupidon le tête-à-tête.
Tel qu'on voit le ſoleil, dans les jours les plus beaux,
Du plus haut de ſa carriere,
Sur la ſurface des eaux
Lancer, doubler ſa lumiere:
Tels autour des flacons remplis d'un jus divin,
Les flambeaux d'une nuit ſi belle
Lançoient une clarté rebelle,
Qui ſembloit diſputer au vin
Cet éclat raviſſant dont un verre étincelle.
Dans le brillant cryſtal de ce verre enchanté,
Je m'enivrois d'un vin plus doux que l'ambroiſie,
Et m'enivrois à la ſanté
D'une jeune & tendre beauté,
Qu'auſſi bien que mon vin, les dieux avoient choiſie.
Juſqu'où d'un fol amour ne va pas le tranſport!

J'ai,

J'ai, sur le rond d'un rouge bord,
Forcé ma belle amante à pencher son visage;
Tandis que l'œil fixé sur ce joli tableau,
Je buvois lentement avec un chalumeau,
Pour abreuver ainsi mon cœur de son image.
Gens sages, s'il en est, donnez-moi mon congé;
Aux petites-maisons marquez ma résidence;
Chassez-moi d'entre vous: je signe ma sentence;
Mais gardez-vous d'aimer, je serois bien vengé;
J'aurois pourtant de l'indulgence.
Je frondois comme vous: amour m'a corrigé.

Mon bonheur a fini par le bonheur suprême:
Bonheur qui n'est connu que du parfait amant.
Qu'on se peigne un objet simple, neuf & charmant,
Que nous adorons, qui nous aime:
D'abord d'une rigeur extrême,
Humanisé de moment en moment;
Rendu capable enfin d'un tendre emportement;
Qui tombe dans nos bras, & presque de lui-même:

Tel vient d'être mon sort. O momens fortunés,
Et trop tôt disparus, restez dans ma mémoire!
Mais j'entends mes sens étonnés,
Qui se plaignent qu'ici je leur en fais accroire.
Où prends-tu, disent-ils, une si belle histoire?
Ce repas entre deux amans?
Ce vin, tel que les dieux seroient heureux d'en boire?

Ces cryſtaux ? ces perdrix du Mans ?
Cette image abreuvante & dont tu te fais gloire ?
Où l'eus-tu cette gloire, & nous tant de bonheur ?
Où ce fut ? Le dirai-je ? Au pays des chimeres,
Au pays des amis fideles & ſinceres,
Où l'on voit des Manceaux de parole d'honneur ;
Aux eſpaces imaginaires.

*Au chien de madame ***, en lui envoyant des tablettes le jour de l'an.*

TOUTOU fidele, [quel dommage,
Qu'une épithete qui ſi bien
Nous ſiéroit, ſi l'homme étoit ſage,
Ne ſoit plus que celle du chien !]
Bête aimable & ſpirituelle,
Rends-moi ſervice à ta façon.
Mets-toi d'abord en ſentinelle,
Enſuite écoute ta leçon,
Et ne gronde ni ne querelle.

OR ça, le jour de l'an, chez vous
Tu vas voir entrer bien du monde,
Faiſant révérence profonde,
Les uns ſenſés, les autres fous,
Grands & petits, valets & maîtres ;
Les uns francs, le grand nombre traîtres ;

Encore un coup, fort polis tous.
Tu distingues les uns des autres,
Et tu sais les analyser;
A ton nez plus fin que les nôtres,
Rien ne sauroit en imposer.
De là vient qu'aux uns tu bats queue,
Et prends avec eux les devants;
Qu'aux autres tu montres les dents,
En les aboyant d'une lieue.

Puisque Dieu t'a fait don d'un sens
Qui passe toutes nos lunettes,
Tiens, je te donne ces tablettes,
Fais y deux listes de ces gens;
Range les noms sur deux colonnes;
Sur l'une, les fausses personnes;
Sur l'autre, les serviteurs francs;
Ces tablettes sont tes étrennes:
Si tu fais ce que je te dis,
Je sais où mon nom sera mis:
Tu m'auras bien donné les miennes.

Réponſe pour M. le marquis D'O....., à un fade adulateur, lequel, en flattant le marquis, vouloit l'engager à prendre un jardinier dont il cherchoit à ſe débarraſſer.

QUEL écrit me vient d'Avignon !
Il eſt fade, & par trop mignon ;
Vous préconiſez mon corſage,
Mes yeux, mon nez, ma bouche enfin.
Fi ! l'on ne tient un tel langage
Qu'au Giton ou qu'à la Catin.

ET quant aux qualités du cœur,
Il n'en eſt point qui faſſe honneur,
Si l'on n'y joint la modeſtie.
Or, contre un éloge imprévu,
Vous ſavez ſon antipathie :
M'en avez-vous cru dépourvu ?

MON humeur eſt de ne vouloir
De férule, ni d'encenſoir.
Mes pareils n'ont l'ame occupée
Qu'à recevoir d'un front ſerein
Leurs ennemis à coups d'épée,
Leurs amis le verre à la main.
Enfin, je mets avec mépris

Fleur & fleurette à même prix.
J'en veux à des choſes plus vives.
Rien d'inutile en ma maiſon !
De vaillans buveurs, pour convives ;
Pour jardinier, un vigneron.

*Épître de madame * * * à M. * * *, un jour de l'an.*

CHEVALIER, pour vos étrennes,
Ne regardant point aux frais,
Et moins encore à mes peines,
Hier je fus au palais.

LA, de boutique en boutique,
J'alleis de chaque côté,
Cherchant quelque rareté
Qui pût être & fût unique.

FEMMES de s'égoſiller,
De crier, de criailler :
A mes étrennes nouvelles !
Et puis, d'un ton radouci :
Meſſieurs, meſdames, ici !
Entrez, ce ſont les plus belles !

SUR cela, des kyrielles
De noms encore inouis,

De riens dignes d'un pays
Producteur de bagatelles.
J'étois à ne plus ſavoir,
De cent choſes curieuſes,
Quelle nommer, ni vouloir;
Quand à l'une des crieuſes,
Quelqu'un dit: pourrois-je avoir
Pour étrennes, une amie,
Fidelle, jeune & jolie,
Qui m'aimât, non par devoir,
Mais par pure ſympathie,
Et m'aimât toute ſa vie?
Plus loin, dit-elle, allez voir,
Et trouvez-en, j'en défie.

Ce mot fut un oracle, & l'oracle ma loi;
Je revins au logis, laiſſant là mon emplete;
Chevalier, venez-y: vous la trouverez faite.
J'allois chercher bien loin ce que j'avois en moi.

A madame la comteſſe de * * *.

L'ancienne Grece eſt bien vaine;
Elle ſe vante étrangement
D'une je ne ſais quelle Hélene,
Que lui ravit un garnement;
Et nous fait de cette fredaine

Un mémorable événement,
Qui de guerriers couvrit la plaine,
Souleva le moite élément,
Mit en rumeur le firmament,
Et toute la terre en haleine.
Elle nous dit effrontément,
Que prince, ſoldat, capitaine,
Du fripon convoitoient l'aubaine,
Et la convoitoient juſtement.

DEVANT les yeux on nous ramene
Ses pareilles à tout moment:
Le Soleil, pour une Climene,
Deſcend ici bas nuitamment;
Jupiter eſt fou d'une Alcmene;
Achille, d'une Polyxene.
Laiſſons là le dénombrement:
Suffit que la Grece étoit pleine,
A l'en croire pieuſement,
De ce que la nature humaine,
Dans le ſexe qui nous enchaîne,
A poſſédé de plus charmant.
Beauté, gentilleſſe, agrément,
Etoient des fruits de ſon domaine,
Et l'étoient excluſivement:
De ſorte que, géante ou naine,
Bergere, demoiſelle, ou reine,
Pour être digne d'un amant,

Devoit être Corinthienne,
D'Argos, de Sparte, ou de Mycene,
De Grece, en un mot, citoyenne,
Ou n'y prétendre aucunement.

CETTE Grece, en vérité, ment.
Sur les rivages de la Seine,
Je connois une Madeleine
Qui l'emporteroit aiſément
Sur Polyxene & ſur Hélene,
Sur Alcmene, & le régiment
Des belles qui riment en eine;
Car toutes (& j'en fais ſerment)
N'étoient près d'elle, aſſurément,
Que des beautés à la douzaine.
Et pour clorre à jamais le bec
A qui m'oſeroit contredire,
D'un mot je vais prouver mon dire.

ON ſait qu'un ſtatuaire Grec,
Voulant en bronze, ou marbre, ou cire,
Repréſenter une Vénus,
A qui le plus ſubtil Argus,
Eût-il le ſavoir de Caylus (*),
En rien ne pût trouver à dire,
Raſſembla dans ſon attelier
Tout ce qu'alors avoit la Grece

(*) M. le comte de Caylus, très-habile antiquaire.

En belles de plus régulier,
Et puis choiſit avec adreſſe
Ce que chacune avoit de mieux,
Pour en compoſer à ſon aiſe
Un tout qui fût délicieux;
Un tout digne d'orner les cieux,
Et de remplir de curieux
L'Attique & le Péloponeſe.

SAISI du grouppe précieux
De trente, une ſeule il en forge;
D'une brune prenant les yeux,
D'une blonde les bras, la gorge;
De l'une, le front radieux;
De l'autre, la taille céleſte;
De celle-ci, l'air gracieux;
De celle-là, le maintien leſte;
Là de l'élégant du joyeux,
Ici du noble & du modeſte;
Sourcils, cheveux, ainſi du reſte.
Monſieur le ſculpteur, je vous vois.
Ah, vous vous délectez au choix!
Vraiment, je le crois bien! La peſte!
Vous êtes plus heureux dix fois,
Que celui dont la main galante
Préſenta la pomme brillante:
Le berger n'en jugea que trois;
Et vous en avez jugé trente.

MAIS rapprochons-nous du ſujet,
C'eſt aſſez battre la campagne.
Que réſulte-t-il de ce fait ?
Que la Grece a perdu tout net
La primauté qu'ici l'on gagne.
Si le ſtatuaire, en effet,
N'eût eu ſous les yeux qu'une belle
Tournée & faite comme celle
A qui s'adreſſe ce bouquet,
Seule elle eût ſuffi pour modele.

A madame de * * *.

VULCAIN, ſe trouvant de loiſir,
Un beau jour, conçut le deſir
Dont certes bien nous cuit encore
De façonner à ſon plaiſir
Une belle paſſant l'Aurore ;
Capable de faire à Zéphir
Oublier ou mépriſer Flore.
Sur ſa femme que Mars adore,
Il eut des charmes à choiſir :
Auſſi fut-il bien les ſaiſir,
Et ſi bien qu'il en fit éclore
De quoi réduire un grand-viſir,
Un muphti même, à l'ellébore.

CETTE figure eut nom Pandore :

Boucher (*) fait de jolis morceaux,
Ce n'eſt que neige, lis & roſes;
Boucher fait de bien belles choſes,
Et ne fait point d'objets ſi beaux.
Que vous dirai-je davantage?
Vulcain fit comme tout auteur,
Qui, plein de lui-même, a la rage
De montrer à tous ſon ouvrage,
Souvent même à plus d'un moqueur.
Mais le ſien eut plus de bonheur:
De l'olympe il eut le ſuffrage,
L'olympe en fut l'admirateur.
Dès que l'objet fut en ſpectacle,
Chaque déeſſe, avare ou non,
En faiſant à la belle un don,
Voulut achever le miracle.
Elle eut l'air noble de Junon,
De Minerve elle eut la ſageſſe,
D'Hébé l'aimable gentilleſſe,
Et des trois graces ces appas
Dont proſe & vers parlent ſans ceſſe,
Que proſe & vers n'expriment pas,
Tant il y faudroit de fineſſe.

PANDORE enfin devint déeſſe.
Juſques là, tout alloit fort bien:

(*) Premier peintre du roi.

Elle reſſembloit piece à piece,
A l'incomparable comteſſe,
A qui ce galant petit rien
Devoit s'adreſſer, & s'adreſſe.

L'ENVIE entre ſes dents jura,
Que tout n'en iroit qu'à ſa guiſe:
Bientôt ſon ſerment opéra.
L'olympe dit: on m'oublira,
Si de deſcendre elle s'aviſe
En terre, comme la voilà;
Mélons un peu la marchandiſe:
Le genre humain en pâtira.
Lors, ſi l'on en croit les poëtes,
On lui remit pour notre ennui,
La plus déteſtable des boites,
Que jamais droguiſte eut chez lui.

GUERRE, procès, peſte, famine,
Et cent mille autres accidens,
Préparés pour notre ruine,
Se trouvoient renfermés dedans:
Seulement la folle eſpérance,
Pour ne pas en toute façon
Déſeſpérer l'humaine engeance,
De la boite occupa le fond.

PANDORE, en effet, vint ſur terre

Ouvrit ſa boîte, & nous verſa
Procès, famine, peſte, guerre,
Or, argent, gloire & cetera.
C'eſt en cet endroit que commence
La remarquable différence
Qui ſe trouve, grace au deſtin,
Entre Pandore & M.***
Les dieux la créerent parfaite;
Et par une faveur ſecrete,
Ajouterent à leurs préſens,
De la beauté la plus complete
Les charmes les plus ſéduiſans.

L'UNE fut, par un trait funeſte
De la malignité céleſte,
La ſource des calamités:
Celle-ci ſans ceſſe diſpenſe,
Par la plus noble bienfaiſance,
Les tréſors des proſpérités.

A la même, au ſujet de ſon buſte, exécuté en marbre, repréſentant l'Aurore.

DAME en qui brillent mille charmes,
Plus ſûrs de leur pouvoir divin
Que le monarque de Berlin
N'eſt ſûr du pouvoir de ſes armes;
Pour bouquet, recevez ces vers,

Où je veux qu'en riant, ma muſe
Vous conte un rêve qui m'amuſe,
Et que je fais les yeux ouverts.

Mon bel eſprit léger, d'avance me tranſporte
A cinq ou ſix mille ans d'ici :
Ce tems-là ſera-t-il meilleur que celui-ci ?
Ou ſera-t-il pire ? Qu'importe ?
Tout y ſera du moins changé d'étrange ſorte :
C'eſt à quoi ſeulement je veux rêver auſſi,
Et ce que je prétends vous peindre en raccourci.
Paris n'a plus pavé, murs, fenêtre, ni porte ;
Paris fut, & n'eſt plus : hélas, tout coule ainſi !
Nous ſommes encor moins : notre mémoire eſt morte :
L'herbe tapiſſe au loin le ſol où nous voici :
Ville, fauxbourgs, tout n'eſt que buiſſon, bois & plaine.
Tout ce que nous voyons de Conflans à Surene,
Au tems impitoyable en vain cria merci :
Rien n'eſt demeuré que la Seine ;
Et parmi les derniers vivans,
S'il ſouvient de Paris encore à leurs ſavans,
C'eſt du plus loin qu'il leur ſouvienne,
Et comme il ſouvient à peu près,
De la Babylone ancienne
A nos Fourmonts & nos Frérets.
Un homme, tel alors que ceux dont les palais
Formerent de nos jours la place de Vendôme,
Un ſucceſſeur de Bourvalais,

Digne d'être ſon ſecond tome ;
Un de ces meſſieurs, dis-je, au tems que j'entrevoi,
Sur ce terrein déſert, aride & pacifique,
Jette les fondemens d'un château magnifique,
Et trace des jardins tels que ceux de Brunoy :
A grands frais on travaille, on creuſe, on fouille, on mine.
Un pionnier rencontre, à travers les débris
D'un palais de l'antique & ſuperbe Paris,
Le buſte d'une femme, ou mortelle, ou divine,
Mais un buſte en tous ſens, d'une beauté ſans prix.
Entre les pédans du pays,
Cette merveille éleve un ſchiſme.
L'un date le morceau des tems du paganiſme,
Et ſoutient hautement que c'eſt une Vénus :
L'autre, pour le chriſtianiſme,
Dont les ſaintes & ſaints, dit-il, lui ſont connus,
Le revendique, & perd haleine
A s'écrier qu'en vain on prétend le duper ;
Que c'eſt, à ne s'y pas tromper,
La tête d'une Madeleine ;
Qu'il y met la ſienne à couper.
Un autre plus tenace encore,
Voyant l'étoile du matin,
Que ſur ſon front la belle arbore,
Dans la langue du jour, qui n'eſt plus du latin,
Jure qu'on extravague, & que c'eſt une Aurore.

Le plaiſant de ceci, céleſte ***,

C'eſt qu'un chacun raiſonne juſte.
Madeleine, l'Aurore, & Vénus cette fois,
Ne ſont qu'une, dont ils font trois :
Car il s'agit de votre buſte.

Épître à l'amour, pour M....., qui profeſſoit la morale du berger Hylas.

FAVORI du dieu que Lampſaque
Célebre dans ſon rituel,
Toi que ce dieu, fou comme un braque,
Fit ſon premier maître d'hôtel
Et ſon capitaine des chaſſes,
Amour en ce jour ſolemnel,
Sais-tu ce qu'il faut que tu faſſes ?

VITE ! l'aile au dos, l'arc en main,
Une meute âpre à la curée,
L'œil au guet, & le carquois plein
De fleches à pointe dorée,
Dont, ſi-tôt qu'il en eſt atteint,
Le cœur de la mieux remparée,
De capituler eſt contraint.

TE voilà prêt, vole, & main-baſſe,
Sans quartier, amour, point de grace.
En impitoyable chaſſeur,

N'épargne

N'épargne tendres, ni rebelles ;
Vise & frappe tout droit au cœur,
Trois cents soixante-cinq pucelles :
Oui, de compte fait, ayons-en
Autant qu'il est de jours dans l'an.
Le grand Priape ainsi l'ordonne :
Obéis : il a sa raison ;
Et qu'elle soit mauvaise, ou bonne ;
Point d'examen hors de saison,
Prends l'ordre comme on te le donne.
Trois cents soixante-cinq tendrons,
Ni plus ni moins, & requérons
Que pas un d'eux ne se ressemble ;
Des châtains, des bruns & des blonds,
Et s'il se peut, en desirons
Quelqu'un qui soit les trois ensemble.
Que l'un soit peste, l'autre bon ;
Que l'un prévienne, l'autre tremble ;
Que l'un *mademoiselle* ait nom ;
Les autres, *madame* ou *Manon*.
Qu'en tenant chacun d'eux, il semble
Tenir ce qu'on ne tint jamais :
Qu'enfin tout l'abattis rassemble
Trois cents soixante-cinq objets,
Chacun ayant son trait qui pique,
Et paroissant d'abord unique,
En laisse aimer un autre après.

La proviſion ainſi faite,
Pour l'année heureuſe & complete,
Et muni de ce gibier fin,
De tout poil & de toute eſpece,
Ne manque pas chaque matin,
Amour, de ta gentille main,
D'en aller offrir une piece
A l'amoureux * * *.
Et comme aux portes de l'olympe,
L'inſtant avant que ſur ſon char,
Le pere de Phaëton grimpe,
Hébé lui verſe le nectar,
Afin que le pere, en Céſar,
Coure la carriere eſcarpée
Que le fils courut en Pompée:
De même, ou du moins à peu près,
Offre à ſa galante excellence
Tous les matins un nouveau mets,
Pour le récompenſer d'avance,
Selon ton goût, ſelon le ſien,
Des fatigues d'une audience,
Dont elle ſe tire ſi bien:
Récompenſe bien raiſonnable,
Et délaſſement qu'on lui doit;
Car pour la puiſſance équitable,
Ce n'eſt pas ſi peu que l'on croit,
D'avoir prompte juſtice à rendre

À des fâcheux, & d'en entendre
Autant que le soleil en voit.

Et même, seroit-il croyable
Que cent fois du rôle ennuyé,
Jupiter n'eût pas envoyé
Le soin de l'univers au diable,
Si par ses mains, d'un prix semblable,
Lui-même il ne se fût payé ?

A M. le comte DE SAINT-FLORENTIN, *depuis M. le duc* DE LA VRILLIERE.

MONSEIGNEUR, quand je me présente,
Ordonnez qu'on me laisse entrer :
Si vous ne voulez vous montrer,
De vos bontés je vous exempte.
Allant vous en rendre mardi
Mille & mille actions de graces,
Il me survint tant de disgraces,
Que j'en suis encore étourdi.
La malicieuse fortune,
Pour me jouer tout le matin,
Prit le rôle de la rancune,
Et fit de moi son ragotin.

J'ÉTOIS sorti de ma chambrette,
Des muses tranquille retraite,

Et j'allois chez vous, monſeigneur;
A pied comme un petit rimeur.
Vous demeurez au bout du monde.
Si les pas ne me coûtent rien,
Quand je vais voir les gens de bien,
C'eſt quand le beau tems me ſeconde:
Mais il en avint autrement;
Car le ciel voilant ſa lumiere,
Voulut impitoyablement
Me baptiſer à pleine aiguiere.

FAUT-IL vous tracer un tableau
Plus vrai que ceux de Largilliere?
Sous les ailes d'un vieux chapeau
Tenant à l'abri ma criniere,
Je cheminois en ſerpentant,
Pour éviter à chaque inſtant
Une caſcade, une riviere,
Des torrens, qu'à mes environs
Vomiſſoit le haut des maiſons.

EN tout ſens, en toute maniere,
Ma démarche en vain biaiſoit;
Comme je ſuis court de viſiere,
Mon mauvais ange me faiſoit
Heurter de gouttiere en gouttiere.

CEPENDANT l'orgueilleux ruiſſeau,

A mon courage offre matiere.
Je recule un pas en arriere,
Et crois, léger comme un oiseau,
Franchir cette large barriere :
Mais à coup sûr, j'avois à Dieu
Fait mal ce jour-là ma priere ;
Je partage en deux la carriere,
Et je me plante au beau milieu.
A cette chûte singuliere,
De ma moue un Turc eût frémi.
En un bon grand pas & demi,
Je sors de cette fondriere,
Jurant comme un Suisse endormi,
Qu'un page a pincé par-derriere.
Hélas, que j'étois loin encor
De l'hémistiche en lettres d'or,
Du bel hôtel de la Vrilliere !

ENFIN je respire un moment ;
Phœbus avoit percé la nue ;
Je redresse mon col de grue,
Et suis mon chemin doucement.

ME voilà donc avec prudence,
Sautant de pavés en pavés,
Les pieds sur la pointe élevés,
Comme au premier pas d'une danse.
Qui m'eût vu marcher en cadence,

Eût dit que durant le chemin
Je répétois la révérence
Qu'à monſieur de Saint-Florentin
Préparoit ma reconnoiſſance.

Mais que de peines ſans profit !
Tout-à-coup un fiacre maudit,
Croiſant le pauvre philoſophe,
Vous lui vient broder ſon habit,
A n'en pas laiſſer voir l'étoffe.
Vingt mouches, pour dernier malheur,
Qui n'étoient pas du bon faiſeur,
Volent à ma face interdite.
A cette apoſtrophe ſubite,
Les bras ouverts, je reſte coi :
Un diable aſpergé d'eau bénite,
N'eût pas enragé plus que moi.
Aux yeux de la foule attentive,
Je me ſecoue : enfin j'arrive.
Mais proche de votre palais,
Arlequin fit ſon perſonnage.
De loin, j'avois eu du courage ;
Je ne fus qu'un poltron de près,
On ne peut l'être davantage.
De qui, de quoi donc avoir peur ?
Raſſurez votre humeur affable.
Ce n'eſt pas de vous, monſeigneur !
Vous humaniſez la grandeur ;

Et votre caractere aimable
Imprime un reſpect ſans terreur.
Bien loin de m'être redoutable,
Vous êtes mon cher protecteur.
Vous m'avez été ſecourable;
Et j'augure bien du début.
Qui redoutois-je donc? Le diable,
L'ennemi de notre ſalut.
Non, je ne tiendrai point pour fable
Ce qu'on nous dit de Belzébut.
Las! il n'eſt que trop vrai.... le traître
Chez les grands vient nous apparoître,
Tantôt en Suiſſe ſans pitié,
Et tantôt en valet-de-pié,
Qui nous barre l'aſpect du maître,
Pour nous ſouvent plein d'amitié.
Ce diable eſt-il qualifié?
Il n'en a que plus de malice.
Hélas, je l'ai bien éprouvé!

DÉJA je me croyois ſauvé;
Déjà j'avois franchi le Suiſſe,
Paſſé la cour & le perron;
J'entre dans la ſalle prochaine,
Avec tout auſſi peu de peine
Que les ennuyeux chez Piron.

HARDIMENT j'ouvre une autre ſalle,

Et m'avançant huit ou dix pas,
De ma figure originale
J'incline le masque assez bas,
Et prie humblement qu'on m'annonce.
Un beau monsieur froid & benin,
Représentant l'esprit malin,
Me fait une douce réponse;
Et tandis que très-poliment,
En vrai papelard, il m'exhorte
A patienter un moment,
De pas en pas tout doucement
Il me ramene vers la porte,
Où je recule un peu surpris.
Là, ne cessant de me promettre,
Sa bonté daigne me remettre
Où la témérité m'a pris.

Ainsi, quand aux pieds d'une belle,
Sur l'herbe assis nonchalamment,
Un berger timide & fidelle
Veut préparer l'heureux moment,
De la bergere un peu rebelle
D'abord il prend le pied mignon;
Puis faisant le bon compagnon,
Admire la mule avec elle;
L'ôte, la baise, la remet,
On souffre cette bagatelle:
Mon drôle, suivant son projet,

Conçoit une audace nouvelle,
Sa main veut ſe gliſſer plus haut,
Dans l'eſpérance la plus douce.
Alte-là, s'il vous plaît; bientôt
En vient une qui le repouſſe.
L'effronté reſte un peu confus,
Et tel à peu près que je fus.
Voyons la fin de la querelle.
Au cœur, vrai ſouverain du lieu,
Un tendre regard en appelle;
L'un devine, l'autre chancelle;
Aux poudres l'amour met le feu;
Le cœur à la main vigilante
Ordonne de ſe retirer.....
Monſeigneur, quand je me préſente,
Ordonnez qu'on me laiſſe entrer.
Et puiſſe le cœur des bergeres,
Quand vous en ferez aux genoux,
Aux mains qui feront les ſéveres,
Donner le même ordre pour vous!

Au même.

A la façon des beaux eſprits,
Qui paient l'or en bagatelles,
J'aſſemblois des rimes nouvelles,
Pour vous payer de trois perdrix

Jointes à l'un de vos écrits,
Plus précieux mille fois qu'elles,
Encor qu'elles fussent sans prix,
Et qu'il n'en soit guere de telles.

J'EN étois là, quand à propos,
Votre Basque des plus dispos,
Ayant grimpé mes cinq échelles,
Me remit encor deux oiseaux.

ETOIENT-CE canards au vanneaux,
Faisans de la Chine, ou farcelles ?
Dites-le moi : mais le huis clos,
Rentré dans le petit enclos,
Ce fut un beau bruit de femelles !

MON Dieu ! mon oncle, qu'ils sont beaux !
Voyez cette queue & ces ailes ;
Tenez, admirez ces dentelles,
Ce piqué, ce point, ces réseaux !
Vivent ces couleurs naturelles !
Ah ! des Houdris & des Vanloos
Je désirois bien les pinceaux
Et les palettes immortelles,
De rendre ces bleus, ces ponceaux ;
Ces blancs, ces gris, ces isabelles !
Tuer ces jolis animaux !
C'est être bien *Caligula* !

D'ou viennent des bêtes ſi belles ?
De Quimper, ou de Bengala ?
Ou de l'autre côté du globe ?
Qu'elles viennent d'où l'on voudra,
Soit d'en-deçà, ſoit d'en-delà,
Mon oncle il me faut une robe,
Mot à mot comme celle-là.

MONSEIGNEUR, mot à mot, voilà
Ce que la plus folle des nieces,
Pleurant preſque, & tapant des pieds,
Diſoit, en baiſant les trois pieces
De gibier que vous m'envoyiez.

ET pendant ce tems-là, ma chatte,
Plus folle qu'elle encor cent fois,
Grimpant ſur mon dos patte à patte,
Et par-deſſus mon omoplate
Elançant ſes crocs de grivois,
Et ſon joli petit minois,
Animé de deux yeux d'agate,
Hauſſoit ſa queue en automate,
Me pêtriſſoit à ſa façon ;
Et peu ſoucieuſe du nom
De reconnoiſſante ou d'ingrate,
Qu'une aubaine ſi délicate
Vint d'Amérique ou du Japon,
De vous, monſeigneur, ou d'un autre,

Que j'en fuſſe honteux ou non,
Gromeloit une patenôtre,
Qui ſentoit ſa dévotion
Bien moins que ſa tentation;
Et patenôtre, dont l'hommage
Avoit pour objet, de l'oiſeau,
Que ma niece trouvoit ſi beau,
La chair, bien plus que le plumage.

CEPENDANT, ſage en ſes projets,
Ma vigilante cuiſiniere
Avoit plume & chair pour objets;
Comptant tout bas, de la derniere
Me faire faire bonne chere,
Et de l'autre enfler mes chevets.

POUR la chere entiere, elle eſt faite:
Elle a deux fois été complete;
Roi jamais ne fut mieux traité;
Niece, oncle & chatte en ont tâté.
Mais tant qu'on voudra, que l'on mette
Le duvet dans mon oreiller,
Je n'en vais pas mieux ſommeiller;
J'ai contracté dette ſur dette:
Ma reconnoiſſance eſt complette;
C'eſt de quoi jour & nuit veiller.

Au même.

Si je n'ai depuis cinq semaines
Ecrit un mot, ni fait un pas,
Entrez, s'il vous plait, dans mes peines,
Et pour Dieu ne me croyez pas
De ces monstres nommés ingrats,
Dont campagne & cité sont pleines.

Bien long-tems avant les jours gras,
A ma paternité goulue
On apporta de votre part
Un lievre de grande value;
Le remercîment vient trop tard,
Et sent diablement sa tortue.
Tortue, hélas, point je ne suis!
Une fluxion qui me tue,
De moi vraiment a fait bien pis.
Au diable cent fois soit la gaupe!
De borgne & demi que j'étois,
Dont très-fort déjà je pestois,
Cette fluxion m'a fait taupe,
Taupe complete, ou peu s'en faut,
Et si peu, que presque autant vaut.

Je touche à mon dernier désastre:
Le blanc à mes yeux devient noir;

Du jour je n'apperçois plus l'aſtre ;
Et le matin me ſemble un ſoir.
En un mot, depuis cinq ſemaines,
Monſeigneur, entrez dans mes peines,
Les yeux bandés & nuit & jour,
Je n'ai vu le ciel ni la terre :
Groſſiere image de l'amour,
Et de monſieur de Senneterre (*) :
Aveugle, & toutefois gaillard ;
Content, & malheureux vieillard,
De tems en tems jurant en f,
Sous l'épaiſſe & triſte coëffe
D'un joueur à colin-maillard.
Mais enfin je m'impatiente ;
Je veux voir clair à tout haſard,
Et malgré niece & gouvernante,
En coûtât-il un œil ou trente,
Pour vous je m'ôte le mouchoir,
Et prétends, arrive qui plante,
M'acquitter d'un dernier devoir.
Eh ! qu'au moins, ſi la deſtinée
Ordonne que pour mes péchés
J'aie à jamais les yeux bouchés ;
Si la plume, cette journée,
Pour toujours tombe de la main

(*) M. le marquis de Senneterre, que la petite vérole a rendu aveugle.

De votre infortuné Binbin,
Qu'au moins il ſoit dit dans le monde,
Que dans ma miſere profonde,
Je profitai bien du moment
Qu'approchoit ma déconvenue;
Et que j'employai ſagement
Le dernier rayon de ma vue,
A vous faire un remerciment.

MAIS n'y redonnez plus matiere:
De grace demeurons-en là,
Cher comte; s'il en falloit faire
Encore un après celui-là,
J'échoûrois de toute maniere,
Fuſſé-je un lynx & par-delà.
Je ne ſuis pas une miniere:
Le même âge qui m'aveugla,
A mis ma veine à la baiſſiere;
J'en ſuis à ma rime derniere,
J'en ſuis à mon *non plus ultra*.

N'EXAUCEZ pourtant ma priere
Qu'autant que vous le voudrez bien:
Après tout, ſelon notre eſpece,
L'un ſe hauſſe, l'autre ſe baiſſe.
Un grand a ſon goût; j'ai le mien:
Le vôtre eſt d'obliger ſans ceſſe;
Le mien, de ne refuſer rien.

Ne gênez donc pas la nobleſſe
De votre façon de penſer ;
Et ſi, quand vous irez chaſſer,
De joli gibier quelque piece,
Comme vous diriez des perdrix,
Et quelque perdreau rouge ou gris,
Payoient tribut à votre adreſſe,
Donnez-leur la mienne. . . . Je ris :
Témoin ce jeu de mot qui bleſſe
Le ſens commun que je chéris.
Excuſez donc ma hardieſſe. . . .
J'en ſuis aſſez puni déjà ;
Car aveugle me revoilà.
Je crie : on accourt : on s'empreſſe ;
Et voici gouvernante & niece
Qui viennent rebander mes yeux.
Eh bien, reprenons la compreſſe.
Adieu la terre, adieu les cieux !
Touché de ces triſtes adieux,
Chacun la pilule me dore,
En me diſant que je pourrois,
Dans deux ou trois mois, voir encore.
Plût à Dieu ! je vous reverrois !

Mais ces deux ou trois mois de vie,
Quel docteur me les garantit ?
Qui le feroit, feroit folie.
Eh, ſait-on qui meurt ni qui vit ?

Par

Par exemple, qui nous eût dit,
Avant la ſemaine derniere,
Que nous verrions ce carnaval,
Monteſquieu (*) finir ſa carriere,
Et Fontenelle ouvrir un bal?

Au même. La Quenouille unique & merveilleuſe.

QUAND le pauvre Binbin mourut
(Car puiſqu'il faut bientôt qu'il meure,
Autant vaut dire, cela fut,
Que cela ſera tout à l'heure):
Quand donc j'eus vu le ſombre bord,
Tout en deſcendant de la barque,
Mon premier ſoin, ce fut d'abord
D'aller remercier la Parque,
De m'avoir coupé le filet
D'une vie obſcure & chagrine,
Pour faire, en un cabriolet,
Nommé bierre en ſon origine,
D'une célérité divine!,
Rouler mon vieil eſprit follet
Sur les remparts de Proſerpine.

En curieux & franc Binbin,
J'avois bien auſſi quelque hâte

(*) M. de Monteſquieu n'avoit que ſoixante ans, & M. de Fontenelle en avoit cent.

De voir en face un jour enfin,
Ces trois ſervantes du Deſtin,
Bien pires que celle à Pilate,
Dont j'avois, à tort, à travers,
En véritable enfant qu'on gâte,
Médit tant de fois dans mes vers.

MAIS parlons une fois ſans rire.
Diſons la pure vérité :
J'avois au trio redouté
Quelque petite choſe à dire,
Au ſujet d'un mortel chéri,
Dont la douce & riante image
Me ſuit par-delà le rivage
Du triſte fleuve de l'Oubli.

DIEU ſait, dès qu'elles m'apperçurent,
Dans quelle ſurpriſe elles furent,
De voir, pour la premiere fois,
Une ombre qui rioit ſous cape,
En lieux où pleurent le bourgeois,
Le noble, le prince, & le pape.
Vive la mort ! vive Eſculape !
S'écria la vieille des trois,
Au ciſeau de qui rien n'échape ;
Voici *celui qui ne fut rien*,
Pas même académicien,
Pour avoir fait l'ode à Priape.
Nous lui devons un compliment,
Pour une ſtrophe de cette ode,
Où le gaillard effrontément,

Nous en faiſoit un à ſa mode.
Faiſons danſer le médiſant.
Il s'y vantoit en téméraire,
Auſſi bien qu'en mauvais plaiſant,
Et s'y promettoit de nous faire
Ce qu'aſſurément il n'eſt guere
En état de faire à préſent.

Or çà, l'ami, ſortons d'affaire,
Me dit-elle en s'humaniſant,
Et prenant le ton débonnaire:
Nous vous tenons; voyons un peu
Avec un ſeptuagénaire
Si la parole vaut le jeu.

Je perdis un peu contenance;
Et rougiſſant de ſouvenance;
Eh, mon Dieu! leur dis-je, laiſſons
Les reproches & les leçons;
J'en eus là-haut ma ſuffiſance.
Eh quoi donc, comme un Iroquois
Traité par-tout de Turc à Maure,
Serai-je toujours, ſuis-je encore
Devant monſieur de Mirepoix?
Non, non, je ſuis devant vous trois;
Et plus ſage un peu qu'autrefois,
En mourant on s'améliore.
Une petite potion
De votre excellent opium

En vaut bien une d'ellébore.

Laissons donc là le tems jadis :
Pour Dieu, rayons de mon hiſtoire
Un péché qu'à vingt ans je fis,
Et que trente ans, comme on peut croire,
Auroient effacé des eſprits,
Et fait oublier, ſans les cris
D'un prélat d'heureuſe mémoire,
Qui crut qu'il étoit de ſa gloire
D'en rafraichir le ſouvenir,
Et de rendre le fait notoire
A tous les ſiecles à venir.
Le ſaint homme, en grand capitaine,
M'excluant de la quarantaine,
Me tuoit de honte & de faim.
Je n'avois plus fauteuil ni table;
C'étoit fait du pauvre Binbin,
Sans un ſeigneur plus équitable,
Qui daigna me tendre une main
Au malheureux toujours propice.
De mon mal il fit ma ſanté,
Et mon repos de mon ſupplice.
Ainſi la douce humanité
Me retira du précipice
Qu'avoit creuſé la piété.
Dames, par curioſité,
Que dans vos magaſins je fouille;

Et de l'humain, dont la bonté
Fit toute ma félicité,
Que je voie un peu la quenouillle.

Les aveugles ſont curieux,
Dit Lachéſis la dégourdie,
Par qui toute trame eſt ourdie ;
Tiens, elle te creve les yeux.
Lorgne & diſparois ; expédie.
Un quinze-vingt, dans le grand tas,
La diſtingueroit de cent pas,
Tant elle eſt groſſe & rebondie.

Ma lorgnette en l'air, en effet,
Je la vis ſelon mon ſouhait ;
C'eſt-à-dire, dodue, & telle
Que peut-être jamais ſi belle,
Pour Neſtor, pour Mathuſalem,
Pour un décuple Fontenelle,
Juſqu'aujourd'hui par le Deſtin
Ne fut miſe encore à la main
De Clotho la ſempiternelle.

Cette quenouille eſt un morceau
Incruſté de nacre & d'ivoire ;
Une perle de très-belle eau,
Longuette & finiſſant en poire,
Tourne, vire, & ſert de fuſeau.
Omphale, beauté Lydiene,
En fit préſent au fils d'Alcmene,

Quand chez elle il fut ſéjourner ;
Et ſur la rive Stygiene,
Allant de là ſe promener,
Ce héros, à la Bohémiene,
Eut la ſottiſe de donner
Ce joyau qui feroit tourner
La tête à monſieur de Juliene.

La quenouillée eſt d'un beau lin,
Plus blanc que la neige, & ſi fin,
Qu'à l'œil il eſt imperceptible,
Et qu'il lui ſeroit impoſſible
D'en diſtinguer le brin du brin.
Son volume auſſi, comme on penſe,
Eparpillé, ſeroit immenſe,
N'étoit qu'un ruban bleu turquin
L'entoure en ſerpentant, le ſerre,
Fait qu'il ne paroît preſqu'aux yeux
Que de la groſſeur ordinaire.

Patience, voici le beau.
C'eſt que certain petit bourreau,
Marmot n'aimant que le déſordre,
Garnement qu'on appelle Amour,
La nuit s'amuſant à détordre
Le fil qu'on a tordu le jour,
Aux fileuſes du noir ſéjour
En donne ſans ceſſe à retordre ;
Et la trame ainſi devenant

Une toile de Pénélope,
Du mortel chéri, maintenant,
Qu'on tire l'heureuse horoscope.

VIVEZ donc en paix & contens,
Beaux amis & belles amies,
Qui pour lui donneriez vos vies,
Vous le posséderez long-tems:
Tandis que moi, dont la fusée
A fait le tour du dévidoir,
Je vais tout ce tems, sans le voir,
Bien m'ennuyer dans l'Elysée,
Tant beau puisse être le manoir.

Au même, en lui envoyant du vinaigre des quatre voleurs.

AMOUR des peuples & du prince,
Ministre qui ne dormez pas,
Et qui, surchargé comme Atlas,
Sans compter plus d'une province,
Avez tout Paris sur les bras:
Quand vous donnez votre audience,
Il est aisé de concevoir
Que vous devez certes avoir
Et belle & longue patience.
Que de sots, de fats, & de fous,

Après leur humble révérence,
Et des mots ſens-deſſus-deſſous,
Vous offrent mémoires, requêtes,
Et triſtes placets, qui n'ont tous,
Aſſez ſouvent, ni pieds, ni têtes!
L'air indulgent, l'eſprit en paix,
Vous vous en tirez à merveille;
Vous leur prêtez à tous l'oreille,
Et les renvoyez ſatisfaits.

HEUREUX & chéri, ſi jamais
Vous formez encor des ſouhaits,
Le ciel vous rende la pareille!

SOUFFREZ donc, pour votre ſanté,
Miniſtre affable autant qu'integre,
Que nous prenions la liberté
De vous munir de ce vinaigre,
Appellé par les inventeurs,
Vinaigre des *quatre-voleurs*;
Spécifique vraiment céleſte
Contre toute vapeur funeſte,
Et dont le ſalutaire eſprit
Préſerve, dit-on, de la peſte,
Bien mieux que ſaint Roch n'en guérit.
Et quant au choix, on vous proteſte,
Et vous pouvez être certain
Que vous tenez le ſpécifique,

D'excellente & premiere main :
Il ſort de la bonne boutique ;
Car nous ſommes quatre voleurs,
Les plus célebres de la terre ;
Tous quatre ayant bien fait des leurs,
Et craints à l'égal du tonnerre.
Mais nous vous aimons, monſeigneur ;
De tous quatre n'ayez point peur :
Le quatuor vous certifie
Que l'un n'en veut qu'à votre cœur ;
Les trois autres, qu'à votre vie.
Pour abréger tous vains diſcours,
Laiſſant nos titres & nos marques,
Nous ſommes l'Amour & les Parques :
Le premier occupé toujours
A vous tenir le cœur en joie :
Les autres voulant de vos jours,
Faire un tiſſu d'or & de ſoie.

Epître au roi de Pruſſe (*).

FAVORI brillant du Deſtin,
Héros du nord & du Parnaſſe,
De l'aimable cour de Berlin,
L'Auguſte à la fois & l'Horace,
Roi dont le nom de toutes parts

(*) Je m'aviſai, par pure plaiſanterie, de faire cette

Vole & revole sur les ailes
De la victoire & des beaux arts :
Roi qu'un témoin des plus fidelles
Nous assure être fils de Mars,
Et de l'une des neuf pucelles (*) ;
Titres pour être des amis
Et de Voltaire & de Louis ;
Titres de noblesse amphibie,
Pour être dignement assis
Au trône & dans l'académie ;
Titres d'où naît la faculté,
Le beau talent, le don commode
De faire avec facilité
Une chanson comme un traité,
Une conquête comme une ode :
Prince, enfin, terrible & charmant,
Dont, pour tout dire élégamment,
La main royale est occupée
A manier également
Le compas, la lyre & l'épée :

épitre au roi de Prusse, à l'imitation de celle que lui venoit d'écrire M. de Voltaire, qui commence ainsi :

„ Du héros de la Germanie,
„ Je n'ai reçu depuis trois mois
„ Ni beaux vers ni prose jolie, &c.

(*) Dans cette épitre M. de Voltaire appelle le roi de Prusse, *fils de Mars* & de *Clio*.

O le plus bel eſprit des rois !
Par quelle rigueur impolie,
N'avoir écrit depuis trois mois
Ni beaux vers, ni proſe jolie,
A ce roi de nos beaux eſprits ?
Il peut le tenir à mépris :
Crois-moi, fais pour lui la folie
De laiſſer là tes beaux projets,
Tes alliés, tous tes ſujets,
L'empereur (*a*) & ſon adverſaire (*b*) :
Qu'ils aillent par-delà les ponts !
Voltaire te parle, réponds :
C'eſt là, c'eſt là ta grande affaire.
Sache, quand il a la bonté
De relancer ta majeſté,
Qu'il ſe ſied fort mal de te taire.
Eſt-ce donc tout que lui déplaire ?
Lui déplaire eſt le vrai danger,
Pour qui veut vivre dans l'hiſtoire ;
Sa vanité vaut bien ta gloire,
Et les deux ſont à ménager.
Garde-toi de déſobliger
Le divin auteur de Mérope (*c*) :

(*a*) Charles VII. (*b*) Le duc de Toſcane.

(*c*) On donnoit alors *Mérope*, & c'étoit dans la nouveauté de cette tragédie, dont le ſuccès gonfloit l'auteur, quoiqu'elle ne fût qu'une copie imparfaite de la *Mérope* du marquis Maffei, ſaupoudrée par-ci par-là du pillage de nos auteurs indiſtinctement,

Si tu l'oſes, je ne ſais pas
Ce que diront & tes ſoldats,
Tes peuples, l'empire & l'Europe.
Peut-être ne diront-ils mot :
Soit. Mais que diront Tiriot (*),
Et les meſſieurs de chez Procope ?
Eh ! qui de ces meſſieurs, grand roi,
Offenſé dans ſon capitaine,
Voudra jamais prendre la peine
De compoſer un vers pour toi ?

REVIENS donc à réſipiſcence,
Et romps au plus tôt le ſilence,
Si d'abord du ſien, puis du leur,
Tu ne veux ſubir la rigueur,
Dont tu ſens trop la conſéquence.

MAIS encore un plus grand malheur
A craindre, en cas d'impatience ;
C'eſt qu'en rêve il eſt dangereux
Ce Voltaire, ſi doucereux.
En rêve ſon audace éclate ;
En rêve, il cajola ta ſœur.
Prends garde que, dans ſa fureur,
En rêve, un jour il ne te batte.

juſqu'aux plus pauvres, puiſque le plus beau coup de théatre de *Mérope* eſt pris, tout crud, dans le *Guſtave* du pauvre Piron.

(*) Tiriot, le thuriféraire, étoit l'homme que M. de V * * * chargeoit de réciter ſes ouvrages.

L'ÉPITRE qu'on vient de lire, n'eſt, comme on voit, que gaie; cependant les partiſans de M. de V***, entr'autres, l'auteur du Mercure & quelques journaliſtes, prirent ma ſingerie pour une bonne choſe, & publierent comme excellens les vingt-cinq premiers vers, & traiterent de libelle le reſte de l'épître. M. de V*** voulut m'attirer un ennemi plus reſpectable, plus fort & plus à craindre que lui, en voulant mettre le roi de Pruſſe de moitié dans une ironie qui ne tombe que ſur le poëte, & ſur ſa familiarité téméraire. Il fit paſſer cette viſion dans des têtes ſenſées. Deux académiciens de l'académie françoiſe, dont il n'avoit pas encore l'honneur d'être confrere, m'en parlerent fort ſérieuſement : ſur quoi, ſans m'alarmer que de la bonne ſorte, j'adreſſai la fable ſuivante au roi de Pruſſe, en forme d'apologie.

L'aigle & les deux cigales, fable.

PAR un ſerin que vantoit
Une idolâtre cabale,
Le doux roſſignol (*) étoit
Traité de chantre de balle.
Sa vanité ſans égale,
Déplut au point que les dieux,
Ennemis des glorieux,
Le changerent en cigale (**).
Changée en femme jadis,
La chatte alloit aux ſouris.
Cette fable a pour morale,
Que de forme on change, mais
De caractere jamais.
La cigale fut plus vaine
Qu'avant ſon mauvais deſtin :
Elle n'étoit que ſerin,
Et ſe crut une ſyrene.
O maudit orgueil humain !
A ſon avis, la pécore
En a le chant plus divin,
L'organe plus argentin,
La taille plus leſte encore,

(*) Le grand Rouſſeau.
(**) Après *la Princeſſe de Navarre* & *le Temple de gloire.*

La voix même plus ſonore,
Et la poitrine d'airain :
Elle ſe compare enfin,
Pour le vêtement, à Flore ;
Pour la grace, à la Gauſſin ;
Pour le chant, à la Lemaure ;
Pour les poumons, à Boindin.

UN jour, élevant la vue
Vers l'oiſeau de Jupiter,
Qui, venant de fendre l'air,
Diſparoiſſoit dans la nue ;
Voilà, ſur un ton bourgeois,
La petite mijaurée,
Qui d'elle-même enivrée,
Chante l'aigle & ſes exploits.
La chanſon dura trois mois,
Trois mois, ſans être honorée
Du moindre remercîment.
Et je le crois bien, vraiment !
L'aigle étoit dans l'empirée ;
Et ſous l'herbe, aſſurément,
Une cigale enterrée,
Eſt bien loin du firmament.

PENDANT trois mois conſtamment
Elle attend qu'on la régale,
Du moins de ce compliment :
Grand-merci, belle cigale.

Rien ne vient, dont ſon courroux,
En reproches aigres doux,
Ridiculement s'exhale,
Demandant juſtice à tous
De l'injuſtice royale.

Une cigale, ſa ſœur,
Un peu même ſa rivale,
Railleuſe & de belle humeur,
Se met à la contrefaire;
Détonne à tort, à travers,
Prend de la dame en colere
Le ton baroque & les airs;
Et menace à la fin l'aigle
Des plus étranges revers,
S'il ne ſe met pas en regle.
La vaniteuſe ſentant
L'humiliante ironie,
Voudroit ſans cérémonie,
Que de mort au même inſtant
La moqueuſe fût punie.
Elle glapit, la décrie,
Suppoſe un mauvais côté;
Fait la zélée, & s'écrie:
Sire, ce n'eſt point gaîté,
C'eſt belle témérité!
C'eſt crime de félonie,
Et de leſe-majeſté!

Remue

Remue enfin ciel & terre,
Pour que l'aigle rigoureux,
De sa redoutable serre,
Sur l'insecte malheureux
Laissât tomber le tonnerre.
Comme si, du haut des cieux,
Où le sublime oiseau touche,
L'oiseau sublime a des yeux
Pour des querelles de mouche.

Faux dévots, bas courtisans,
Sont à peu près mêmes gens;
Pour écraser qui les pince,
Ils mettent d'abord en jeu,
Ceux-là l'intérêt du prince,
Et ceux-ci celui de Dieu.
Le tartuffe de Moliere
Met la double épée en main,
Et s'en tire de maniere
Qu'on le punit à la fin (*).

(*) Je remis mon épître & ma fable au ministre du roi de Prusse, qui les envoya à son maître. Le monarque, en homme d'esprit, s'en amusa; & la premiere fois qu'il vit Voltaire, il lui demanda: *Quel homme est-ce donc que ce Piron? Il me paroît drôle; je voudrois le voir.* Fi! sire, répondit Voltaire, c'est un homme sans mœurs. Les témoins m'écrivirent sur-le-champ cette réponse. Je n'en fis que rire. Quelque tems après, Maupertuis me vengea, en faisant déguerpir Voltaire de la cour de Berlin.

A M. le comte de S. Florentin.

OUI, mon digne, mon vrai, mon bien aimé seigneur,
Puisqu'à vous seul je dois le bonheur de ma vie,
Bonheur qui vient d'avoir eu place en votre cœur,
Et place préférable à la place d'honneur,
Que deux fois de son gré m'offrit l'académie,
Et que me barra deux fois
La maligne jalousie,
Par le secours de la voix
Du prélat de Mirepoix,
Dupe de l'hypocrisie
Pleurante au pied de sa croix.
Souffrez qu'à ce début; où je bats la campagne,
Je joigne le récit d'un bien plus mauvais tour,
Que dans le même tems, & dans une autre cour,
On me jouoit en Allemagne.
Ce fut en Prusse, où le roi,
Ce jour n'ayant guere à faire,
Et sachant cette misere,
Sans penser plus mal de moi,
S'enquit de mon caractere.

SIRE, lui dit son chambellan,
Crâne à cervelle détraquée,
Foulant aux pieds bible, alcoran,
Synagogue, église, mosquée,

Tiare, éphod, & turban,
Jéruſalem, Geneve, & Rome,
Et qui, miniſtre de Satan,
Dans cet eſprit-là nous aſſomme
De mille écrits affreux par an:
Sire, dit donc le charlatan,
Vous vous informez là d'un homme
Dont voilà les vers les meilleurs,
Et qui ne vaut pas qu'on le nomme.
On m'en a dit du bien d'ailleurs,
Reprit le prince débonnaire.
Oui, dit mon honnête adverſaire:
Il a bien quelque eſprit; mais il n'a point de mœurs.
Point de mœurs! s'écria le roi: *c'eſt autre affaire!*
Ne m'en impoſez-vous en rien?
Car vous autres auteurs, vous ne vous aimez guere.
Je dis vrai, foi d'homme de bien,
Foi de gentilhomme ordinaire,
De chambellan, & de chrétien:
Pour tout dire, foi de V***.
Se fit-il croire, ou non, par le prince étranger?
C'eſt pour moi lettre cloſe, & de quoi m'affliger:
Les lettres des témoins de qui je tiens l'hiſtoire,
M'ont laiſſé cet os à ronger.
Je le ronge, mais ſans en moins manger ni boire.
A quel propos, Binbin, tous ces longs propos-ci,
Me direz-vous? Monſeigneur, le voici.
C'eſt qu'un propos nuiſible, un fâcheux témoignage;

A des ailes, va loin, fait toujours bon voyage;
Et près du ſage même, a par fois réuſſi,
Sur-tout l'auteur étant du ton de celui-ci,
Remuant ciel & terre, & faiſant peſte & rage
Contre le moindre objet qui lui fait quelqu'ombrage.
Philoſophe ſans mœurs lui même, & ſans merci,
Tranchant du rare perſonnage,
Et prétendant doubler la noble image
Du philoſophe Sans-Souci.
Quiconque eſt aſſez ridicule
Pour s'afficher un incrédule,
Et ſcandaleux avec ennui,
Peut de ſon propre honneur ſe jouer comme lui;
Se ſera-t-il un ſcrupule
De ſe jouer de celui
D'autrui?
Or, quel eſt cet autrui? C'eſt Binbin, c'eſt moi-même,
Rimeur ainſi que lui, quelquefois ſon rival,
Qui, n'ayant que vingt ans, par un début fatal,
Du chaſte rigoriſte attirant l'anathême,
Ai ſur moi donné priſe à qui me veut du mal.
Ma muſe éternua l'amoureux décalogue,
Folâtre & bachique impromptu,
Dont tout le monde eſt rebattu:
Peccadille frivole, à cet âge analogue,
Qui malheureuſement aux rieurs a trop plu,
Et qui par eux eut plus de vogue

Que le jaloux deſpote & moi n'euſſions voulu.
L'ivreſſe de Noé lui fut-elle fatale ?
Son corps de pied-en-cap à nu,
Dut cauſer un plus grand ſcandale ;
Et le bon patriarche en a-t-il moins valu ?
A toute outrance l'on m'attaque
Pour avoir à table, où tout rit,
Célébré du dieu de Lampſaque
La gloire, le culte, & le rit.
Je ne mis à l'hymne folle,
Jeuneſſe & vin de concert,
Que le tems de la parole,
Et que celui du deſſert.
Tout cela de rien ne ſert.
Soixante ans d'écrits ſans licence,
De vie où régna la décence,
Ne me ſauroient mettre à couvert
De ce moment ſans conſéquence.
Binbin ſans mœurs, conſcience !
Qu'au moins dans leurs fauſſetés
Les détracteurs effrontés
Mettent quelque vraiſemblance.
Le vieux proverbe dit bien :
Qui dit trop, ne prouve rien.
Sans mœurs, moi ! quelle apparence !
Moi, qui fou de l'innocence,
N'aimai que ſimpleſſe & ris !
Moi, dis-je, qui ſolitaire,

De franfreluches épris,
Et berger viſionnaire,
Me fis en l'air des iris,
Jugeant plus imaginaire,
La volupté miſe à prix
Par le ſexe mercenaire,
Dangereuſe d'ordinaire :
Pourtant la ſeule Cypris,
Qu'idolâtrent à Paris
Le gueux, le millionnaire,
Le verd-galant, le rigris,
L'imberbe & l'octogénaire !
Enfin moi, qui pauvre here,
Peu ſoucieux de mépris,
De gloire, ni de ſalaire,
Ai vécu loin du vulgaire,
Plus encor des beaux eſprits,
Et preſque ſans luminaire,
Nez & front ſur mes écrits :
Ainſi fait, *ventre-ſaint-gris !*
Euſſé-je voulu mal faire,
Par où m'y ſerois-je pris ?
Meſurez donc mieux vos cris,
Méchans, ou ſachez vous taire.
Que n'étiez-vous là, monſeigneur !
Vous, fait pour éclairer les têtes couronnées,
Quand le ſubtil impoſteur,
Pour un moment, vers l'erreur

Par hasard les a tournées.
Ce n'est pas lui qui parle à votre majesté,
Eussiez-vous dit au roi : c'est l'étrange manie
Qu'il a de nuire à qui ne l'a pas exalté,
Ni plié le genou devant son haut génie.
Les vrais fabricateurs de cette calomnie
Sont *Zaïre*, *Tancrede*, & *Mérope* en crédit,
Qui veulent mettre en interdit
Gustave & *la Métromanie.*
L'homme simple & naïf, qu'on défigure ici,
N'a pas, je l'avoûrai, des vertus monacales:
Mais il en a de morales,
Qui valent bien celles-ci :
Entr'autres une rare,
En ce siecle barbare
De masques & d'ingrats ;
Et votre bienfaisance
Ne m'en dediroit pas :
C'est la reconnoissance.
Il en est plein : je suis armé
Contre qui diroit le contraire ;
Car il m'a toujours plus aimé,
Que le bien que j'ai pu lui faire.
En ceci, monseigneur, vous auriez attesté
La vérité constante & pure :
Sur vos bienfaits, tant grands ont-ils été,
Le bienfaiteur l'a toujours emporté.
C'est où, dès mon début, je prétendois conclure.

L'eſprit, ſans pour cela que le cœur en murmure,
A peſé l'un & l'autre point :
La gratitude a ſa meſure,
Et l'attachement n'en a point.
La raiſon en eſt bien claire,
Et facile à concevoir :
La gratitude eſt du devoir ;
L'attachement eſt volontaire.

A M. DE TOURNÉANT (*), directeur des bâtimens, &c. Au nom du célebre BOUCHER, premier peintre du roi, pour obtenir un logement vacant au Louvre, par la mort de M. COUSTOU.

SAGE & vigilant majordome,
Que le dieu de la nation
Chargea de la direction
Du paradis de ſon royaume,
De grace, audience un moment !

COUSTOU, qui donnoit à la pierre
Et la vie & le ſentiment,
Vient de quitter le logement
Dont le roi l'honoroit ſur terre,

(*) On écrit *Tournehem*, & non *Tournéant* ; ainſi M. Piron s'eſt trompé d'orthographe.

Pour paſſer vraiſemblablement,
Dans le céleſte appartement,
Qu'aux gens de bien ouvre ſaint Pierre,
Le Tournéant du firmament.

Ce petit déménagement,
Dans le coin d'un vaſte édifice,
Sur lequel s'étend l'exercice
De votre domination,
Laiſſe vaquer un bénéfice
A votre nomination.
Ainſi qu'à moi, pût-il vous plaire
Que j'en fuſſe le titulaire!
J'en ſerois poſſeſſeur en bref,
Sans reſcrit, ni bulle, ni bref;
Diſpoſé, comme bien l'on penſe,
A pratiquer la réſidence
Dans mon hermitage royal,
Mieux qu'on ne la pratique en France
Dans maint palais épiſcopal.

Vous pouvez, comme à la ſculpture,
Le conférer à la peinture.
De deux arts également beaux,
Par-tout la ſcience eſtimée,
Les rend parfaitement égaux
En titres, comme en renommée.

Qui vuidera le différend?

Duquel des deux, les comparant,
Notre ame eſt-elle plus charmée,
Ou de ce marbre reſpirant,
Ou de cette toile animée ?

Du mort illuſtre à l'aſpirant,
La différence eſt plus formelle.
Cet habile artiſte, ici bas,
Fut de ſon tems le Phydias,
Le Lyſippe & le Praxitelle :

Et moi, je ne vous promets pas,
Qu'avec un bien être & du zele,
Quoique dans le Louvre hébergé,
Et chez Alexandre logé,
Jamais je puiſſe être un Apelle.
Outre qu'Apelle étoit parfait,
Apelle n'étoit point mon fait,
Et je n'en veux pas pour modele ;
N'eſpérant pas venir à bout
D'exceller jamais dans ſon goût,
Si jamais dans un goût j'excelle.

Ce Carle-Vanloo d'autrefois,
Du creux de ſa docte cervelle,
Ne tiroit que des dieux, des rois,
Des artabans & leurs exploits ;
Et de la mienne je ne tire
Qu'objets fripons, jolis minois,
Qu'amour, & que ce qu'il m'inſpire ;

Une bergere qui ſe mire
Dans l'onde, un bouquet ſur le ſein :
A l'aſpect de Phaon, ſoudain
Sapho laiſſant tomber ſa lyre :
De nymphes un folâtre eſſaim,
Que l'œil en feu lorgne un ſatire :
Trois belles qu'un berger admire,
Une pomme d'or à la main :
Hébé ne demandant qu'à rire :
Syrinx à Pan livrée en vain :
Diane ſortant de ſon bain :
Flore entre les bras de Zéphire :
Et la tendre Vénus enfin,
Entre ceux du fils de Cynire,
Ou ſous le filet de Vulcain.

Je ne recherche, pour tout dire,
Qu'élégance, graces, beauté,
Douceur, gentilleſſe & gaîté ;
En un mot, que ce qui reſpire
Ou badinage, ou volupté :
Le tout, ſans trop de liberté,
Drapé du voile que deſire
La ſcrupuleuſe honnêteté ;
Voile mince, à la vérité ;
Gaze qu'avec facilité
L'imagination déchire.

Tel eſt le genre accrédité,
Où le goût régnant me condamne ;

J'ai des enfans & des beſoins.
Plaire eſt mon but, & l'on court moins
A Michel-Ange qu'à l'Albane.

Que mes ambitieux rivaux,
D'Apelle ſuivant donc la trace,
Au trône, au ciel & dans la Thrace,
Choiſiſſent leurs ſujets nouveaux,
Et diſent que c'eſt une honte
De ne s'en fournir qu'à Paphos,
Qu'à Cythere & dans Amathonte.
Je ne répondrai que deux mots :
Où donc eſt l'étrange mécompte ?
Vous anobliſſez vos tableaux
De dieux, de rois & de héros :
Moi, je peins l'enfant qui les dompte.
Et que ſais-je ? après tout, je puis,
Si l'on exauce ma priere,
Me faire autre que je ne ſuis,
Et contracter une maniere
Sous l'auguſte toit de Louis,
Plus grande, plus mâle & plus fiere.
Turenne fut peint par Teiniere.
Pourquoi déſeſpérer ? Pourquoi
Renoncer à l'heureux caprice
De peindre un jour le grand Maurice,
Du Belge & de l'Anglois l'effroi ?
D'oſer tenter la noble eſquiſſe
De nôtre aimable & vaillant roi,

L'amour des guerriers & des belles,
L'été vainqueur à Fontenoi,
Et l'hiver maître de Bruxelles?

Le goût participe au séjour,
Et le lieu qu'on habite inspire.
Près d'être un Homere à la cour,
Virgile aux champs n'est qu'une Titire.
Quoi qu'il en soit, Dieu me créant,
Ne m'a pas beaucoup mis au large,
Et je sue en y suppléant.
Faites maintenant votre charge:
Daignez, généreux Tournéant,
Répondre ma requête en marge,
Et ne pas répondre *néant*.

Epître au roi, pour obtenir à M. DE FONTENELLE la permission de passer les Tuileries en chaise à porteurs.

Prince, honneur de la monarchie,
Roi, délices de vos sujets,
Et le désespoir de l'envie,
Grand, juste, heureux dans vos projets,
Sur l'éloge de qui s'accordent
L'étranger & le citoyen,
Et qu'avec confiance abordent
La noblesse & le plebéien,

Protecteur de tous gens de bien,
Nommément de l'académie,
Dont j'ai l'honneur d'être doyen,
Grace à près de cent ans de vie :
Daignez, ſire, je vous ſupplie,
Me continuer le moyen
Que j'avois de voir une amie,
En priſon, de l'autorité
Des juges de la faculté,
Et pour fait de cacochimie.
Hélas ! entre elle & moi, le ſort,
Pour éternelles galeries,
Vient de poſer, du ſud au nord,
La riviere & les Tuileries !

Deux ſerviteurs auparavant,
L'un derriere, l'autre devant,
Et moi, tant bien que mal à l'aiſe,
Entre la goute & mes vieux ans,
Écuyers aſſez déplaiſans,
Empaqueté dans une chaiſe,
Chez cette dame à petit bruit,
Depuis nombre & nombre d'années,
Tous les jolis jours que Dieu fit,
Nous allions les après-dinées.

J'arrivois là ſans m'échauffer ;
Peu de pas en faiſoient l'affaire :
Là, près d'elle, nonagénaire,

J'achevois de philoſopher,
Paſſant le tems de ma viſite,
Au centre d'un cercle d'élite,
Attentif à ma foible voix;
Y parlant beaux arts & nature,
Sciences & litterature,
Même y politiquant par fois :
Mais cela, ſire, je vous jure,
Par amour pour vous toute pure,
Seulement pour faire à mon choix,
Venir, comme par aventure,
Le petit mot ſur vos exploits,
Et pour bénir les deſtinées
D'avoir prolongé mes années
Juſqu'aux jours heureux que je vois :
Jours de paix, & de paix durable,
Paix glorieuſe au nom François (*),
Digne ouvrage du plus aimable
Et du plus aimé de nos rois.
J'en euſſe eu bien encore à dire,
Avant mes cent ans révolus :
Eh, quel tems y pourroit ſuffire ?
Des ſentimens qui vous ſont dus,
Et que votre perſonne inſpire,
Le cœur s'emplit de plus en plus.
L'orateur en paix, comme en guerre,
Jamais ne fut donc mieux en fonds.

(*) Paix d'Aix-la-Chapelle.

Je triompherois, j'en réponds :
Mais voilà ma tribune à terre,
Et mes gens par-delà les ponts.

A travers vos jardins, en chaise,
Permettez que je coure après :
D'un détour affreux, qu'il vous plaise
Me sauver la honte & les frais !
Oui, la honte : car j'envisage
Que ce seroit acte peu sage,
Et tout des plus irréguliers,
Qu'un homme lettré de mon âge,
Prît le chemin des écoliers.

Si votre majesté bénigne,
D'un *bon* trouve ce placet digne,
Foi de doyen, je lui promets,
Le premier jour d'académie,
Avant trois heures & demie,
De le dire à tous mes cadets.
A cette nouvelle, je gage
Que je vais, en bruyans parloirs,
Changer vos tranquilles dortoirs,
Tous nos fauteuils en trémoussoirs,
Et faire devant votre image
Jouer trente-neuf encensoirs.
Puis envers vous, faut-il ensuite
Qu'en belles phrases je m'acquitte ?
J'aurai la clef des réservoirs.

Je

Je ferai là dans l'hippodrome,
Où Pégase a ſes plus beaux airs,
Dans l'endroit de votre royaume,
Le plus fertile en gens diſerts.
Sur une ſi riche matiere
Reſter court en terrein ſi beau;
Dans le milieu de la riviere
Ce ſeroit ne point trouver d'eau.

En ce pays de connoiſſance,
Depuis environ ſoixante ans,
Sous mes yeux, la reconnoiſſance,
Au ſein de la pure éloquence,
Puiſe & repuiſe à tous momens,
Pour faits de bien moindre importance;
De merveilleux remercimens.
Mon crédit en ces lieux, ſe vante
D'en faire faire à votre gré;
Et pour un que je vous devrai,
Je vous en garantis quarante.

*Billet à M. ***, chez lequel je m'invitois à ſouper.*

Je vous promis l'autre ſemaine,
Souvenez-vous en, beau garçon,
D'aller chez vous dans la quinzaine
Boire un coup ou deux ſans façon.

Il faut hâter le rendez-vous.
Ainſi, ſans tarder davantage,
J'irai ce ſoir ſouper chez vous.

Un ſeul petit plat, je vous prie :
Un amoureux n'a pas grand'-faim.
Que ce ſoit ſans cérémonie,
Mais que ce ne ſoit pas ſans vin.

L'amour par-tout n'eſt pas un diable :
Il a ſon lot, & moi le mien.
Il peut bien quelque choſe à table,
Mais au buffet il ne peut rien.

Savoir quelle eſt votre demeure,
Je le peux ſans difficulté :
Seulement j'ignore à quelle heure
Vous dites *Benedicite*.

Partons, & qu'à cela ne tienne.
Je ne ſais que trop qu'en amour
Un adroit berger a la ſienne :
Mais un buveur l'a nuit & jour.

Epître de M. SAURIN, de l'académie françoise, en m'envoyant l'Orpheline léguée.

A L'ILLUSTRE & puissant génie,
Qui du drame immortel de la *Métromanie*
Enrichit & son siecle & la postérité,
J'envoie en toute humilité,
Ce germe informe de Thalie,
Qui mal conçu dans mon cerveau,
Pour sage-femme eut la folie,
Et mourut presque en son berceau.
Combien l'amour-propre nous joue!
Je serois bien sot, je l'avoue,
Si me prenant au mot d'abord,
Et tenant mon enfant pour mort,
Sans autre forme vous disiez :
Prions Dieu pour les trépassés.

Réponse.

L'AMOUR-PROPRE, tant rebattu
Par nos philosophes modernes,
Qui n'en font pas à l'A, B, C,
A fait dire cent balivernes,
Dont on se feroit bien passé.

JE pars demain pour un voyage;

Cet amour, soit dit sans replique,
N'est qu'un fat & qu'un insensé,
Qui croit par lui tout effacé;
Qui des amours se croit l'unique,
Et prétend seul être encensé.
Cet amour qui n'est pas des vôtres,
Aveugle, féroce, inhumain,
Exclut de chez lui tous les autres,
Et sur-tout celui du prochain.

Loin de vous donc l'humble foiblesse,
Que vous témoignez aujourd'hui,
D'être un jouet de sa finesse.
Tant subtil soit-il, la sagesse
Le sera toujours plus que lui.
Si par hasard une saillie
Joue à votre bon sens un tour,
Elle n'est pas de cet amour,
Elle est de votre modestie.
Par exemple, au lieu de tabler
Sur les jugemens du parterre,
Jusqu'à daigner en appeller,
Regardez-les du ciel en terre.
Sentez mieux ce que vous valez,
Par les suffrages honorables
Des Helvétius, des Collés,
Des Duclos, & de leurs semblables;
Par le choix que, sans nul appui,
A fait de vous l'académie:

Plus que tout cela, par celui
De la belle & très-chere amie,
A laquelle un saint nœud vous lie,
Et qu'immortalise aujourd'hui
Votre sage & tendre Thalie.

QUANT à s'occuper du succès,
Qu'à son gré rend bon ou mauvais
La racaille de chez Procope,
C'est folie : on lit, & des traits
La beauté lors se développe :
Mais s'en tenir à ses arrêts,
Comme à ceux d'un Locke, ou d'un Pope,
Et s'en affliger à l'excès,
C'est au-dessus du *Misantrope*,
Mettre *le siege de Calais*,
Ainsi que *Tancrede* & *Mérope*.

P. S. AVANT-HIER, lu, relu,
Hier vous eussiez reçu
Ma lubie épistolaire :
Mais l'aveugle octogénaire
Malgré lui, malgré ses dents,
A mis vingt fois plus de tems
A l'écrire qu'à la faire.

Replique de M. Saurin.

L'ESPRIT fort en déſarroi,
L'ame triſte & mécontente,
En ce moment je reçoi
Votre épitre conſolante :
Sur l'amour-propre bleſſé,
C'eſt un baume ſalutaire,
Que votre muſe a verſé.
La mienne vous en révere,
Et n'a rien de plus preſſé,
Que de s'acquitter & faire
Son humble remercîment
A l'aimable octogénaire,
Dont le ſel & l'enjoûment,
De la jeuneſſe d'Homere,
Ont encor tout l'agrément.

Je ſuis à la campagne, monſieur : voilà pourquoi je vous envoie ces méchans vers, que j'ai faits à la hâte, aimant mieux paſſer pour mauvais poëte que pour ingrat. A mon retour à Paris, je ne manquerai pas de vous aller remercier de vive voix, & vous exprimer, en proſe très-ſimple, mais très-ſincere, ce que je ſens plus vivement que je ne le puis dire. Il ne falloit pas moins qu'un ſuf-

frage comme le vôtre, pour me consoler. Vos vers ont rendu quelque ressort à mon ame abattue. Au reste, ils sont bien marqués à votre coin : je veux dire à celui du génie. Ce coin est à l'usage de bien peu de personnes, & j'ai bien peur qu'il ne se perde : mais on a trouvé le moyen de s'en passer. Vive notre siecle, & gare la postérité !

Epître du même, en m'envoyant un exemplaire de sa tragédie, intitulée : Blanche & Guiscard ; *qui n'avoit pas réussi.*

QUE votre jugement m'éclaire
Sur cet enfant de mon cerveau :
S'il a le bonheur de vous plaire,
Je croirai que mes yeux de pere
N'ont pas tort de le trouver beau.
Votre suffrage en pese mille,
Mille faits pour être comptés.
Ceux-ci ne sont communs : la cour comme la ville,
N'offre plus que gens dégoûtés.
On est las de nos meilleurs drames ;
Et ceux qui nous donnent le ton,
Nos petits-maitres & nos femmes
Quittent pour Odinet, la sublime Clairon.

On court au Savetier (*), on s'y porte, on l'admire ;
J'en ſuis fâché : mais que faire à cela ?
Laiſſer aller le monde comme il va,
Murmurer peu, boire d'autant & rire.

Samedi, 18 *février* 1764.

Réponſe. Dimanche matin, 19.

Oui, cent fois, oui, digne confrere,
Oui, crions & nous ferons bien.
Le public eſt un franc vaurien,
Et ſon jugement ne vaut guere.
Je ne pars pas d'après le ſien.
Lorſque je lis *Guiſcard & Blanche*,
Et dans mon humeur belle & franche
Sans ſavoir ce qu'en penſe autrui,
Je vous dis, aujourd'hui dimanche,
Que s'il y ſentit quelque ennui,
Autrui radote, & que ſur lui
Votre fiel à bon droit s'épanche.

Si mon ſuffrage eſt en effet
Tel que vous me le daignez dire,
Qu'il puiſſe vous plaire & ſuffire,
Soyez pleinement ſatisfait.

(*) Farce du ſieur Taconnet, le V*** de Nicolet.

Avalez gaiment la pillule.
Dites: c'eſt ce même public,
Qui dans ſa fougue ridicule,
A ſuivi *Zelmire* & *Warvic*:
Froid & muet comme une carpe,
Quand on lui met devant les yeux,
Ce que le théatre a de mieux,
Et tout de feu pour un la Harpe (*).

Après cela, bien fou, parbleu,
L'auteur novice, ou cordon bleu,
Lorſqu'un tel juge le cenſure,
Je ne dis pas s'il en murmure,
Mais s'il y ſonge prou ni peu.
Rions, buvons: c'eſt bien conclure.
Vive la joie en premier lieu!
Loin de vous toute humeur chagrine!
Au logis déjà, grace à Dieu,
Vous avez épouſe divine:
Ayez profond hanap, grand feu,
Et bon lit de plume anſérine.
Que tout le reſte ſoit un jeu.

(*) Auteur de *Warvic*, piece dont le ſuccès mérité à quelques égards, lui a tourné la tête; tandis qu'il ne devoit ſervir qu'à l'encourager à mieux faire. Voyez les éloges qu'il oſe, dans tous les Mercures, ſe donner à lui-même, & ſe faire donner par des écoliers dignes d'un ſi grand maître. Je lui aurois tout pardonné, s'il eût fait une tragédie de *Guſtave* meilleure que la mienne.

ODES.

Dithyrambe sur les conquêtes & la convalescence du roi.

A MADAME PREMIERE.

PREMIERE princesse du monde,
Fille d'un monarque adoré,
Oh, que je vais être honoré,
Si votre bonté me seconde !
J'apporte mon tribut d'encens
Aux pieds de votre auguste pere ;
Et comme les moindres présens
Ne sont jamais indifférens,
Quand la main qui les offre est chere,
De la vôtre, pour ce tribut,
Léger, si jamais il en fut,
J'ose implorer le ministere.
Si je l'obtiens, j'irai m'asseoir
Près des Ragans & des Horaces ;

Et je croirai bien les valoir,
Présenté de la main des Graces.

LA trompette a sonné, les héros reparaissent.
Apollon vous rappelle au bord de ses ruisseaux,
O vous que pour ses fils nos fastes reconnaissent!
Renaissez, revivez, Malherbes & Rousseaux,
Par-tout où les Bourbons renaissent!

POUR eux à l'un de nous transmettez votre plume;
Transmettez-nous pour eux vos accens applaudis.
Votre beau feu n'est pas un feu qui se consume;
A leur astre vainqueur il s'alluma jadis:
Qu'à ce même astre il se rallume.

ET comme à la faveur d'une heureuse harmonie,
L'ordre du ciel en eux, de héros en héros,
A fait passer l'éclat d'une gloire infinie;
Que de même aujourd'hui, de vous à vos rivaux,
Passe votre divin génie.

MAIS à d'autres échos, de ces grands coryphées,
Un décret éternel dut consacrer la voix;
Et le bois de lauriers, que pour derniers trophées
L'urne fatale assigne aux mânes de nos rois,
Ne peut rassembler trop d'Orphées.

NE redemandons rien à la Parque inflexible;
Laissons & l'Élisée, & le sacré vallon:

Nous célébrons un roi juſte, aimable, invincible;
L'amour eſt un génie au-deſſus d'Apollon,
L'amour nous rendra tout poſſible.

Et quels que ſoient enfin les vers qu'il nous inſpire,
Que ces vers ſoient du tems victimes ou vainqueurs,
A la gloire d'un roi que l'univers admire,
A la grandeur d'un nom gravé dans tous les cœurs,
Qu'importent les ſons d'une lyre?

De notre foible encens la flatteuſe fumée
Exhale avec lenteur le parfum qui la ſuit,
Et des ſons délicats d'une lyre eſtimée
L'accord mélodieux vaut-il jamais le bruit
Des cent voix de la renommée?

Elles ont de ce cri rempli toute la terre:
De Diane Hyppolite a déſerté la cour;
Dédaignant déſormais l'image de la guerre,
Dans le vrai champ de Mars il choiſit ſon ſéjour;
Et change ſon arc en tonnerre.

Le Belge épouvanté pâlit à ces nouvelles.
Louis arrive, il rend l'ame à nos bataillons.
Furnes marquoit déjà le deſtin de Bruxelles,
Nos lis refleuriſſoient, & ſur nos pavillons
La victoire étendoit ſes ailes;

Quand loin du bras vengeur, l'enfer ſur nos rivages,
Du Danube a vomi les farouches enfans,

Brigands plus que ſoldats, moins braves que ſauvages,
Moins armés pour la gloire & les faits triomphans,
Que pour le crime & les ravages.

Le meurtre les repait, le ſang les déſaltere;
La licence effrénée aſſouvit les cruels;
Nul aſyle contre eux: ni les larmes du pere,
Ni les bras de l'époux, ni le pied des autels,
Ni même les flancs de la mere.

Les Alpes nous ont vus ſur leur cime aſſervie,
Sans que le moindre excès nous ait déshonorés.
La foudre dans nos mains, de l'olive eſt ſuivie;
Et chez nos ennemis nos drapeaux arborés
N'ont coûté de pleurs qu'à l'envie.

Que bientôt Néméſis, barbares que vous êtes,
Sur vos propres foyers reporte vos fureurs!
Tremblez! déjà le glaive eſt levé ſur vos têtes.
Louis, pour arrêter le cours de tant d'horreurs,
Suſpend celui de ſes conquêtes.

Comme l'aigle inquiet, qui ſortant de ſon aire,
Au cri de ſes aiglons interrompt ſon eſſor,
Voit ſon nid, du vautour devenu le repaire,
Revient comme un éclair, & plus rapide encor
Fond ſur l'ennemi ſanguinaire:

Tel aux cris douloureux de la plaintive Alſace,
Louis, tu prends vers elle un vol victorieux;

Autant Charle eſt troublé du coup qui le menace,
Autant parmi les tiens ta préſence en tous lieux
Répand l'alégreſſe & l'audace.

MAIS quoi, des oppreſſeurs la fortune inſolente
Devoit jouir encor d'un inſtant de repos !
La mort s'avance à toi d'une démarche lente :
La mort, ſous une forme odieuſe aux héros,
Entre Charle & toi ſe préſente.

LA bergere, ſous l'arbre aſſiſe en aſſurance,
Près de qui, ſans gronder, le tonnerre eſt tombé ;
Une mere qui perd ſa plus chere eſpérance,
Et telle qu'on nous peint Hécube ou Niobé,
Sont les images de la France.

AJOUTE ce triomphe à celui de tes armes.
Juſques là notre joie avoit ſeule éclaté.
L'amour qu'elle exprimoit eut pour toi quelques charmes :
Il y manquoit, pour être encor mieux atteſté,
Le témoignage de nos larmes.

GRACE au ciel ! tout enfin reprend ſon premier être.
Reviens, prince adoré, reviens donner la loi
A tes ſujets, en pere ; à tes rivaux, en maître.
Tu revis : c'eſt à nous de revivre avec toi ;
A l'ennemi, de diſparaître.

C'EN eſt fait ; du torrent ton ſouffle a tari l'onde.

Ton empire eſt un fleuve, & le fleuve eſt reſté ;
Fleuve qui, dans ſa courſe & brillante & féconde,
Conſervant à jamais toute ſa majeſté,
Ne finira qu'avec le monde.

Ode pour inviter l'académie à célébrer les louanges du roi.

Le vainqueur a dit : plus de guerre ;
Et la guerre ceſſe en tous lieux.
Son bras a déſarmé les dieux,
Et rendu le calme à la terre.
Les cieux reprenant leur azur,
Et l'air plus tranquille & plus pur
Ne frémit plus du bruit des bombes ;
Je vois au loin ſur l'horiſon,
De Paphos planer les colombes,
Et le courſier de l'Hélicon.

Accourez, filles de mémoire ;
Et d'un prince, à qui ſes ſujets
Doivent leur triomphe & la paix,
Chantez les bienfaits & la gloire.
Accourez : la route où Pallas
S'offre à conduire ici vos pas,
De ronces n'eſt plus hériſſée ;
Les ris & les jeux revenus,
Rouvrent les portes du lycée (*),

(*) L'académie françoiſe.

Et ferment celles de Janus.

Les fiers miniſtres de Bellone,
De leurs travaux goûtent le prix ;
Les uns chez l'enfant de Cypris,
Les autres chez ceux de Latone (*a*).
Au ſanctuaire de Délos (*b*)
Je vois deux de nos généraux
Officier à plus d'un titre,
Et près du ſimple citoyen
S'aſſeoir au milieu du chapitre,
Dont Fontenelle eſt le doyen.

Ainsi, dans les chartres ſactées
De ces lieux ſaints & révérés,
Nos neveux verront inſérés
Les noms de Villars & d'Eſtrées.
Ils diront : ce ſiecle penſeur
A ſu rendre un égal honneur
Au poëte, au grand capitaine (*c*).
Mais pourquoi les noms ſi chéris
Et de Maurice & de Turenne,
Ne s'y trouvent-ils pas inſcrits ?

(*a*) La chaſſe ou les beaux-arts.

(*b*) Apollon rendoit ſes oracles à Délos, comme il eſt cenſé les rendre à l'académie.

(*c*) MM. les maréchaux de Villars, de Belle-Isle, de Richelieu & d'Eſtrées, ſont juſques à préſent les ſeuls maréchaux de France que l'académie françoiſe ait reçus depuis ſon inſtitution.

Vous

Vous (*a*) donc qu'un singulier mélange
Met à côté de nos héros,
Imaginez des chants si beaux,
Qu'ils passent de la Seine au Gange.
Ames d'un corps illuminé,
Prêtres d'un temple environné
De vergers rians & fertiles,
Princes du Pérou des auteurs,
Vous recueillez les fruits utiles;
Faites-nous part au moins des fleurs.

Au lutrin de ce fameux temple,
Des dieux le temple favori,
Du mémorable & grand Henri
Le chantre (*b*) donne un bel exemple.
Lyre, trompette & flageolet,
Histoire, ode, opéra, ballet,
Tout est de son ressort sublime;
Cothurne, soc, il chauffe tout;
En roi du Pinde, sur la cime
Il veut vivre & mourir debout.

Imite une si belle audace,
O toi qui mets Thalie en pleurs (*c*)!

(*a*) Ceux de MM. les académiciens que le poëte Roy appelle *jetonniers*.

(*b*) M. Arrouet de Voltaire.

(*c*) Les comediens Italiens, à la chûte de *Maximin*, tragédie de la Chaussée, dirent assez plaisam-

Toi que, jalouſe de ſes ſœurs,
D'un ſouris Melpomene agace !
Clio, nous dis-tu, te ſévra (*) ;
Bientôt Calliope ſuivra
Clio, Thalie & Melpomene.
Tu peux avec de tels appuis,
Tarir, ſi tu veux, l'Hypocrene,
Soutenu du nom de Louis.

Et toi que Rouſſeau (**) nous aſſure
Etre un oiſeau de Jupiter,
Trop heureux auteur de *Vert-Vert*,
Oſe tout ſur un tel augure !
De la chartreuſe à notre gré
Dans le vieux Louvre transféré,
Que le lieu t'éleve & t'inſpire !

ment que cette tragédie avoit fait *ſous-rire*, comme ſes comédies faiſoient *ſous-pleurer*.

(*) Dans ſon *épître à Clio*, il ſe fait apoſtropher ainſi par cette muſe :

„ O toi jadis élevé dans mon ſein,
„ Enfant nourri de mon lait le plus ſain !

On s'étonne qu'on uſe du terme de *jadis*, en parlant à un enfant : mais c'eſt que le poupon avoit alors cinquante ans.

(**) Le grand Rouſſeau, dans une de ſes lettres, à propos de *Vert-Vert*, en annonce l'auteur comme le meilleur poëte que nous allons avoir en France ; & il ne s'eſt pas trompé.

Si *Vert-Vert* y vole avec toi,
Que tout ce qu'il fait & fut dire,
Se réduise à *vive le roi !*

Mais ſonge à tenir la promeſſe
Qu'à ta réception tu fis,
En traitant tes premiers écrits
D'eſſais d'une foible jeuneſſe.
N'attends pas que d'habiles mains
Exécutent ſur tes deſſins
Une colonne lodoïque (*);
Toi-même ſur le fondement
D'un vaſte poëme héroïque
Poſe un durable monument.

En vain ta modeſtie oppoſe
La difficulté du ſuccès,
Comparant tes légers eſſais
Au poids du fardeau qu'on t'impoſe.
Je vois ton héros comme toi ;
Ce n'eſt pas ſeulement un roi
Sage, grand, juſte & formidable.
Qu'il dépoſe la majeſté,
Louis reſte un mortel aimable,
Et l'honneur de l'humanité.

(*) M. Greſſet avoit propoſé de faire de l'obſervatoire de l'hôtel de Soiſſons, une colonne lodoïque à l'inſtar de la colonne trajane.

De ce prince un portrait fidelle
Veut ſans doute un peintre ſavant :
Pour peindre plus qu'un conquérant,
Il faut être plus qu'un Apelle.
Tu peux en être un, j'en réponds :
Tout fleurit ſur un heureux fonds ;
Louis ne peut faire un Icare.
D'un haut vol ſon nom t'eſt garant.
Chapelain même eſt un Pindare (*a*)
Dès qu'il chante le grand Armand.

Eh ! qui fut jamais comme Hercule,
Un prodige dès le berceau ?
Le fleuve deſcend du ruiſſeau,
Le chef-d'œuvre de l'opuſcule.
Un début foible & chancelant
Au dernier eſſor du talent
Sert de degré comme de luſtre.
Corneille fut preſque un Pradon ;
Des élémens l'auteur illuſtre (*b*),
En naiſſant n'eut pas le cordon.

D'un menuet, ou d'une gigue,
Vinrent les grands airs de Rameau :
D'un bourbier le petit tableau (*c*)

(*a*) Son ode, adreſſée au cardinal de Richelieu, eſt plus eſtimée que celle de Boileau ſur la priſe de Namur.

(*b*) M. Roy, chevalier de l'ordre de S. Michel.

(*c*) Satyre très-mordante de M. de V * * * contre Lamotte, qui n'avoit fait aucun mal à l'auteur.

Préparoit celui de la ligue.
Les préceptes du plus bel art,
Ainſi, par le maître un peu tard
Furent burinés ſur le bronze.
Grave, après avoir paru fou,
Ainſi le Vanloo de Louis onze (a)
Naquit du Wateau d'Acajou.

La diſcorde aux crins de Méduſe,
Monſtre dont Louis triompha,
Plus d'une hydre qu'il étouffa,
Se préſenteront à ta muſe :
Crois-moi, ſans en chercher en vain.
Le coloris & le deſſin,
De ta ſphere douce & paiſible,
Vas dans un plus haut tourbillon,
Emprunter le pinceau terrible,
Et le beau noir de Crébillon.

Vole à nous, ſage anachorete (b),
Philoſophe aimable & pieux,
Sous les lauriers du *Glorieux*
Enſeveli dans ta retraite !
Long-tems encore à Fort-Oiſeau (c)
Cacheras-tu ſous le boiſſeau
Tes lumieres vives & pures ?

(a) M. Duclos.
(b) M. Néricault-Deſtouches.
(c) Terre où il s'eſt retiré.

Lance-nous-en quelques rayons,
Et viens égayer nos peintures
D'un trait léger de tes crayons.
Quoi, troupe immortelle & diserte,
Ensemble on verra dans Louis,
Et le vaillant fils de Thétis,
Et le sage fils de Laerte!
De ces poëmes si vantés,
Où les deux héros sont chantés,
Louis seul offre la matiere!
Et pour le célébrer, Phébus
N'aura pu faire un seul Homere
Du corps de ses quarante élus?

De l'envieux atrabilaire
Tels sont les insolens propos:
Forcez-le par d'heureux travaux,
Ou d'admirer, ou de se taire.
Que le desir de partager
Du François & de l'étranger
Les éloges qu'on vous souhaite,
Nous ramene & rattache à vous
Le membre (*) utile qu'on regrette,
Et que vous tronque un roi jaloux.

O vous enfin les Démosthenes,
Les Cicerons de la cité (**),

(*) M. de Maupertuis, géometre.
(**) MM les abbés Sallier, d'Olivet & de Saint-Cyr, & MM. Hardion, &c. &. &c.

Porte-voix de l'antiquité,
Truchemens de Rome & d'Athenes!
Réunis, puiſſiez-vous ſi bien
Amalgamer l'or ancien
Avec celui de nos Virgiles,
Que Londres, Leipſick & Berlin
Retrouvent Delphe & les Sibylles,
Dans votre noble & docte ſein!

Bacchannales ou orgies; ode badine, ſatyrique & bacchique.

Fœcundi calices quem non fecere diſertum!

EAU que de ſon pied Pégaſe
Fit jaillir en s'envolant,
Diſparois loin de ce vaſe
Plein d'un breuvage excellent!
Vas croupir dans la citerne,
Où le Scudéri moderne
Prend ſes bains faſtidieux,
Tandis que de ce Falerne
Le beau feu m'éleve aux cieux.

MONTEZ vos lyres, Pindare,
Alcée, Amphion, Linus:
Accompagnons la fanfare
Qui nous annonce Bacchus!

Viens, fils du dieu du tonnerre,
Viens, ſecond dieu de la guerre,
Et le premier conquérant !
Tu veux ſubjuguer la terre ;
Viens vaincre en la parcourant.

QUE ſa marche eſt triomphante !
Mille thyrſes verdoyans,
Comme une forêt mouvante,
Viennent ombrager nos champs.
Voilà le dieu ! Race humaine,
Quelle épouvante ſoudaine,
A cet aſpect vous ſaiſit !
Du vaincu la crainte eſt vaine,
Quand le vainqueur lui ſourit.

RADIEUX, doux & paiſible,
L'heureux fils de Sémélé
Brille ſur ſon char terrible,
A des tigres attelé ;
Zéphyrus en corybante,
Précédé de ſon amante,
Seme de fleurs le chemin ;
Et Bérécinthe (*) en bacchante,
Les ſuit la cymbale en main.

SYLVAIN, faune, hamadryade,

(*) Cybele, ſurnommée *Bérécinthe*, à cauſe du temple qu'elle avoit ſur la montagne de ce nom en Phrygie.

Danſent aux côtés du char,
Et traveſtie en ménade,
Hébé verſe le nectar.
Vives, legeres & nues,
De Pan les troupes cornues
Marchent drapeau déployé,
Faiſant voler juſqu'aux nues
Leur cri de guerre : ÉVOHÉ.

D'UN bélier fait au manege,
Cupidon preſſant les flancs,
Entouré de ſon cortege,
Caracole autour des rangs.
Du pampre qui le couronne,
Teint de la pourpre d'automne,
Une feuille eſt ſon bandeau ;
Et de l'amant d'Erigone
L'arme verte, ſon flambeau.

DE cet amant que je chante,
Le nourricier chancelant
Ferme la marche bruyante,
Sur un griſon nonchalant :
Créature pacifique,
Mais dont l'organe héroïque
Du ciel fit jadis à tems,
Par une terreur panique,
Lever le ſiege aux Titans (*).

(*) Les rabbins de la mythologie nous app renncn

Sans ce merveilleux organe,
Toute joie alloit ceſſer ;
Un dieu buveur de tiſane
Arrivoit pour tout glacer :
La monture de Silene
Le reconnut à la ſienne.
C'étoit le dieu de l'ennui,
Le fontainier d'Hypocrene,
Le dieu des vers d'aujourd'hui.

Martin alors le régale
D'un ſalut qui lui fait peur :
Il tourne bride, détale,
Et, ce qui le met en fureur,
Entend, quand il ſe retire,
Sylvain, bacchante & ſatyre,
Par des battemens de main,
Et de longs éclats de rire,
Comme applaudir à Martin.

Une voix plaintive & tendre,
Du fond d'un bois peu diſtant,
Aux rieurs ſe fait entendre,

que les dieux étoient prêts à capituler, quand un maître âne, ſur qui Mars étoit monté, ſe mit à braire ſi éminemment que les géans effrayés, s'enfuirent. En reconnoiſſance, Jupiter, *propter pretium bellicæ virtutis*, permit à l'âne & à toute ſa race, de s'appeller *Martin*, de *Mars*, *Martis*.

Et les fait taire à l'inſtant :
C'eſt Ariane abuſée,
Qui, de larmes épuiſée,
Contre ſon indigne ſœur
Et le ſcélérat Théſée,
Implore le ciel vengeur.

BACCHUS crie alte à ſa troupe,
Deſcend, court où l'on gémit,
A la belle offre ſa coupe,
Et plus d'une fois l'emplit.
Elle étoit inconſolable :
Le dernier trait qu'elle ſable
A la vertu du Léthé;
L'échanſon devient aimable,
Et le traître eſt oublié.

CURE douce, heureuſe & prompte,
Le cercle bacchique applaudit.
Sur ſon char le dieu remonte,
Parle à ſon monde, & lui dit :
Amis, tel eſt notre guide;
Il eſt lui ſeul plus qu'Alcide,
Qu'Eſculape & que l'amour.
Marchons, & de la Perſide
Gagnons les portes du jour.

QUE la foudre porte envie
A mon thyrſe officieux!

Elle écraſe : il rend la vie,
Et change la terre en cieux.
Qu'on me ſuive & me ſeconde !
Plantez le ſep à la ronde !
Égayons l'humanité !
Naiſſent, renaiſſent au monde
Courage, amour & ſanté.

Évohé ! tout rentre en lice :
Cris & cors fendent les airs :
L'amoureuſe de Narciſſe
En fait part à l'univers.
Sous le fouet les tigres volent :
Nos chevre-pieds ſe déſolent
De ne pas boire aſſez frais.
Le dieu dit : qu'ils ſe conſolent,
En buvant à plus longs traits !

Cygne aimé des neufs pucelles,
Qui, leur faiſant tes adieux,
Touchas & charmas Bruxelles,
De ton chant mélodieux :
Toi que Malherbe, peut-être,
Auroit appellé ſon maître,
Sublime, immortel Rouſſeau,
Ici puiſſes-tu renaître,
Et m'arracher le pinceau !

Quel feu, l'art & la nature

D'accord avec tes couleurs,
Animeroit la peinture
Des exploits de nos vainqueurs!
Le tableau de main d'Apelle,
Feroit convenir Cybele
Qui vante tant ſes guérets,
Que Bacchus fit plus pour elle
Que Triptoleme & Cérès.

DANS l'extaſe & le délire
Qu'il donne à ſes favoris,
Je crois entendre ta lyre
Célébrer ſes dons chéris,
Nous en prouver l'excellence,
Et comme leur influence,
Opérant ſur les beaux arts,
Égala ton ſiecle en France,
A ceux des premiers Céſars.

APRÈS les nobles images
De tant d'illuſtres humains,
Vivans aux tems des hommages
Rendus au dieu des raiſins,
Je te vois, nouvel Éraſme,
Plein d'un fier enthouſiaſme,
Et mettant mal ton bonnet,
Faire pleuvoir le ſarcaſme,
De Paris juſqu'à *Fernet* (*).

(*) C'eſt *Fernex* qu'il faut écrire; mais il m'eſt

REVENANT en Grece, Homere
S'écrioit : ô ſort fatal !
Tombé-je en terre étrangere !
Fut-ce là mon lieu natal !
Voyant notre barbarie,
Telle ton ombre s'écrie,
Indignée, & hors des gonds :
Ciel, eſt-ce là ma patrie !
Suis-je chez les Leſtrigons !

J'AI fait certe un beau voyage !
Tout eſt Carybde & Scylla,
Banc, ſyrene, antropophage,
Cacus, Polypheme, Etna ;
Cent bras encyclopédiques,
Sur leurs enclumes cyniques,
Vont martelant le bon ſens,
Et des traits de leurs fabriques
Aſſaſſinent les paſſans.

C'EST là qu'étoit la mont agne
Qui nous approchoit des cieux.
Eh quoi ! la raſe campagne
S'offre au lieu d'elle à mes yeux ?
Quelque nouvel Encelade,
A cerveau creux & malade,
Sur Oſſa, ſur Pélion,

bien permis de prendre une licence par beſoin pour la rime, quand d'autres, ſans rime ni raiſon, écrivent *Ferney*.

Pour exhauſſer l'eſcalade,
A-t-il planté l'Hélicon ?

Je n'entends qu'airs de guinguette,
Qu'affreux cornets à bouquin ;
Je vois & lyre & trompette
Éparſes par le chemin.
En mémoire du dommage
Commis dans ſon apanage,
A la pointe de ce roc,
Le dieu des lauriers, de rage,
A pendu la harpe au croc.

Le temple des piérides
N'eſt plus qu'un vieux colombier :
Les ondes aganippides
Ne ſont que mare & bourbier.
Lumiere antique & future,
Soleil, œil de la nature,
Et dieu des arts d'ici-bas,
Soleil, tu vis cette injure,
Et tu ne reculas pas !

Révoltée à ce ſpectacle,
L'ombre hâte ſon retour,
Et loin de notre habitacle,
Revole au brillant ſéjour.
En y rentrant, elle crie
A l'illuſtre compagnie :

Amis, réjouiſſons-nous.
D'être hors de l'autre vie;
Le goût mourut avec vous.

O SCANDALE ſans exemple!
Du goût défunt un mortel
De ſon bouge fit le temple,
Et ſe poſta ſur l'autel.
D'abord au faux tabernacle
On courut comme à l'oracle;
Mais l'ayant long-tems fêté,
Faute d'un premier miracle,
Les dévots l'ont déſerté.

A CES récits, l'Éliſée,
Peut-être fier du déclin,
Nous couvre d'une riſée,
Dont je prévois peu la fin.
Si cet affront te démonte,
Dieu du Pinde, à qui la honte?
A qui l'imputer qu'à toi,
Qu'à ta colere trop prompte,
Qu'à ton ridicule effroi?

POURQUOI donc aux bacchanales
Tout-à-coup tournant le dos,
A tes neuf vieilles veſtales
Tenir ce mauvais propos?
Muſes, Bacchus nous outrage,

Il traîne de plage en plage
Ris, jeux, plaiſirs, après ſoi,
Et ne veut pas du voyage
Que nous ſoyons vous & moi.

VENGEANCE! à ſac vigne & treille!
A néant cave & cellier!
En poudre verre & bouteille!
Main baſſe & point de quartier!
Clio, je romps bras & jambe
Au premier rimeur ingambe,
Qui grimpé ſur ton rocher,
Oſeroit d'un dithyrambe
Vouloir te faire accoucher.

PERE & dieu de la faconde,
Je pourrois dans un traité
Déſabuſer tout le monde
D'un charlatan trop chanté.
Non! dieu de la médecine,
Je ne veux pour ſa ruine,
Qu'un mot ſeul, & qui ſoit bon:
L'eau, publirai-je, eſt divine,
Et le vin eſt un poiſon.

A LA premiere ſéance,
L'oracle paſſa tout net:
Tous les Diafoirus de France

Opinerent du bonnet.
Hériſſé de latiniſme,
Aſtruc dreſſa l'aphoriſme,
En fit ſa grande leçon,
Et le pantagruéliſme
Ne fut plus qu'une chanſon.

Tel d'Ulyſſe, à la deſcente,
L'équipage peu ſenſé
But la coupe abrutiſſante
Que lui préſentoit Circé.
De là nos ſabbats lyriques,
Nos amphigouris tragiques,
Nos pleureurs en brodequins,
Et nos opéra-comiques,
Rebuts des tréteaux forains.

De là l'eſpece innombrable
D'aigles à plumes d'oiſon,
Fiers oiſeaux, geais de la fable,
Dont le vol eſt un plongeon;
Plagiaires intrépides,
D'or plus que de gloire avides;
Petits merciers de journaux,
De romances, d'héroïdes,
De contes bleus, ou moraux.

Que l'uſage oſe, en deſpote,
Régir encor les guerriers;

Que Mars devienne hydropote,
Adieu palmes & lauriers.
A Paphos il a fait breche,
Et déjà le myrte y seche ;
Le dieu des jeux & des ris
N'a plus ni brandon ni fleche ;
Tout est gelé chez Cypris.

CUPIDON, plein d'alégresse,
Ivre, folâtre, & tout feu,
Volant du Gange au Permesse,
Prit le mauvais air du lieu.
Au marmot sot & crédule,
Phœbus fit signer la bulle.
Amour étoit triomphant ;
En force il passoit Hercule :
Ce n'est plus qu'un foible enfant.

SON bras plioit la massue :
Il en faisoit son jouet :
A peine, hélas ! il remue
Sa poupée & son hochet.
Sa trousse noble & guerriere
N'est plus qu'une panetiere
Pleine de fleurs de pavots :
Il n'a plus qu'une lisiere,
Au lieu d'ailes à son dos.

AUSSI, voyons ces orgies,

Voyons nos petits ſoupés,
Et de Cythere aux bougies
Les papillons attroupés.
Les nappes à peine miſes,
Et toutes les places priſes,
L'ennui, l'aiguiere à la main,
Entre, & tenant ſes aſſiſes,
Fait bâiller juſqu'au matin.

Le joli trait de vengeance !
Lorſqu'en l'air le trait lancé,
Retombant ſur qui le lance,
Il eſt le premier bleſſé.
Phœbus, telle eſt ta diſgrace,
Cherche à préſent ton Parnaſſe ;
Vois ce qu'il en eſt reſté :
Tu n'y verras que la place,
Et qu'un déſert empeſté.

On a par bonheur, en France,
Bon remede à cet égard,
Trois fontaines de Jouvence,
Romané, Beaune, & Pomard.
Vigueur, amour, & génie,
Vous voyant à l'agonie,
Si l'un court au médecin,
Qu'en fait d'oracle on ſe fie
A Mirey plus qu'à Tronchin.

De la Thrace & du Permeſſe
Naxe abreuva les héros :
La France, Rome & la Grece
Atteſteront mon propos.
Vendôme, Antoine, Alexandre,
Et les Phénix du Méandre,
Rouſſeau, Pindare & Flaccus,
Dont on a perdu la cendre,
Sacrifioient à Bacchus.

A Meudon l'eſprit s'éleve
Sur un nouvel Hélicon,
Et dans les caves de Seve
Retrouve un ſacré vallon :
Vaſte & charmant labyrinthe,
Qui du Pinde en ſon enceinte
Renferme tout le ſecret,
Où je m'égare ſans crainte,
D'où je ne ſors qu'à regret.

Restons où tout nous arrête :
Où mieux adreſſer nos pas ?
Honte ou gloire ſur ma tête,
Paix & plaiſir ici-bas !
J'y crois revoir ma patrie,
Et ma premiere Sylvie,
Chers objets preſque effacés !
J'y renais ; j'y verſifie,
J'y ris, j'y bois ; c'eſt aſſez.

CALOTTINS crus philoſophes,
Que de vous l'on ſoit coëffé,
Ou que de vos cataſtrophes,
On pleure à l'auto-da-fé :
Et vous tourbe ſubalterne,
Qui puiſez dans leur citerne
Les vers que vous croaſſez,
Qu'on vous claque, ou qu'on vous berne,
Je ris, je bois ; c'eſt aſſez.

*Ode anacréontique, à mademoiſelle de ***, qui m'avoit envoyé un bouquet de fleurs peintes.*

TU languis décolorée ;
Progné repaſſe la mer ;
Et ſur l'aile de Borée,
Je vois approcher l'hiver.

FLORE adieu, je prends la fuite ;
Que ton regne étoit charmant !
Que ce tems a paſſé vite !
Qu'il reviendra lentement !

AINSI parle à ſon amante,
Le tendre & léger Zéphir :
Flore abattue & mourante,
Le baiſe & pouſſe un ſoupir.

TIENS, dit-elle au dieu volage,
Pour te souvenir de moi,
Du moins emporte ce gage
De ta flamme & de ma foi.

LE présent fut agréable :
Ce gage étoit une fleur,
Du beau couple enfant aimable,
Dernier fruit de leur ardeur.

L'ENFANT n'a vu qu'une aurore,
Et déjà penche affoibli :
Gage, amour, tout s'évapore ;
Le soir Flore est dans l'oubli.

BELLE Daphné, la tendresse
Veut un plus ferme lien ;
Que le don de la déesse
Ne ressembloit-il au tien !

OU plutôt (car l'immortelle
Tôt ou tard eût dû trembler)
Que ne te ressembloit-elle !
Zéphir m'eût pu ressembler.

Ode bachique, au marquis de Mauléon.

REFUGE du paraſite,
Généreux de Mauléon,
Depuis trop long-tems j'héſite
A faire éclater ton nom.
Si de ta bonté j'abuſe,
En faiſant prendre à ma muſe
Un ſi téméraire eſſor,
Prête-moi donc une excuſe,
Au cas que j'y manque encor.

CENT fois, en reconnoiſſance
Du vin que j'ai bu chez toi,
J'ai voulu par quelque ſtance
Payer ce que je te doi :
Mais ce jus, quoiqu'il anime
Le talent le moins ſublime,
Sembloit, par ſon doux poiſon,
M'avoir fait perdre la rime,
Auſſi-bien que la raiſon.

QUE de fois pendant ma vie,
Dans un déluge parfait,
Ma noire mélancolie
S'eſt noyée à ton buffet!
Que de fois de bonne grace,

Les bons vins à pleine taſſe
Verſés par ta noble main,
M'ont fait, malgré ma diſgrace,
Oublier le lendemain.

Le ciel devoit mettre en cendre
L'inſenſé (*) qui préféra
Le jour aux dons d'Alexandre :
Bien ſot qui l'imitera.
Chez toi, le vin délectable
Me paroit ſi préférable
A la clarté qui nous luit,
Que bien ſouvent de ta table
Je n'ai ſorti qu'à minuit.

Eh, quel ſeroit le cynique
Qui pourroit s'en arracher,
Quand ta belle humeur s'applique
A m'y vouloir attacher ?
Tes bons mots & tes ſaillies,
Dignes des plus beaux génies,
Et ton eſprit vif & prompt,
Des plus ſombres Jérémies
Pourroient dérider le front.

Plus d'un grand, fier & ſauvage,

(*) Diogene, à qui Alexandre dit : *Que veux-tu que je te donne ? tu l'auras. Que tu te retires de mon ſoleil*, lui répondit Diogene.

Reprend ſon air ſérieux,
Quand le convive peu ſage
Oſe rire devant eux.
Ce n'eſt pas ce qui te touche;
Ta nobleſſe peu farouche
Laiſſe parler le badin,
Et ne lui ferme la bouche,
Qu'avec un verre de vin.

Ode anacréontique.

JE béniſſois ma foible vue :
Heureux, diſois-je, le malheur
Qui ferme la ſeule avenue
Par où l'amour entre en un cœur !

HÉLAS, de cette attente vaine,
Le fils de Vénus irrité,
Entre les mains de Célimene
Mit un luth qu'il avoit monté.

J'OUVRE l'oreille ; que de charmes !
L'amour entre avec les accords.
Je brûle ; on me hait : que de larmes,
Que de regrets & de remords !

QUOI ! chez moi ce feu tyrannique,
Par cent portes pourra paſſer,

Lorſque Célimene a l'unique,
Par où je puiſſe le chaſſer.

Stances à l'amour.

LA nature en vain te ſeconde,
En vain tout charme dans ta cour :
Revole aux cieux, riant amour !
Ton regne n'eſt plus de ce monde.

EN vain pour pénétrer nos ames,
Le plaiſir aiguiſa tes traits ;
Elles ſe ferment à jamais
A tes délicieuſes flames.

O tems heureux, où de la vie
Toi ſeul tu faiſois la douceur !
Tems heureux, où le don d'un cœur
En faiſoit deux dignes d'envie !

ALORS une noble indolence,
Mépriſant la cupidité,
Mettoit aux pieds d'une beauté
Les vains deſirs de l'opulence.

A ta puiſſance légitime
Tout dreſſoit alors des autels :
Et c'étoit parmi les mortels,
A qui ſerviroit de victime.

LES deſtins, jaloux de ta gloire,
En ont autrement ordonné,
Et de ce tems ſi fortuné
Ne nous laiſſent que la mémoire.

Te faiſant une injuſte guerre,
Ils t'exilent de ce bas lieu,
Et nous donnent pour maître un dieu
Sorti du vil ſein de la terre.

FILS de l'enfer, pere du crime,
Du ciel préſent envenimé,
L'or, ce métal inanimé,
Voilà le dieu qui nous anime.

DE ton trône doux & tranquille
Ce mépriſable uſurpateur
Devient notre légiſlateur,
Notre guide & notre mobile.

VAINEMENT la raiſon te nomme
Le dieu des belles paſſions :
L'or chez toutes les nations,
Enflamme ſeul le cœur de l'homme.

A ce tyran on ſacrifie
Son cœur, ſa liberté, ſa foi :
C'eſt ce monſtre, qu'au lieu de toi,
Notre aveuglement déifie.

Tes loix ne ſont plus révérées,
Et le cœur même le plus doux
Eſt impénétrable à tes coups,
Si tes fleches ne ſont dorées.

Stances.

La femme eſt un ſot animal:
Le pécheur à qui Dieu veut mal,
Dit le ſage, eſt amoureux d'elle.
Oui, ce feu qui paroît ſi doux,
Eſt la marque la plus cruelle
Qu'on ait du céleſte courroux.

Que ne peut le ſexe adoré!
Nous périſſons, bon gré, mal gré,
Lorſque ce démon nous poſſede:
Notre cœur, notre ame en dépend;
Honneur, étude, tout y cede:
L'âge vient, & l'on s'en repent.

Ce penchant n'apporte aucun fruit:
L'amant toutefois, jour & nuit
Veille, va, revient, ſe démene:
Cela s'appelle, en vérité,
Chercher avec bien de la peine
Les malheurs de l'oiſiveté.

L'amour par ſes indignes feux

Nous ôte l'avantage heureux
Qu'ici bas la raiſon nous donne ;
Et pour s'en venger à ſon tour,
La raiſon toujours empoiſonne
Les plus doux momens de l'amour.

TEL eſt le ſort des amoureux :
Le deſir ardent d'être heureux
Long-tems le tyranniſe en maître.
Le ſont-ils enfin devenus ?
La crainte de ne le plus être,
Fait qu'ils ne le ſont déjà plus.

SI l'amour, ſelon nos deſirs,
Nous procure quelques plaiſirs,
Un chagrin les balance au double.
Et puis ſont-ils jamais complets !
Délicat, toujours on les trouble :
Brutal, on les goûte imparfaits.

CEPENDANT du vieillard ailé
Le ſable fatal a coulé :
Le plaiſir avec lui s'envole ;
L'amour nous laiſſe à mi-chemin ;
Qu'emportons-nous de ſon école ?
De l'ignorance & du chagrin.

LIS, travaille, compoſe, écris,
J*** (*), conçois un beau mépris

(*) C'étoit à ſon ami Jehannin, que Piron adreſſoit ces ſtances.

Pour une insipide mollesse :
Thésaurise en tes jeunes ans,
De quoi pouvoir dans la vieillesse
Adoucir tes ennuis pesans.

Mon cinquieme lustre a passé ;
Le tien a déjà commencé :
Tu vois mes regrets : fais-toi sage.
Qu'un ami, tel que je le suis,
Ne m'imprima-t-il à ton âge
Ce que je conseille aujourd'hui !

Les miseres de l'amour, d'après l'ode de Rousseau sur les miseres de l'homme.

QUE l'homme est sot & ridicule,
Quand l'amour vient s'en emparer !
D'abord il craint, il dissimule,
Ne fait long-tems que soupirer.

S'IL ose enfin se déclarer,
On s'irrite, on fait l'inhumaine,
N'importe, il veut persévérer ;
Que de soins, d'ennuis, & de peine !

ON l'aime : tant-pis ! double chaîne.
Mille embarras dans son bonheur.
Contretems, humeur incertaine,
Pere, mere, époux, tout fait peur.

Est-ce tout ? Non : reste l'honneur ;
L'honneur, du plaisir l'antipode.
On veut le vaincre, il est vainqueur :
On se brouille, on se raccommode.

Vient un rival : autre incommode.
Loin des yeux le sommeil s'enfuit ;
Jaloux on veille, on tourne, on rode ;
Ce n'est qu'alarmes jour & nuit.

Après bien des maux, & du bruit,
Un baiser finit l'aventure :
Le feu s'éteint, le dégoût suit ;
Le pré valoit-t-il la fauchure !

Stances au docteur Procope (*), qui ne prit point en riant l'épigramme qui commence ainsi : Un pauvre pere, enfant de l'Hélicon.

Parfumé de l'encens du Pinde,
Au sommet duquel on te guinde,
Ami, ne te moques-tu pas

(*) Fils d'un limonnadier. Il avoit le corps & l'esprit d'Esope. Il n'étoit médecin que *ad honores*. Sa vraie profession étoit celle de bel-esprit, & d'accompagner, en cette qualité, les dames & les mes-

De

De revindiquer l'aromate,
Dont notre ſottiſe ici-bas
Suffumige un fils d'Hipocrate?

MAIS quelqu'injuſte que puiſſe être
Le chagrin que tu fais paroître,
Je ne m'en veux pas moins de mal.
Chaſſe mon tort de ta mémoire:
A Sylva je te crois égal,
Si de l'égaler tu fais gloire.

POUR adoucir un peu le crime,
Un autre diroit que la rime
Le conduiſit à ce faux pas;
Qu'elle en fait faire au plus habile;
Que Boileau même en pareil cas,
Bronche entre Quinaut & Virgile.

MAIS la rime eſt-elle une excuſe
Que puiſſe alléguer une muſe,
Pour qui l'honneur a des appas?

ſieurs, que ſes confreres envoyoient aux eaux. Au moment que je publiois cette piece, on en jouoit une de lui au théatre italien, qui avoit & méritoit un grand ſuccès. Au reſte, tout contrefait qu'il étoit, il étoit l'homme à bonnes fortunes du jour. Il ne prit guere mieux ces vers-ci que les précédens; & juſqu'à ſa mort, nous nous brouillions, & nous nous raccommodions tous les ans, par ſemeſtre. Nous nous ſommes quittés ſur la bonne bouche.

Non, non, aiſée ou difficile,
Cent Richelets ne valent pas
La Civilité puérile.

Je n'ai voulu, je le déclare,
Noter le docte, ni l'ignare.
Que fait l'ignare, ou le ſavant,
A qui ſe rit de l'art funeſte,
Où le plus verſé, très-ſouvent,
Eſt le plus ſemblable à la peſte?

Des trois filandieres ſiniſtres
Je voulois nommer les miniſtres,
Sans ſonger au point déciſif;
Et ſeulement dans l'apologue,
Citer d'entre eux le plus oiſif,
En l'oppoſant au plus en vogue.

Or je te ſais l'ami des belles,
Le favori des neuf pucelles,
Le charme de tes auditeurs;
Un Catulle, un Alcibiade;
Je te ſais mille admirateurs,
Et ne te ſais pas un malade.

L'honneur du Pinde & de Cythere;
J'ai cru que tu ne ſongeois guere
A l'emploi de docte aſſaſſin;
Que tu te piquois peu de l'être;

Enfin je t'ai cru médecin,
Comme plus d'un évêque eſt prêtre.

C'EST là l'eſprit de l'antitheſe :
Mais pour peu qu'elle te déplaiſe,
Publie à tous mon repentir.
Je publirai mon témoignage,
Et ne craindrai plus de mentir,
En te comparant à Vernage.

OUTRE cette palinodie,
En cas de grave maladie,
Dont on pourroit mal augurer ;
Le coupable avec diligence,
T'appellera pour aſſurer
Sa guériſon ou ta vengeance.

Stances à M. le maréchal de Saxe, après la bataille de Fontenoy, qui nous releva de nos diſgraces.

DIGNE des premiers honneurs,
Du haut de ſa tige auguſte
Le lis commandoit aux fleurs,
Comme le cedre à l'arbuſte.

D'UN nuage paſſager
S'échappe une giboulée,

Dont ſa tête eſt en danger,
Et ſa couronne ébranlée.

LANGUISSANT, inanimé,
Au ſouffle des vents en bute,
De cet enfant bien-aimé
Flore alloit pleurer la chûte.

REPARUT l'aſtre éclatant,
Dont l'aſpect fait tout renaître:
Le lis renait à l'inſtant,
Et reprend ſon premier être.

CE lis noble & ſans pareil,
De la France eſt une eſquiſſe:
Le ſecourable ſoleil
Eſt l'image de Maurice.

BATTUS des vents orageux,
Nos lis n'avoient paix ni treve.
Tel que l'aſtre lumineux,
Il ſe montre & les releve.

PUISSE le héros Saxon,
Atteignant le dernier âge,
Vivre autant que ſon grand nom,
Et que ſa brillante image!

A M. le duc DE NIVERNOIS, *à son départ pour l'armée d'Italie en* 1743.

DEVANT Jupiter & sa bande,
L'autre nuit je me prosternois,
M'écriant : je vous recommande
Monsieur le duc de Nivernois !

MARS ne cherchant que bosse & plaie ;
L'entraîne dans un pays chaud,
Où souvent la gloire se paie
Tant soit peu plus qu'elle ne vaut :

Où, tandis qu'un guerrier moissonne
De son côté quelque laurier,
Du sien, la mort qui nous talonne,
Moissonne souvent le guerrier.

CELUI-CI brûle d'y paroître
En héros des plus résolus :
Mais plus on a l'honneur de l'être,
Plus on risque de n'être plus.

EH bien, qu'il parte ; qu'il acquiere
Un nom si grand qu'il lui plaira,
Pourvu que sa personne entiere
Revienne avec ce beau nom-là.

QUE lui sert ta faveur insigne,

Dieu du Pinde & des ſaints ruiſſeaux ?
Qu'étoit-il beſoin, comme un cigne,
Qu'il ſe panadât ſur tes eaux ?

N'AVOIT-IL pas aſſez de charmes,
Sans ceux que tu fais tant valoir ?
Mais des jours purs & ſans alarmes,
Jamais en peut-il trop avoir ?

DU moins durcis-lui l'épiderme,
Comme à l'éleve de Phénix,
En le plongeant d'une main ferme,
Trois ou quatre fois dans le Stix.

VAINS regrets & plainte inutile !
Mais hélas, s'il a le malheur
De n'avoir pas la peau d'Achille,
Il en a du moins la valeur !

METTEZ-LE ſous vos coulevrines,
Jupiter, Minerve & Junon ;
Et vous auſſi, de qui les mines
Font plus d'effet que le canon !

VOUS qui, du monde entier chérie,
Pour époux avez ici bas,
Le démon de l'artillerie,
Pour amant, le dieu des combats :

VOUS pour qui tour-à-tour s'enflame

Le militaire avec l'abbé :
Vous qui du duc partagez l'ame
Avec votre cher Sigisbé :

VOUS dont le manege & l'adreſſe
Surent à Paris excroquer
Une pomme que la ducheſſe
A tout droit de revendiquer.

MAIS à ce droit inconteſtable
Elle renoncera pour vous,
Si ſain & ſauf, autant qu'aimable,
Vous lui renvoyez ſon époux.

PLUS d'une fois à la ſourdine,
Vos deux pigeons gras & dodus,
Jadis riſquant la crapaudine,
Aux champs Troyens ſont deſcendus.

VOUS alliez là ſans dire gare,
Et ſans ménager vos appas,
Pour défendre dans la bagarre,
Quelqu'un qui ne le valoit pas.

SAUVEZ-LE du fer, du ſalpêtre,
Et des engins de votre époux.
Ainſi puiſſiez-vous jamais n'être
Repriſe aux filets du jaloux !

EN un mot, tous tant que vous êtes,

Dieux, déeſſes, ſongez-y bien,
Vous m'en répondrez ſur vos têtes,
Ou je ne vous réponds de rien.

Qu'un ſeul cheveu manque à la ſienne !
(Et je les ai tous bien comptés)
Je veux qu'on me plombe la mienne,
Si vous ne vous en repentez.

De deſſus le dos d'Encelade
J'ôte auſſi-tôt le Mont-Gibel,
Pour recommencer l'eſcalade
Qui vous fit déſerter le ciel.

Ainsi parlois-je avec audace,
Sans qu'on en fût ſcandaliſé :
Un ſi beau zele trouva grace
Devant l'Olympe humaniſé.

Le duc, par ces maitres du monde,
Sera vivement protégé :
Ils en ont tous juré ſur l'onde
Où je voudrois qu'on l'eût plongé.

Même à travers les carabines,
Il ſera ſuivi des neuf ſœurs ;
Et du champ de Mars les épines
Pour lui ſe changeront en fleurs.

Minerve, qu'Ulyſſe eut pour guide,

Et Télémaque pour soutien,
Le couvrira de son égide ;
Ainsi du reste : tout va bien.

Or donc adieu. Gloire & bon gîte.
Pour un bonheur ayez-en vingt.
Duc, allez & revenez vite,
Comme César fut & revint.

*Stances sur la mort de mademoiselle ***, âgée de treize ans.*

Amour, le ciseau de la parque
Triomphe de tes plus beaux traits.
Célimene a passé la barque
Que l'on ne repasse jamais.

Tu sais quelle étoit Célimene !
Rien l'égaloit-il sous les cieux ?
Et jamais la mort inhumaine
Ferma-t-elle de si beaux yeux ?

Leurs charmes remplis d'innocence,
Te faisoient voler sur ses pas :
Douce & merveilleuse puissance,
Qu'eux-mêmes ne connoissoient pas.

Tes feux commençant d'y paroître

Rendoient tous les cœurs amoureux.
A peine les vîmes-nous croître,
Que tout mouroit déjà pour eux.

HÉLAS ! que ſûrs de la victoire,
Leurs coups euſſent groſſi ta cour !
Et qu'on t'a fait perdre de gloire,
En leur faiſant perdre le jour !

DESCENDANT aux royaumes ſombres,
Un objet ſi plein d'agrémens,
Devoit rendre la vie aux ombres,
Ou l'ôter à tous les vivans !

Poëme de FONTENOY, *ou eſſai d'un chant, pour ſervir à un poëme héroïque de la Louiſiade, 1745* (*). *Chant VI, IX, XII, ou XV de la Louiſiade.*

ZÉPHIRE, Philomele, & mille fleurs écloſes,
Annonçoient le triomphe & des lis & des roſes ;
La terre devenoit un céleſte ſéjour,
Qu'uſurpoient les plaiſirs, la moleſſe & l'amour.
Bellone en paroiſſant, bientôt les met en fuite ;
Elle a la renommée & la gloire à ſa ſuite ;
L'honneur au loin repouſſe & les ris & les jeux,
Et ſeul ſe fait entendre aux eſprits courageux.
De guerriers, à ſa voix, la campagne eſt couverte.
Cythere en peu de jours n'eſt qu'une isle déſerte,
Où, tandis qu'y renait le ſouci jauniſſant,
Seche & rampe le myrte inculte & languiſſant.

(*) ARGUMENT. Départ du roi pour l'armée. Colere de Vénus. Jalouſie de Mars. Il ſe range du côté des Anglois, & Pallas de celui des François. Portrait du maréchal comte de Saxe. Premieres armes du dauphin. Bataille. Deſcente de Grammont & de pluſieurs de nos héros aux champs Élifées. Alarmes de Louis XIV, en les voyant. Le roi en danger. Stratagême de l'amour pour appaiſer Vénus. Apparition de la France & ſon diſcours aux François. Victoire. Lutteaux en porte la nouvelle à Louis XIV. Vénus ordonne des fêtes triomphales.

De ſes adorateurs Vénus abandonnée,
D'ennuis, de ſoins rongeurs demeure environnée;
Et de ſes yeux baiſſés dont le feu s'aſſoupit,
Laiſſe tomber des pleurs qu'arrache le dépit.
Ce dépit orgueilleux reprochoit à ſes charmes
Le départ de Louis qui vole au bruit des armes;
Qui voue à la fatigue, au travail, au danger,
Des jours qu'elle & l'amour prétendoient partager.
Elle eſt toute à Louis; Louis tout à Bellone.
Un ſeul cœur lui plaiſoit, & ce cœur l'abandonne.
Du berger Phrygien le pernicieux don,
En paſſant dans ſes mains, affligea moins Junon.
Quoi, dit-elle à ſon fils, Bellone eſt ma rivale?
Elle, à qui j'ai fait voir Hercule aux pieds d'Omphale.
Pour un aimable objet arraché de ſes bras,
Achille inconſolable aura fui les combats;
Que dis-je? à notre char Mars enchaîné lui-même,
Mars aura ſignalé notre pouvoir ſuprême;
Et Louis de la guerre, à mes tendres faveurs,
Auroit impunément préféré les horreurs!
Ah, ſi ſur cet ingrat je ne fais un exemple,
Plus d'offrandes bientôt, plus d'encens dans mon temple.
Son fils même déjà contre nous révolté,
Son fils, l'unique eſpoir qui nous étoit reſté,
Cette tête ſi chere, encore à peine ornée
De nos myrtes mêlés aux fleurs de l'hyménée,
Son fils nous fuit, l'imite, affronte le trépas;
Il le voit, le permet, & ſeul n'en frémit pas!

Un ſi rare courage eſt digne qu'on l'éprouve.
Il cherche les dangers ; que par-tout il en trouve.
Bellone, en l'enlevant, voulut nous outrager :
Que Bellone elle-même aide à nous en venger.

Elle dit. Cupidon lui ſourit & l'embraſſe.
Les cignes fendent l'air ; ils volent vers la Thrace.
Là, le fils de Junon, Mars, l'amour des guerriers,
A ſes foudres, ſon char, ſa tente & ſes courſiers.
Du ſouverain des dieux, ſon orgueilleuſe mere
Pour lui naguere obtint cette arme meurtriere
Qui dans la main du lâche & du brave ſoldat,
Du tonnerre a l'effet, la viteſſe & l'éclat.
Aux attraits ſéduiſans de ſa beauté céleſte
Elle croyoit devoir cette faveur funeſte ;
Mais elle l'obtint moins d'un foible & tendre époux,
Que d'un juge équitable irrité contre nous.

A des rians concerts Vénus accoutumée,
N'entend là que le bruit de la foudre allumée,
De cette foudre à Mars inconnue autrefois,
Et l'organe aujourd'hui des tyrans & des rois.
Par-tout elle ne voit que cette pompe affreuſe
Qui charme, qui remue une ame belliqueuſe ;
Qu'étendards déchirés, que fer étincelant ;
Et n'oſe ſur ces bords deſcendre qu'en tremblant.
Elle y peut toutefois deſcendre en ſouveraine ;
Dans Amathonte même elle ſeroit moins reine :

D'un bout du monde à l'autre, où ne l'eſt-elle pas ?

Le dieu farouche accourt au-devant de ſes pas.
La déeſſe l'accueille avec cet air aimable
Qui jadis lui rendit Paris ſi favorable.
Si jamais j'ai, dit-elle, eu quelques droits ſur vous,
Si me plaire en eſt un dont vous ſoyez jaloux,
Vengez-moi d'un mortel qui, m'oſant méconnoître,
Donne atteinte à ma gloire, à la vôtre peut-être,
Puiſque rien ne retient ſon héroïque ardeur,
Et qu'on l'égale à vous ſouvent pour la valeur.
C'eſt.... ah, c'eſt des François le démon tutélaire?
Interrompit le dieu tout bouillant de colere.
Je reconnois Louis à la rivalité :
Que l'on nous reconnoiſſe à l'inégalité.
Peut-être aurois-je aimé cette valeur extrême,
Qui le rend, ſi l'on veut, comparable à moi-même;
Mais qui ne ſait où tend cette étrange valeur ?
C'eſt au titre odieux de pacificateur.
Qu'Albion vous & moi nous venge & l'humilie;
Qu'il apprenne aux dépens de ſa gloire avilie,
Qu'un mortel me voudroit balancer vainement,
Et vous peut encor moins déplaire impunément!

Furieux ſur ſon char, à ces mots il s'élance.
Telle apportant les maux qu'elle annonce d'avance,
On voit une comete, effroi de l'univers,
Monter de l'orient, & traverſer les airs :

Tel aux bords de l'Eſcaut le dieu cruel arrive,
Et voit d'un œil content, ſur l'une & l'autre rive,
De ſon art deſtructeur l'ingénieux progrès,
Et d'un maſſacre aiſé les foudroyans apprêts.
Au pied des murs fumans d'une ville attaquée,
Ici pour un aſſaut l'heure eſt déjà marquée;
Là, pour une bataille, entre les deux partis
Le terrein ſe meſure, & les poſtes ſont pris.
Du côté de ceux-ci qu'anime un beau courage,
Flotte au gré des zéphirs les lis d'heureux préſage:
De l'autre une furie élevant ſon flambeau,
Oppoſe à nos trois fleurs un horrible drapeau.
Sous ce drapeau funebre Albion raſſemblée,
Pour une belle ardeur prend ſa raiſon troublée.
Deux reſſorts ſont mouvoir ſon triſte citoyen:
La ſoif de notre ſang, & le mépris du ſien.
De cette ardente ſoif que rien ne peut éteindre,
Naît la témérité qui rend le foible à craindre;
Qui cachant le péril, y tient lieu de valeur;
Et ſans faire un héros, fait ſouvent un vainqueur.
Voilà les inſtrumens de vengeance & de haine,
Que demandoit de Mars la colere inhumaine.

La préſence du dieu de ces guerriers fougueux,
Son eſprit, ſa fureur ſe fait ſentir en eux.
Dans l'ame de leur chef, une belle chimère,
Un eſpoir enchanteur ſe joint à la colere.
Ce jour, à la fierté du jeune Cumberland,

Préſente un double objet bien flatteur & bien grand :
Les François à combattre, & Louis à leur tête.
Du temple de la gloire il croit toucher le faite.
Phaéton reſſentit un mouvement pareil,
Au moment qu'il s'aſſit dans le char du ſoleil.
De l'univers alors il ſe crut la lumiere.
Combien ont, comme lui, bronché dans leur carriere!
Voulant voler trop haut, nous nous précipitons ;
Et comme le ſoleil, Mars a ſes Phaétons.
Ce dieu qui nous pourſuit eſt un dieu redoutable :
Mais qu'importe aux François, quand du ciel équitable
Le roi qui les commande a mérité l'appui ?
Louis veille ſur eux, & l'Olympe ſur lui.

La vaillante Pallas, en guerrier transformée,
Opine en ſes conſeils, agit dans ſon armée ;
D'un parfait capitaine iſſu du ſang des rois,
De Maurice elle emprunte & les traits & la voix.
L'ame du fier Saxon, l'ame du grand Maurice
Réunit les vertus & d'Ajax & d'Ulyſſe.
Prévoyant les périls, elle ſait y pourvoir,
Comme elle ſait franchir ceux qu'on n'a pu prévoir.
Des avis qu'il propoſe, & que Louis balance,
Naiſſent l'ordre, l'eſpoir, & la mâle aſſurance ;
Quand la mort s'offre aux yeux dans toute ſon horreur,
Sous Louis & Maurice, on méconnoît la peur.
A la merci des vents, ſous un pilote habile,
Tel eſt ſur l'onde amere un paſſager tranquile :

Rocher,

Rocher, tempête, écueil, rien ne peut l'effrayer,
Ayant pour lui Neptune & l'œil du nautonnier.

La nuit qui précéda la fatale journée,
A la gloire, à la honte, au meurtre destinée,
En fuyant faisoit place à la noire Atropos;
Le sommeil s'envoloit; & de ses doux pavots,
Déjà plus d'un guerrier debout & sous les armes,
Pour la derniere fois avoit goûté les charmes.
Impatient, déjà le squelete inhumain
Voltigeoit, un laurier & la faux à la main,
Quand de l'astre du jour parut l'avant-couriere.
Du cirque redouté Mars ouvre la barriere;
Et du bruit des canons le menaçant éclat
Annonce en même tems le jour & le combat.

Comme au premier rayon de la brillante aurore,
On voit l'oiseau qu'ici pour symbole on arbore,
Lever sa tête altiere, & se battant les flancs,
Provoquer au combat ses rivaux vigilans:
Tel à ce premier bruit qui frappe son oreille,
Les armes à la main, le François se réveille,
Forme aussi-tôt son front, ses lignes & ses rangs,
Et brûle de marcher sous cent chefs différens.

O que d'illustres noms consacrés à la gloire!
Gravons-en quelques-uns au temple de mémoire,
Attendant que bientôt, vainqueurs du tems jaloux,

Nos faſtes triomphans les éterniſent tous.
D'Eu, Penthievre, d'Harcourt, Galerande, Tonnerre(*),
De Pons, Danois, Thomond, Bavierre, d'Aubeterre,
Béranger, Lowendalh, Chabanes, Langeron,
Chabrillan, Duchaila, Dapcher, Croiſſy, Biron,
D'Eſtrée, & cent héros de tout rang, de tout âge,
De l'Eſcaut occupoient & bordoient le rivage,
Tout prêts, dès que du feu le bruit ſe fit ouir,
Les uns de commander, les autres d'obéir.

O reine! ô mere! ô vous chere & nouvelle épouſe!
O France! ô peuple heureux, dont l'Europe eſt jalouſe,
Quel ſpectacle eût-ce été pour vos cœurs attendris,
Que le monarque armant lui-même alors ſon fils!
De cet unique fils ſi digne de ſa race,
Louis de ſa main même attache la cuiraſſe,
Et ſourd au cri du ſang qui s'éleve en ſon cœur,
D'un fils ſi précieux échauffe la valeur.
O glorieux emploi d'une main paternelle!
De leçons pour les rois quelle ſource éternelle!
Pour nos braves guerriers quel exemple attrayant!
Et pour nos ennemis quel augure effrayant!

Des mouvemens de l'ordre, obſervés dans la lice,
Muſe, ne tentons pas une pénible eſquiſſe:
Le Parnaſſe admet peu ce détail & ces plans.

(*) Lieutenans-généraux diſtribués le long des différentes lignes.

Des postes retranchés, & flanqués de volcans,
Des ailes & le centre étendus dans les plaines,
Des évolutions, des attaques soudaines,
Tout ce fier appareil, pour se dépeindre bien,
Veut les termes d'un art trop différent du tien.
Laisse aux enfans de Mars à parler son langage.
Seulement de ce dieu trace-nous une image;
Dis-nous de sa fureur quelques funestes coups.
Par un de ses excès nous les connoîtrons tous.

Impétueux, il tonne; & hâtant sa vengeance,
Il appelle à grand bruit Cumberland qui s'avance,
Et qui donne à son tour, en ce moment fatal,
Par un silence affreux, un plus affreux signal.
Des postes avancés qui foudroyoient sans cesse,
Albion par trois fois veut se rendre maîtresse:
Autant de fois Choiseul joint à la Vauguyon,
Fait de ces premiers pas repentir Albion,
Qui de son sang voyant en vain rougir la terre,
Toute entiere en un corps s'amasse, se resserre,
Et sur nos bataillons tournant tout son effort,
Vient donner de plus près & recevoir la mort.

L'Escaut, refugié dans sa grotte profonde,
Du feu de mille éclairs voit resplendir son onde.
Le fer, le plomb rapide, invisible & mortel,
Fait aux dieux infernaux, de la plaine un autel,
Où tombent immolés nos guerriers magnanimes,
Du plus saint des devoirs honorables victimes,

Dont le ſort glorieux envié des grands cœurs,
Mérite plus cent fois notre encens que nos pleurs.

DIGNE des hauts honneurs où ſon courage aſpire,
Grammont le premier tombe, & le premier expire.
Pour ſa noble maiſon fatal & beau laurier,
Qui fait reſſouvenir que du Rhin le premier,
Un Grammont, vers Tholus atteignant le rivage,
Signala le premier ce merveilleux paſſage,
Où de Louis le Grand le ſang-froid valeureux,
Au mépris des périls, inſtruiſoit ſes neveux.

GRAND roi dont on ne peut trop honorer la cendre,
Si triomphant jadis, pere jadis ſi tendre,
Et qui du même eſprit es ſans doute animé,
En faveur de la France & de ſon bien-aimé,
Invincible Louis, prince à qui notre gloire
Eſt chere encore autant que nous l'eſt ta mémoire;
Quelle fut ta douleur dans les champs fortunés
Qu'aux héros vertueux le ciel a deſtinés,
Quand tu vis, ombragés d'une palme pareille,
Deſcendre après Grammont, Craon, Eſcher, Oneille,
Saumeri, Chevrier, Longaunai, Marclezy,
Cliſſon, Langey, Dillon, Dubrocard, & Suzi,
Tant d'autres moins connus, non moins dignes de
l'être,
Qui venoient d'expirer ſous les yeux de leur maître,
En ne regrettant rien, prêts à l'abandonner,
Que de n'avoir pour lui qu'une vie à donner!

D'UNE tête si chere & qui reste exposée,
L'intérêt précieux les suit dans l'Élisée.
Ils s'y plaignent qu'ils ont, aux champs de Fontenoi,
Laissé parmi les leurs le désordre & l'effroi.
Libres du voile épais, dégagés des organes
Qui cachent le Tartare & l'Olympe aux profanes,
Comme de Troye Énée a vu les destructeurs,
D'un revers si cruel ils ont vu les auteurs.
Ils ont vu, disent-ils, le démon de la Thrace,
D'Albion relever & seconder l'audace,
Serrer, pousser, guider ses bataillons nombreux,
Et dans nos premiers rangs faire un carnage affreux.
Ils ont vu de leur roi ce terrible adversaire
Diriger contre nous, d'une main sanguinaire,
Tous les traits qu'au hasard la flamme avoit lancés,
Et que la rage aveugle avoit mal adressés.
De ceux qui sont frappés, & qu'épargne la parque,
Ils désignent les noms & les rangs au monarque.
Éloge pour eux tous bien flatteur & bien pur !
Ils nomment du Guesclin, Monaco, Puységur,
D'Ailly, d'Havré, Dapcher, Debonaire, & Mézieres,
Saint-Georges, Saint-Sauveur, la Peyrouze, & d'Ollieres,
Rousset, Rigal. Hébert, Champignel, Mannery,
Refuveille, Villars, Gault, Magniere & Guiry,
La Serre, Descajeuls, Pujol, Crenai, Pombelle,
Du Breuil, & d'Héguerty, mille autres dont le zele
Et l'insigne valeur n'ont pas moins mérité

L'amour du roi, le nôtre, & l'immortalité.

L'AUGUSTE bisaïeul, incertain de nos armes,
Par un morne silence exprime ses alarmes;
Tant qu'enfin des François tombés en combattant,
Voyant croitre à grands flots le nombre à chaque instant:
Grands dieux, s'écria-t-il, à quel terme funeste,
Touche de tout mon sang le déplorable reste?
Sont-ce là les destins que vous m'aviez promis?
Sauvez mon successeur, ses peuples, & son fils!
A ces mots, il fuyoit vers les bois les plus sombres,
En détournant les yeux de ces illustres ombres,
De peur que tout-à-coup, victimes du dieu Mars,
Ou le pere, ou le fils, ne frappât ses regards.
« O Vénus! c'est assez & de sang & de larmes.
Voudrois-tu contre nous, & pour venger tes charmes,
Faire ce que Junon, pour l'intérêt des siens,
Si long-tems malgré toi, fit contre les Troyens?
Souviens-toi qu'un mortel, au pied de leurs murailles,
T'osa blesser toi-même, & le dieu des batailles;
Que le fils de Tydée eut Junon pour appui,
Et que notre grand prince a Minerve pour lui. »
De ces illustres morts, de ces ombres guerrieres
Telles étoient encor la plainte & les prieres.

CEPENDANT Cupidon les avoit prévenus,
Et déjà s'apprêtoit à désarmer Vénus.

ENTRE mille autres jeux de ſa maligne enfance,
Il aime à renverſer les projets de vengeance,
Après s'être lui-même efforcé d'allumer
Le courroux imprudent qui pouſſe à les former.
C'eſt ainſi que d'abord il avoit de ſa mere,
Avec un faux-ſourire, approuvé la colere;
Et que pour voir ceſſer tout-à-coup ſa rigueur,
A la derniere épreuve il veut mettre ſon cœur.

QUE faiſons-nous, dit-il, dans ces isles déſertes,
Dont le calme ne ſert qu'à rappeller nos pertes?
Qu'y faiſons-nous, tandis que le dieu des combats
Venge en rival heureux ma gloire & vos appas?
Peut-être en ce moment notre ennemi ſuccombe.
Peut-être aux pieds de Mars en ce moment il tombe.
Quel triomphe pour nous! Partons! allons jouir
Du plaiſir que ce dieu prend à vous obéir.

VÉNUS épouvantée à cette affreuſe image,
Se jette ſur ſon char qu'enveloppe un nuage,
Laiſſe les mers ſous elle, & découvre bientôt
Les champs que de ſon cours fertiliſe l'Eſcaut.
Bientôt du haut des airs, & du char inviſible,
La déeſſe domine & voit la plaine horrible,
Où Bellone à ſon gré ſert le fils de Junon,
Et couvre de François les bords de l'Achéron.
Les épis en été, ſous la main qui moiſſonne,
Les feuilles à la fin du pluvieux automne,

Et les fleurs d'un printems des vents perſécuté,
Tombent, couvrent la terre en moindre quantité.
De morts & de mourans la campagne eſt jonchée.
La nature en gémit. Vénus en eſt touchée ;
Des feux dont l'air eſt plein ſes beaux yeux éblouis,
Craignent de rencontrer, & rencontrent Louis.
Eh qui, dans le danger, ſe rend plus remarquable !
Elle apperçoit Louis, Louis ce prince aimable,
Si grand, ſi digne en tout de ſes prédéceſſeurs,
De l'empire des lis, & de celui des cœurs.

Louis, malgré la mort qui de près le menace,
Conſervant ſur ſon front cette paiſible audace,
Cette ſérénité d'une ame toute à ſoi,
La marque d'un héros, d'un grand homme, & d'un roi ;
Tel enfin qu'il ſembloit, d'Albion déchaînée,
Dans ſes puiſſantes mains tenir la deſtinée :
Sûr que le ciel eſt juſte, & qu'au-deſſus du ſort,
Le guerrier le plus ſage eſt toujours le plus fort.

En le conſidérant, la déeſſe irritée,
De mouvemens divers ſe reſſent agitée ;
Mais voyant en péril des jours ſi précieux,
Elle a bientôt pour lui notre cœur & nos yeux.
Mars doublement jaloux jure alors ſa ruine.
Déjà brille le feu du coup qu'il lui deſtine ;
Vénus ne pouvant plus garantir le héros,
Jette un cri douloureux, & revole à Paphos.

Moins tendre & plus tranquille, elle auroit vu l'égide
Couvrir en ce moment le monarque intrépide;
Et Mars, faute de voir le bouclier divin,
Tenter plus d'un effort, & le tenter en vain.
Par ce prodige heureux, Pallas enfin commence
A lui faire ſentir & craindre ſa préſence.
Dès long-tems elle eût pu terminer le combat;
Mais plus prompt, le triomphe en eût eu moins d'éclat.
Dans l'ame du Saxon, l'invincible déeſſe
Répand donc & ſa force & toute ſa ſageſſe.
Elle fait plus pour nous; elle inſpire à Louis
La recherche, l'uſage, & le choix des avis:
Don le plus précieux & le plus ſalutaire
Que la bonté céleſte à des rois puiſſe faire.
Va, lui dit-elle enſuite, *acheve d'arracher*
Le laurier épineux que je t'ai fait chercher.
C'eſt alors que prenant la place de Bellone,
Elle découvre à Mars l'effroyable Gorgone.
Il fuit; il eſt ſuivi de l'aveugle fureur
Qui laiſſe le champ libre à la ſimple valeur.

Des généreux François, dont elle eſt le partage,
Une autre déité hauſſe encor le courage.
Celle de qui leur vient leur nom ſi glorieux,
L'objet de leur amour ſe préſente à leurs yeux.
Nymphe à demi vêtue, & nue avec réſerve,
Seule elle repréſente & Vénus & Minerve.
Son vêtement d'azur eſt parſemé des fleurs

Que fait éclater l'or sur nos drapeaux vainqueurs.
L'image de Louis sur son cœur est empreinte.
Dans ses yeux maternels l'inquiétude est peinte.
« O vous que dans mon sein j'ai pris soin de nourrir,
Enfans, s'écrioit-elle, il faut vaincre ou mourir :
Voici votre monarque, & voilà ma rivale.
Trop long-tems Albion trancha de mon égale.
Que son sang répandu lave le déshonneur
Qui profane mon nom dans son titre imposteur !
Frappez ! Louis vous voit ; & moi je vous contemple.
Son fils impatient va vous donner l'exemple.
Triomphez ou mourez pour ce roi, pour son fils !
Je ne vous reconnois pour les miens qu'à ce prix. »

La nymphe espéroit tout, & n'y fut pas trompée.
Le jeune & vaillant prince élevant son épée,
D'un geste martial appuyoit ce discours ;
Et nos soldats à peine en supportoient le cours.
Chaque mot qui partoit, étoit un trait de flame
Qui perçoit, pénétroit jusqu'au fond de leur ame.
Sur-tout ces vieux guerriers, à vaincre toujours prêts,
Redoutables de loin (*), & plus encor de près,
Se lassoient de subir la rigueur obstinée
De l'ordre qui retient leur valeur enchaînée.
Marchez, leur dit Louis, & soyez satisfaits !
Maurice le desire, & je vous le permets.

(*) Les Carabiniers.

Un éclair eſt moins prompt, la foudre moins rapide.
Créqui vole ; & ſuivi de ſa troupe intrépide,
Fond ſur ce vaſte corps dont le front & les flancs
Couvroient de feu la plaine, & ravageoient nos rangs.
Ce feu mortel s'accroît, mais ne ſe fait plus craindre.
C'eſt l'Ethna vomiſſant, qu'un torrent vient éteindre.
C'eſt une tour long-tems des flots battue en vain,
Que heurte un ouragan, & qui s'écroule enfin.
Lowendalh te ſeconde, eſcadron formidable,
Qu'a célébré la voix de ton maître équitable.
Monteſſon fond de même, amenant avec lui,
Du trône & de nos camps l'ornement & l'appui (*).
D'une ſi belle ardeur l'ame non moins épriſe,
Daumont, Chaulnes, Bouflers, Meuſe, Tingry, Soubiſe,
Duras & Luxembourg ſuivirent Monteſſon.
Et vous auſſi, d'Ayen, Noaille & d'Argenſon,
Vous jeunes combattans, dont les illuſtres peres,
Du ſecret des conſeils ſages dépoſitaires,
Le devenant alors du tréſor de l'état,
Ne quittent plus Louis qu'à la fin du combat.

On perce enfin le front de la colonne horrible ;
Tandis que dans ſes flancs, le Neuſtrien terrible,
Le ferme Helvétien, Clare, Guerchy, Crillon,
La Couronne, Aubeterre, & Royal, & Biron
Se font jour avec l'arme à Bayonne inventée,

(*) La maiſon du roi.

Foulent d'un pied vainqueur la terre enſanglantée,
S'ouvrent mille chemins, & s'y précipitant,
Portent de toutes parts la mort, en l'affrontant.
Chimenès & Bellet renverſés, ſe relevent.
Les drapeaux ennemis ſe déchirent, s'enlevent.
Tu défendis le tien, jeune Caſtelmoron.
O vous, dieux protecteurs qui veilliez ſur Biron,
De quel encens payer une faveur ſi chere ?
Sous Biron, cinq courſiers mordirent la pouſſiere ;
Sur le héros cinq fois la mort leva ſa faux ;
Et le monſtre cinq fois reſpecta le héros.
Enfin ce fut le jour de cent faits mémorables,
Qui des vengeurs d'Hélene effaceront les fables ;
Et de ce jour, l'Eſcaut devra plus à Louis,
Qu'à tous ces vains héros ne dut le Simoïs.

Las de voir que, malgré nos armes triomphantes,
L'hydre levoit toujours ſes têtes renaiſſantes,
Digne de ſon grand nom, le hardi Richelieu,
Nouvel Hercule, au fer joint l'action du feu.
Notre tonnerre éteint, dans ſes mains ſe rallume,
En longs & vains efforts Albion ſe conſume :
Son coloſſe ſe briſe ; & ſes membres épars,
Du Belge qui les fuit regagnent les remparts.
D'un reſte encore à craindre, & Chevreuſe & d'Eſtrées,
Suivis de leurs dragons, délivrent nos contrées ;
Et laiſſant le loiſir au vainqueur fatigué,
De recueillir le prix de ſon ſang prodigué.

Ne reſpirant alors que paix & que juſtice,
Louis victorieux, en embraſſant Maurice,
D'un monarque attentif, tendre & reconnoiſſant,
Donne à ſon jeune fils l'exemple intéreſſant.
A tous ayant après marqué ſa bienveillance,
En lui l'humanité ſuccede à la vaillance;
Et ne diſtinguant plus l'ennemi du ſujet,
Du ſoin des malheureux il fait tout ſon objet.

Parmi ceux dont le ſang coula pour la patrie,
Sans avoir épuiſé les ſources de la vie,
Tous nos vœux réunis, prix de tes longs travaux,
T'auroient bien dû ſauver, brave & ſage Lutteaux!
Mais le ſort t'appelloit dans la nuit éternelle.
De la gloire des lis répands-y la nouvelle;
Revis dans nos regrets; & cependant jouis
Du repos que tu rends aux mânes de Louis.

Tandis que d'Albion tu lui peins la diſgrace,
Confus, déſeſpéré, Mars au fond de la Thrace,
Ne jouit pas de même, en ce triſte ſéjour,
Du calme qu'à Paphos a rendu ſon retour.
Ses reproches ſanglans, ſon dépit & ſa rage,
De Pallas à Vénus apprenant l'avantage,
Il avoit vu la joie éclater dans ſes yeux,
Il évoquoit l'enfer, il menacoit les cieux.
Qu'il redouble ſes cris; que la Thrace en frémiſſe!
Que du ſtrymon glacé la rive en retentiſſe!

Sous des feſtons d'œillets, de lauriers & de lis,
Dans le charmant aſyle & des jeux & des ris,
De Louis cependant la triomphante image
Recevra des amours & l'encens & l'hommage;
Attendant que bientôt, libre de tout devoir,
Lui-même il veuille bien les venir recevoir.
Et quels droits à Cythere & par-tout où l'on aime,
N'acquiert pas un héros paré du diadême?
La gloire eſt à des rois du combat revenus,
Ce que fut ſur Ida la ceinture à Vénus.
Elle les rend les dieux de l'amoureux empire.
Sous leurs ordres Vénus y commande, y reſpire.
Cette gloire autrefois, des bords du Tanaïs,
Dans les bras d'Alexandre amena Taleſtris.
De même pour Louis l'encens fume à Cythere;
De ſa main la déeſſe en brûle la premiere.
" Qu'il regne ici, dit-elle, & qu'il ſoit de ma cour,
Comme du monde entier, & le Mars & l'amour.
Les cœurs ayant été ſes premieres conquêtes,
L'envie avoit du nord amené les tempêtes.
Sur les flots mutinés ſon bras s'eſt étendu:
L'onde s'eſt applanie, & l'aquilon s'eſt tu.
Filles de l'Hélicon, que vos mains le couronnent.
Qu'ainſi que mes plaiſirs, les vôtres l'environnent.
Au retour de ce grand, de cet aimable roi,
Que ſes délaſſemens ſoient notre unique emploi.
Par un mêlange heureux des beaux-arts & des graces,
Que d'ici des ennuis diſparoiſſent les traces;

Et dès que sa présence honorera ces lieux,
Que tout y refleurisse, y revive à ses yeux !„

ELLE dit : & par-tout son ordre se publie.
Le roi vainqueur se montre, & la trouve obéie.
Le myrte ranimé sous ses pas, reverdit.
Il triomphe : on le chante ; & la terre applaudit.

Ballade au roi, à son retour de la campagne en 1745.

POUR être servi comme il faut,
Donner l'exemple, est d'un roi sage.
Qu'il marche, tout vole aussi-tôt ;
Et la victoire est du voyage.
L'œil du maître est un bel adage.
Si jamais on en a douté,
Consultons-en sa majesté.
La question va se résoudre.
Sire, dites la vérité :
Il n'est que d'être à son bled moudre.

RIEN n'étoit trop lourd ni trop chaud
Pour l'Anglois qui sembloit, de rage,
Vouloir avaler tout l'Escaut,
Et faire ici l'antropophage.
Vous vous présentez au passage ;

Et milord ayant bien trotté,
Vous rencontre là tout botté.
Alors il en fallut découdre ;
Et Dieu sait qui fut bien frotté !
Il n'eſt que d'être à ſon bled moudre.

Aussi le duc a dit tout haut :
Camarades, plions bagage.
La grue en l'air après tout, vaut
Moins que le moineau dans la cage.
Dans notre Écoſſe on fait tapage,
Tandis qu'ici tout eſt gâté.
Plus que mon ſaou j'en ai tâté.
Tirons à profit notre poudre,
Et paſſons de l'autre côté :
Il n'eſt que d'être à ſon bled moudre.

Envoi.

Prince, tout a des mieux été.
Revenez dans votre cité ;
Un peu de myrte après la foudre.
En hiver ainſi qu'en été,
Il n'eſt que d'être à ſon bled moudre.

Oraison des Quinze-vingts, pour le même jour.
Sur l'air de Joconde.

POUR voir Louis une heure ou deux,
Grand Dieu, rends-nous la vue!
Pour jamais après, si tu veux,
Qu'elle soit repérdue!
Tu nous la devrois en des jours
Où de la Seine au Gange,
Ta bonté veut que les plus sourds
Entendent sa louange.

Le Sallon.

Digito compesce labellum.
Juv. sat. 1.

QUEL siecle! Où sommes-nous? Quels hommes! quelles femmes!
Quels enfans! quelles mœurs! quels esprits! quelles ames!
Oh! comme en peu de tems tout s'est défiguré!
Car un douzieme lustre à peine est expiré,
Depuis que l'on voyoit régner encore en France,
Sinon la vertu pure, au moins la bienséance.
Vicieux, mais prudent, le vieux moralisoit;
Le jeune avantageux devant lui se taisoit;

La mere étoit un ange au ſein de ſa famille ;
Pour l'innocence même, on auroit pris la fille ;
L'athée ou l'eſprit fort, s'il en fut par haſard,
Se gardoit de lever le maſque & l'étendard ;
L'abbé repréſentoit un eccléſiaſtique ;
Le moine ou le paſteur, un homme apoſtolique ;
Le magiſtrat monté ſur l'un & l'autre ton,
Vivant comme un Pétrone, avoit l'air d'un Caton.
Sous le reſpect humain, tyran fier & ſauvage,
L'amour-propre tenoit le vice en eſclavage ;
Ce n'étoit au-dehors que ſageſſe & candeur,
Et les plus diſſolus avoient quelque pudeur.

Mais quoi, ſans être ſage, avoir à le paroître !
Autant vaudroit tâcher parvenir même à l'être.
De ce fardeau chacun dès long-tems étoit las ;
Et d'un commun accord, tous enfin l'ont mis bas.

Je vous entends d'ici, mignon du nouvel âge :
« Porte, bon-homme, porté ailleurs ton radotage.
» De tout tems, le vieillard humoriſte & caſſé,
» Au préſent qu'il envie, oppoſa le paſſé.
» Dis-nous, lorſque du ſang la douce effervescence
» T'échauffoit les eſprits, dans ton adoleſcence,
» Ce beau zele des mœurs entra-t-il dans ton plan ?
» Et fut-ce là le ton que tu pris ? Souviens-t-en. »

Je n'ai point oublié mes écarts de jeuneſſe,

Ni pour m'en repentir, attendu la vieilleſſe.
Le prélat rigoureux qui m'en a châtié,
S'il eût ſu mes remords, eût eu plus de pitié.
Quiconque profeſſa la doctrine cynique,
Je le ſais bien encor, doit ſe taire au portique;
Et ſur-tout dans un âge où, quel qu'il ait été,
Le docteur a de l'air du renard écourté.
Auſſi ne viens-je point, d'un ton qui vous attriſte,
En vieillard effronté, trancher du rigoriſte.
Ami du vrai plaiſir, loin de le déprimer,
Je viens pour vous induire, au contraire, à l'aimer.
Je voudrois que, guéri d'illuſions ſans nombre,
Seulement on le ſût diſtinguer de ſon ombre;
Qu'on laiſſât moins les ſens y conduire à leur gré;
Que la délicateſſe y menât par degré;
Et non que le jeune homme, en commençant à naître,
S'y livrât en aveugle, avant de le connoître;
Ou que l'ayant connu, l'homme en maturité,
L'épuiſât avant terme, & ſans l'avoir goûté.
Funeſte & vrai tableau du ſiecle que je quitte!
Tout y penſe, y raiſonne, y parle en Sybarite;
Je n'y vois toutefois que dégoûts & qu'ennui:
Le Sybarite bâille, & je bâille avec lui.
Faut-il être ſurpris de cette léthargie?
Le plaiſir ſans obſtacle, eſt bientôt ſans magie;
Et ſans elle, en amour point de félicité.
Sans elle, l'eſſai touche à la ſatiété.
Aimer, plaire & jouir, c'eſt tout votre ſyſtême.

Syſtême vraiment ſage, & la ſageſſe même ;
N'étoit que vous voulez, & voulez vainement
Faire de ces trois points l'ouvrage d'un moment,
Moment qui vous plongeât dans ces torrens de joie,
Où le cœur amoureux ſe dilate & ſe noie ;
Et qui vous replongeant de plaiſirs en plaiſirs,
Accrût, perpétuât, & comblât vos deſirs.
Doucement ! De l'amour l'aiſe eſt la ſépulture.
Aux travaux du guerrier la palme ſe meſure.
La proie eſt peu de choſe, & ne plait aux chaſſeurs,
Qu'autant qu'elle a coûté de courſe & de ſueurs.
Il falliut bien des pas au berger de Virgile,
Que fuyoit en riant, une bergere agile ;
Et bien du tems à ceux que nous a peints Durfé,
Qui pour avoir langui, n'ont que mieux triomphé.
Éprouvez donc ceux-ci ! fuyez, ſexe adorable !
Par pitié, montrez-leur un front inexorable !
De là, d'honnêtes feux & d'exquiſes faveurs ;
De là, le vrai plaiſir : les vôtres joints aux leurs.
Le droit d'un beau refus ne peut trop loin s'étendre,
Ni le moment heureux ſe faire trop attendre ;
Plus il aura tardé, plus il aura de prix ;
Plus les deux cœurs ſeront ſolidement épris.
Moins il donnera même atteinte à votre gloire.
Une longue défenſe égale une victoire :
Le guerrier (*) dont Belle-Isle atteſte la valeur,

(*) M. de Sainte-Croix.

En ſortit couronné de la main du vainqueur.

Loin d'abord, loin de vous, l'injurieux hommage
De ces prétendus grands, qui tirant avantage
De je ne ſais quel ſang, ou quelle dignité,
Font de vous le jouet de leur frivolité!
Loin ces hommes de fer, & ces autres eſpeces,
Qui, le tarif en main marchandant vos careſſes,
Prétendent, ſans l'aveu de l'amour & des ris,
Paſſer de leurs bureaux, de plain-pied dans vos lits!
Laiſſez-les s'éblouir de ces objets folâtres
Que la danſe & le chant diviniſe aux théatres:
Venimeux hameçon de la fauſſe Vénus,
Qui n'amorça jamais que des cœurs corrompus.
De la beauté ſur nous ſignalez mieux l'empire!
Que pour vous ſeul on vive, on exiſte, on reſpire;
Qu'on vous aime ardemment, ſans être bien traité!
Plus ardemment encore, après l'avoir été!
Par-delà vos faveurs, qu'au ciel on ne demande
Qu'une célébrité qui ſur vous ſe répande!
Le dirai-je? peut-être une ſi belle ardeur
Rendroit-elle à l'état ſa premiere ſplendeur.
Que ne peut cette idée? *En m'illuſtrant moi-même,*
J'illuſtre la beauté que j'adore & qui m'aime.
A de ſi nobles feux, l'honneur ſe ranimant,
On redeviendroit homme, en devenant amant.
Pour vous mériter mieux, la jeuneſſe guerriere,
A ſon noble métier ſe donnant toute entiere,

Sous Broglie iroit apprendre avec docilité,
A joindre la bravoure à la capacité;
Sous Choiſeul, en des tems & de criſe & d'orage,
A tenir dignement d'une main ferme & ſage,
Le timon de l'état troublé par des rivaux
Ennemis des humains, d'eux même & du repos:
Et l'effet merveilleux du pouvoir de vos charmes
Ne ſe borneroit pas au ſuccès de vos armes:
Il n'influroit pas moins ſur nous de toutes parts.
Tout renaîtroit: les loix, les mœurs, & les beaux arts
Aſpirant à la main de quelque objet aimable,
Qu'on n'obtiendroit jamais ſans ſe rendre eſtimable,
Le jeune magiſtrat voudroit faire au barreau,
Briller en ſa perſonne un ſecond Dagueſſeau.
Sous les pas des amours unis à la ſageſſe,
Que de nouvelles fleurs aux rives du Permeſſe!
Et mûriſſant bientôt ſous l'œil de chaſtes ſœurs,
Que de fruits précieux renaîtroient de ces fleurs!
L'eſprit qui ne s'arrête aujourd'hui qu'à l'écorce,
Perceroit à la ſeve, & reprendroit ſa force;
Du juſte & du ſolide, à l'harmonique unis,
Couleroient l'agréable & le beau rajeunis.
Le philoſophe au gland ne renverroit pas l'homme:
L'orateur parleroit comme on parloit à Rome:
Le poëte en ſes vers, libre dans ſa priſon,
Feroit ſervir la rime, & régner la raiſon.
Epique il chanteroit, non, comme a fait Homere,
Un héros ſeulement fameux par ſa colere;

Mais un roi de ſon peuple & le pere & l'amour ;
Qui ne peut ſans bienfaits laiſſer couler un jour.
Lyrique ſans écarts, il voleroit aux nues ;
Bucolique, il peindroit les graces ingénues ;
Satyrique, il riroit, feroit rire ; & ſes coups
N'offenſeroient perſonne, en s'adreſſant à tous.
Tragique, il iroit droit, ſans portrait ni maxime,
Au ſimple, au pathétique, au grand, au vrai ſublime ;
Ou comique imitant la nature & ſes jeux,
En riant, inſtruiroit & nous & nos neveux.
Oh que, morigénés par ces nouveaux Molieres,
Nos marquis à venir riroient bien de leurs peres,
Repréſentés chez eux, entourés les matins,
De parfumeurs, d'eſcrocs, de juifs & de catins !
Puis le reſte du jour, n'ayant projets ni vues,
En cochers mal-adroits, embarraſſant les rues,
Et gagnant le rempart, pour aller tout en eau,
De leurs cabriolets, tomber chez Ramponeau !
Et que penſeriez-vous, amantes réformées,
Quand par nos Rabutins vous ſeriez informées
Que d'un éclat fâcheux loin de craindre l'affront,
Nos aïeules gaiment y couroient de plein front ;
Et ſans autre plaiſir, que la commune ivreſſe
De conquérir le nom de petite maîtreſſe,
A de petits ſoupés, en de petits réduits,
Avec de petits ducs, alloient paſſer les nuits ?
Quoi, la mere alloit là ! direz-vous ; & la fille ?
La fille cependant, de derriere une grille,

Eſclave impatiente, attendoit le moment
De jouir à ſon tour, des droits du ſacrement.
Le moment arrivé dépoſſédoit la mere.
Elle étoit la ſeconde, & l'autre la premiere,
Qui dans ſes paſſe-tems, quelquefois par pitié,
Daignoit mettre & mettoit ſa mere de moitié.
Mais le pere, l'époux, le frere?.. Plaiſans titres,
Pour avoir là-deſſus quelque voix en chapitres,
Quand l'amour du déſordre, à la ville, à la cour,
Étoit & le bel air & la vertu du jour!
Quand, loin de nuire au cours d'un abus ſi commode,
Chacun ſe diſputoit l'honneur d'être à la mode;
Et le premier, d'avance, établiſſoit chez lui
Les aiſes qu'il vouloit rencontrer chez autrui.
Le clergé haut & bas, mitré comme en ſandale,
Avoit lieu de gémir ſur un ſi grand ſcandale;
Et brûlant d'un ſaint zele, on va s'imaginer
Qu'il faiſoit beau l'ouïr & le voir fulminer.
Le clergé ſe taiſoit. Les prélats pacifiques
Recueillant humblement leurs droits honorifiques,
Se ſoulageoient le cœur par de pieux élans,
Tandis qu'à leurs foyers viroient les ortolans;
Et du reſte à des ſourds, de prêcher l'évangile,
Ils laiſſoient aux curés la fatigue inutile;
Aux moines, l'embarras de ſe mortifier;
Aux abbés répandus, le ſoin d'édifier.
Mais le curé n'avoit que bâtimens en tête;
L'abbé, que rendez-vous; le moine, que ſa quête.

Au dur apoſtolat chacun d'eux renonçoit ;
Et de Pierre endormi la nacelle enfonçoit.
Mais du moins, direz-vous, la meſure ainſi pleine,
Thalie avoit beau jeu pour égayer la ſcene ;
Et vos jolis eſprits devoient, à peu de frais,
Sur de ſi riches fonds triompher, ou jamais.
Nous avions des eſprits forts jolis, mais ſans verve.
Si quelqu'un s'en mêloit, c'étoit malgré Minerve.
Des muſes le palais, par Plutus habité,
N'avoit plus pour enſeigne, à l'immortalité.
Le meilleur écrivain n'étoit plus qu'un manœuvre,
Aimant mieux faire alors ſon chemin qu'un chef-d'œuvre ;
Préférant un gain vil à l'éclat d'un beau nom,
Et la bourbe du Tage au laurier d'Apollon.
Le rimeur indigent chantoit la bienfaiſance :
L'opulent fatigoit les cours de ſa préſence ;
Sous un maſque de prude, & le col de travers,
Thalie en larmoyant, pſalmodioit ſes vers ;
Et dans les ſiens boufis d'épithetes ſonores,
Melpomene faiſoit ronfler des matamores :
Drames par la nature au néant condamnés,
Avortons de l'eſprit, de l'art enfans mort-nés ;
Adoptés toutefois par une troupe ignare,
Et qui pis eſt, courus d'un parterre biſare,
Qui ne ſe rappellant Corneille ni Baron,
Confondoit le héros avec le fanfaron ;
Et qui du bel antique ayant perdu la piſte,

Las des originaux, couronnoit le copiſte ;
Goûtoit *Rome ſauvée*, après *Catilina* ;
Se pâmoit à *Tancrede* & bâilloit à *Cinna*.

Du ſiecle où j'ai vécu, tels furent le génie,
Les ſentimens, le goût, les mœurs & la manie :
Deux fléaux concouroient à ſa caducité,
L'indécence applaudie, & la cupidité.

O vous, nos chers neveux, que je me plais à croire
Au ſein des vrais plaiſirs, du calme & de la gloire !
Laiſſez-moi croire auſſi que de votre bonheur,
Pour ſon propre intérêt, le beau ſexe eut l'honneur.
Lui ſeul aura tout fait : ſa foibleſſe & ſes graces,
Flattant notre molleſſe, ont cauſé nos diſgraces ;
Ses charmes relevés de l'amour du devoir,
De vous remettre au vôtre, auront eu le pouvoir.

Ce tems non loin peut-être, à mes yeux ſe dévoile,
J'y revois des François briller l'heureuſe étoile,
La victoire en tous lieux fidelle à nos drapeaux,
Et notre pavillon reſpecté ſur les eaux.
Je vois votre commerce embraſſer les deux mondes ;
Vos hameaux repeuplés, & vos landes fécondes.
Dans vos cours, vos cités, votre égliſe & vos camps,
Par-tout l'ordre eſt en regne, ainſi qu'aux premiers tems.
Le miniſtere y vole au-devant du mérite ;
Le vertueux y fait reculer l'hypocrite ;

L'honneur, la piété n'y ſont rien moins qu'un jeu ;
L'honnête-homme en eſt un ; le dévot y craint Dieu.
La faveur eſt ſans voix : la bonne renommée
Seule indique un prélat, donne un grade à l'armée ;
Courſes, tems, ni manege, au ruſtre poſtulant,
Ne procurent la place acquiſe au vrai talent.
Sur la femme arborant le fard & l'impudence,
La beauté ſimple & douce obtient la préférence ;
Le véritable amant, ſur le galant muſqué,
Et l'eſprit naturel, ſur le ſophiſtiqué.
Chez vous, l'auteur tragique inſtruit, touche, imagine ;
Penſe comme Corneille, écrit comme Racine ;
Et Moliere du haut de ſes talens divins,
Avoûroit le comique, où vous battez des mains.
Vos théatres enfin, ſources de grands exemples,
Sont plus édifians que ne l'étoient nos temples.

TOUT cela pur effet, je le ſoutiens encor,
Du retour fortuné des feux du ſiecle d'or.

D'ÊTRE plus ou moins tard, que n'ai-je eu l'avantage !
J'euſſe été plus content : ſoyez-le d'âge en âge,
Et rendez grace au ciel de vous avoir gardés
A des tems tels que ceux qui nous ont précédés.

Feu monſeigneur le Dauphin, à la nation en deuil depuis ſix mois.

FRANCE, roſier du monde, agréable contrée,
Qui ne m'as dans le tems qu'à peine été montrée,
Amour des nations, ſociables François,
Peuple chéri du ciel, & chériſſant vos rois,
Également aimé de votre auguſte maître,
Qui fit tout pour me rendre un jour digne de l'être,
Tandis que je tremblois, l'adorant comme vous,
D'hériter d'un pouvoir que nous trouvions ſi doux.
Chers amis, que ma voix touchante & fraternelle
Parvienne à vous du haut de la voûte éternelle;
Et ne vous parlant plus que de félicité,
Après un deuil ſi long, vous rende à la gaîté!

DES frivoles honneurs regrettant peu les charmes,
Devois-je, en les perdant, vous coûter tant de larmes?
Nos deſirs mutuels, nos réciproques vœux,
De part & d'autre étoient que nous fuſſions heureux;
Je le fuis à jamais; & vous du moins vous l'êtes
Autant que ſur les flots ſujets à des tempêtes,
Sous un pilote actif, habile & vigilant,
Peut l'être juſqu'au port le paſſager tremblant.

LAISSEZ là donc ce deuil, ſymbole des ténebres,
Ces catafalques vains, ces tribunes funebres,

Où l'orateur a plus sa propre gloire à cœur,
Que celle du mortel qu'il vante à l'auditeur.

CHANTEZ Louis vivant, pere de la patrie,
Qui de votre bonheur fait celui de sa vie ;
Roi, de ce nom brillant moins jaloux, moins charmé
Que du rare surnom de votre bien-aimé.
D'un fils respectueux, & d'un sujet fidele,
Je ne fus après tout, que le premier modele,
Que l'objet éloigné d'un espoir incertain.
Vous possédez l'effet dans votre souverain.
Jouissez donc en lui, du plus tendre des peres,
A qui comme mon sang, vos familles sont cheres,
Qui voudroit que l'état n'en fût qu'une à jamais,
Où régnassent les loix, l'abondance & la paix.
Chantez en Louis quinze un autre Louis douze.
Aimez mon sang, mes sœurs, la reine & mon épouse,
Veuve en qui je revis par les trois nourrissons,
Qu'Henri, les trois Louis, elle & moi vous laissons.
L'exemple, le haut rang, les leçons, la naissance,
Dans les cœurs, quels qu'ils soient, exercent leur puissance ;
Et sur de tels garants, j'ose promettre en eux
Des éleves qu'un jour béniront vos neveux.
Le ciel qui m'est ouvert me promet à moi même,
Qu'ils se ressouviendront de ce moment suprême,
Où les yeux presque éteints, d'une mourante voix,
Je les redemandai pour la derniere fois.

Je leur abandonnois la brillante espérance,
Qu'à leur frere & qu'à moi présenta l'apparence ;
Et pour les rendre tels qu'ils sont à desirer,
Je crus de mes avis devoir les éclairer.
Ils vinrent arrosés des larmes de leur mere.
„ Mes enfans ! c'en est fait : vous n'avez plus de pere,
Telles sont du Seigneur les saintes volontés ;
Dérobez-moi vos pleurs, princes, & m'écoutez :

Vous allez succéder aux grandeurs que je laisse :
Leur éclat nous releve, & souvent nous rabaisse ;
Elles ont des devoirs sans relâche à remplir,
Dont un seul oublié suffit pour avilir.
En toute chose aimez l'ordre & l'exactitude,
Faites-vous en d'abord une douce habitude,
Sûrs en les pratiquant dans les moindres objets,
Dans les plus importans, de n'en manquer jamais.
Religion, police, agriculture & guerre,
Pour avoir l'œil à tout, Dieu nous mit sur la terre ;
Pour vous initier au grand art de régir,
Après m'avoir oui, voyez Louis agir.
Marchez comme j'ai fait pas à pas sur ses traces.
Justice, fermeté, de tems en tems des graces ;
A des arrêts de mort, tout cœur humain frémit ;
Celui de Néron même autrefois en gémit.
Indignes du pardon que Dieu sans cesse accorde,
Que feroit-ce de nous, sans sa miséricorde ?
Ayant dans notre état à le représenter,

Par un plus bel endroit pouvons-nous l'imiter ?
Et ſi l'humanité, comme on voit, peut s'étendre
Sur ceux qui par les loix n'ont plus droit d'y prétendre,
Combien plus ſe doit-elle au mérite en oubli,
Dans la triſte indigence & l'ombre enſeveli ?
Ouvrez-lui des accès, ou qu'une bonté prompte,
Prévienne, s'il ſe peut, une honorable honte :
Vrai délice d'un cœur au-deſſus du commun ;
Il n'eſt conditions qui n'en offrent plus d'un.
Ce n'eſt pas comme exemple, à des ames royales,
Que j'en dirois vingt traits gravés dans nos annales.
Le prince vertueux, & né pour dominer,
N'eſt pas fait pour en prendre, il l'eſt pour en donner.
Le ſeul digne de vous, & que vous devez ſuivre,
C'eſt celui du grand roi ſous qui vous allez vivre,
Et ſous qui ma priere, en ces derniers inſtans,
Eſt qu'il plaiſe au Seigneur que vous viviez long-tems.
Songez que ſa bonté, nous plaçant où nous ſommes,
Non moins officieux envers les autres hommes,
Les doua de talens, de clartés, de ſavoir,
Que ſi parfait ſoit-on, ſeul on ne peut avoir.
Ce fut pour mieux ſerrer entre eux & nous la chaine
Qui doit du peuple au prince unir la race humaine,
Et nous faire ſentir que ſi, pour être heureux,
Ils ont beſoin de nous, nous avons beſoin d'eux.
Ainſi notre pouvoir qu'on aime & qu'on révere,
Ne peut trop s'appuyer d'un ſage miniſtere,
Ni ſe trop attacher ces hommes excellens,

Qui d'un emploi ſi vaſte ont les rares talens.
Sachez donc démêler le faux du vrai mérite :
Faites-en votre étude unique & favorite ;
Connoiſſez l'homme à fond ; & commencez par vous :
Se connoiſſant ſoi-même, on les connoitra tous.
Enfin ſouvenez-vous que ſouvent d'âge en âge
Le nom que nous laiſſons, d'un miniſtre eſt l'ouvrage.
Auguſte, grace aux ſiens, eſt un premier Trajan ;
Et Tibere eſt flétri des forfaits de Séjan.
Choiſiſſez-en donc un, comme vous, doux, affable,
Plus occupé que fier de ſon poſte honorable,
Juſte, laborieux, & déſintéreſſé ;
Et ſous vos yeux long-tems, après s'être exercé,
Si vous ne voyez rien en lui qui ſe démente,
Faites-en votre ami : que ſa faveur augmente.
Mon pere en un des ſiens trouva ſes qualités,
Et depuis quarante ans le garde à ſes côtés.
Que la ſeule vertu, la vérité vous rie !
Fuyez la volupté, craignez la flatterie ;
Pieges couverts de fleurs, où chacun vous attend,
Et que de tous côtés les premiers on nous tend.
Mes diſcours ſont peut-être au-deſſus de votre âge :
De l'amour paternel ils ſont le dernier gage ;
Le filial amour vous les rappellera ;
Et ce que j'aurai dit, alors fructifira.
Votre ainé qui m'appelle, attend que je le joigne :
Adieu, mes fils, adieu !...Sortez !...Qu'on les éloigne !
Mon corps exténué ſe glaçant à ces mots,

Mon

Mon ame s'envola dans ces lieux de repos,
Où face à face on voit ſans voile & ſans nuage,
La haute majeſté dont mon pere eſt l'image :
Angélique, ineffable & céleſte ſéjour,
Où le retour des nuits n'interrompt plus le jour.

La, près du ſaint monarque, au ſang de qui la France
Doit celui des Bourbons, ſa derniere eſpérance,
J'unis mes vœux aux ſiens ; & s'ils ſont accomplis,
Vous la verrez renaître, & refleurir les lis ;
Ils ſe revêtiront d'une ſplendeur nouvelle.
La vérité m'éclaire, & je vous la révele ;
Dieu, pour vous l'annoncer, de ma bouche a fait choix ;
Écoutez-le ! c'eſt lui qui parle par ma voix :

« Peuple élu, béniſſez la terre où vous naquites !
Quand, la tirant des eaux, j'eus marqué ſes limites ;
Je dis aux vaſtes mers : venez, de ces deux parts,
Lui porter vos tributs, & former deux remparts !
A ces autres côtés, montagnes, qu'on ſe poſe !
Fleuves, que votre cours y ſerpente, & l'arroſe !
Vents tempérés, chaſſez loin de ce double bord,
Vous, le feu du midi ; vous, les frimats du nord !
Plaines, forêts, air pur, mines, guérets, vignobles ;
Alégreſſe, induſtrie, ames franches & nobles,
Sans peur d'invaſion, ſans beſoin d'envahir,
Terre & cieux, tout vous rit : vous n'avez qu'à jouir,
Mais comblés de mes dons, ſongez en peuple ſage,

A les mériter mieux par un meilleur uſage.
Parmi vous ſe répand une contagion
Qui menace les mœurs & la religion.
Croyez, penſez, vivez comme ont fait vos ancêtres!
Fréquentez mes autels, reſpectez mes vrais prêtres;
Du pain de ma parole, & du ſens de ma loi,
Germeront dans vos cœurs la morale & la foi.
Écartez le ſcandale, & purgez vos contrées
Des contempteurs de l'ordre & des choſes ſacrées,
Eſprits perturbateurs, dont l'orgueil impuni
Semeroit dans vos champs l'ivraie à l'infini.
La France, à la molleſſe, au luxe, à la licence,
Subſtituant l'antique & pieuſe innocence,
Redevient le jardin que je plantai jadis,
Et du globe terreſtre un ſecond paradis.
Le démon de l'envie en frémira de rage,
Oſera contre vous ſoulever quelque orage,
Et du fond ténébreux des baſſes régions,
Vomira ſur vos bords ſes noires légions.
Leurs fougues ſe verront diſſiper en fumées:
Vous combattrez ſous moi, ſous le dieu des armées;
Je ferai ſur le camp deſcendre la terreur,
Et marcher devant vous l'ange exterminateur. »

Vous l'avez entendu, celui dont la ſageſſe
Ne fit jamais en vain menace ni promeſſe:
Votre félicité, François, eſt en vos mains:
Le doigt de l'Éternel en montre les chemins...

Puiſſe de vos vertus le retour deſirable,
De race en race, amis, la rendre auſſi durable
Que celle où je repoſe, & dont j'eſpere un jour,
Vous voir de pere en fils jouir à votre tour!

Le Temple de mémoire, poëme allégorique.

Mortalia facta peribunt.

BIEN au-deſſus de la voûte étoilée,
Où le premier crut lire Galilée,
Bien par-delà les tourbillons nombreux,
Nouvellement éclos du cerveau creux
D'un philoſophe, honneur de l'armorique,
Loin de tout ciel plat, ovale, ou ſphérique,
Eſt un eſpace infiniment plus grand
Que n'eſt celui que l'univers comprend:
Eſpace tel que le grand Alexandre,
Au long, au large, eût eu de quoi s'étendre,
Lui qui n'étant à l'aiſe en nul endroit,
Dans l'Élyſée eſt encore à l'étroit.

VRAI paradis, ſource unique & féconde,
Où ſont à choix tous les biens de ce monde,
Où la puiſſance eſt unie au deſir,
Où le dégoût ne ſuit point le plaiſir;
Où l'avarice, au Pérou mécontente,
Là d'un ſeul trait éteint ſa ſoif ardente:

L'ambitieux lui-même y fait ſon ſort :
L'amant jamais n'y tente un vain effort ;
Dès qu'il lui plaît, du berger l'heure y ſonne ;
Si-tôt qu'il tinte, amour y carillonne :
Bref en ce lieu, pere de Jupiter,
Ton ſiecle d'or en ſeroit un de fer.
Une guenon veut-elle être une Hélene,
La buſe une aigle, ou le lâche un Turenne ?
Qu'il ſe tranſporte en cet eſpace heureux.
C'eſt plutôt fait qu'il n'a dit : je le veux.
Voilà d'abord Bavius un Virgile,
Mégere un aſtre, & Therſite un Achille.
Vous convoitez tout l'or de Koulican,
Ou les honneurs divins du Vatican,
Ou du ſérail la friande aſſemblée ;
Venez ici : vous devenez d'emblée,
Tout en entrant, & dès le premier pas,
Le grand-ſeigneur, le ſaint-pere & Thamas ;
Vivez comblé de biens, d'aiſe, & de gloire !
Que j'aille là ! me répond quelqu'un : voire
Qui le pourroit ? O toi, qui que tu ſois,
Qui m'interromps, n'y vins-tu pas cent fois ?
Qui, moi ? Toi-même : ainſi que nous ſans ceſſe
Tu viens du lieu carêſſer la déeſſe.
Quelle déeſſe ? Extravagues-tu ? Non.
C'eſt bien la tienne, & Chimere eſt ſon nom,
Comme l'eſpace, à ne plus te rien taire,
Chez nous s'appelle eſpace-imaginaire.

L'INEPTE, ainſi que l'homme de ſavoir,
Souvent eſt là, ſans s'en appercevoir.
Quand l'agréable & docte Fontenelle,
Des mondes fit la carte univerſelle,
Ce monde-ci, bien que trop habité,
Échappa ſeul à la pluralité :
Et le plaiſant, c'eſt que dans le tems même
Où ſa lunette épuiſe le ſyſtême,
Et qu'il omet uniquement ce lieu,
L'obſervateur étoit tout au milieu.

OR, ce lieu vaſte autant que la penſée,
Où ſur l'autel la chimere eſt placée,
Outre ſon temple en renferme encore un,
L'écueil brillant des fous hors du commun.
Le dieu Momus l'élevant à ſa gloire,
L'intitula *le Temple de mémoire.*
Lui-même en fut l'architecte ſavant :
Il prit pour ſol, un ſable très-mouvant :
Matériaux diſpoſés à ſa tête ;
Le frêle en bas, & le ſolide au faîte ;
Ordre, goût, plan, tout diſpute au terrein
L'honneur du ſceau de ſa burleſque main.

DE porcelaine éminentes colonnes,
Baſes de laque, & ſveltes & mignones,
De filigrane élégans chapiteaux :
Friſes d'émail, corniches de cryſtaux :

Coupole d'or, lanterne élabourée
De fin acier, d'où s'éleve arborée
Une eſcarboucle éclairant l'horiſon;
Globe au-deſſus duquel eſt un blaſon,
Alléchant l'homme en qui vanité regne;
Car au bon vin, s'il ne faut point d'enſeigne,
Notoire il eſt qu'au mauvais il en faut.
Donc pour enſeigne, à ce temple fallot,
Pend de laurier une branche en couronne,
Qui gentiment de ſinople environne
En champ d'azur, où ce mot eſt jeté,
En lettres d'or: A L'IMMORTALITÉ.

Ce n'eſt le tout: faiſant de la lanterne
Un minaret, en vrai dieu qui nous berne,
Au préalable ayant donné du cor,
De tout là haut ayant pris ſon eſſor,
Momus s'écrie: à moi race divine;
Venez, eſprits de céleſte origine,
Venez graver ici vos noms fameux,
Pour que le tems ne morde plus ſur eux!

A cet appel un chacun s'évertue;
On vole au temple, on s'y porte, on s'y tue;
Chacun ſe croit l'homme rare & divin:
Et le plus ſot, ſans faute, eſt le plus vain.
Quand au milieu de la nuit la plus ſombre
Des lampions & des torches ſans nombre,

Pour quelque fête allumés à grands frais,
Ornent de feu la face d'un palais,
Pour les rayons de l'amant de Climene,
Pour le ſoleil prenant ce phénomene,
Au feu luiſant viennent les papillons
Se griller vifs, & cheoir à millions.
L'œil ébloui de la ſplendeur du dôme,
A l'hameçon tendu par le dieu Mome,
Tels & plus fous viennent ſe prendre à tas,
Et pêle-mêle, humains de tous états.
Vous en verriez de toutes les étoffes:
Princes, guerriers, poëtes, philoſophes,
Peintres, pédans, maçons, muſiciens,
Voire bien pis, guimbardes & vauriens;
Oui, Phriné même, & l'infame Eroſtrate,
Ainſi qu'Homere, Alexandre & Socrate,
Viennent au temple à pas irréguliers,
Et de leurs noms barbouillent les piliers.
Jugez du reſte, & ſi la foule eſt belle:
Jéruſalem, Lorette & Compoſtelle,
Rome & la Mecque ont moins de pélerins,
Et de faveur ne les ont pas ſi pleins.
Fainéantiſe a mis ſur les guenilles
Plus d'une fois la cape & les coquilles;
Au lieu qu'ici tout ſe voue au labeur:
La caravane a le voyage à cœur;
A ſes côtés marchent de compagnie
La faim, la ſoif, le danger, l'inſomnie,

Le chaud, le froid, la misere & la mort.
Le tic précede, & reste le plus fort.
Il faut le suivre, ou mourir à la peine :
Aussi fait-on. Cuistre, ni capitaine,
Ne s'en dément : on meurt à mi-chemin,
Ou l'on s'affiche aux yeux du genre humain.

Où courez-vous ? insensés que vous êtes !
Quelle vapeur a dérangé vos têtes ?
S'écrie en vain le bon sens délaissé :
A vos aïeux appartint le passé ;
Que le présent soit votre espoir unique.
Abandonnez l'avenir chimérique
A vos neveux, s'il ne peut être à vous.
Vous prétendez franchir le tems jaloux,
Et le braver ; cependant son passage
A chaque instant le venge, & vous outrage ;
Des ris, des jeux la troupe a déjà fui ;
L'amour s'envole, & Bacchus après lui
Disparoitra, sans que votre manie
Leur ait permis d'égayer votre vie.
Sous vos travaux, & sous la faux du tems,
Tomberez-vous, comme la fleur des champs,
Le soir éclose, & la nuit écrasée,
Avant qu'elle ait joui d'une rosée.
Que mon flambeau vous éclaire au besoin !
Ouvrez les yeux ! vous croyez voir de loin
L'Olympe ouvert ; ce ne sont que des nues.

Propos en l'air, & paroles perdues !
L'homme de guerre, impatient du frein,
La gloire en tête, & le glaive à la main,
Frappe, renverſe, & fait la ſourde oreille.
Survient la mort qui lui rend la pareille.
Sourde à ſon tour, elle frappe : il périt
Long-tems avant que ſon nom ſoit inſcrit.
L'hiſtorien, pélerin moins bizarre,
Mais non moins fou, de ce nom-là s'empare ;
Et ce nom-là, dans le joyeux pourpris,
Pour accolade avec le ſien eſt mis.

M'amuserai-je à détailler la foule
Qui s'introduit, s'enregiſtre, s'écoule,
Et diſparoît ? J'aurois plutôt compté
Les moucherons qui piquent en été,
Et dont le nord d'un ſouffle nous délivre.
Suffit que tous meurent très-ſûrs de vivre.
Tel s'eſt muni, pour laiſſer là ſon nom,
Du fier burin ; tel, du ſimple crayon.
Tel on éleve, & tel autre on écraſe.
Tel de plain-pied s'inſcrit contre la baſe ;
Tel échafaude, & pend ſon écriteau
A la colonne. Un fou, du chapiteau
Monte à la friſe, un autre à la coupole.
Juſqu'au pinacle enfin quelqu'autre vole,
A la faveur du quadrupede ailé,
Sur qui je n'ai que trop caracolé.

Deſcendons en, & finiſſons. A peine
De tous ces noms la baſilique eſt pleine,
Que près de là, fend l'air à point nommé,
L'antique oiſeau, le vieil ogre emplumé,
Pour qui mille ans ne ſont qu'une minute,
Par qui tout naît, croît, décline, culbute,
Et qui planant au ſein de l'infini,
A tout l'eſpace eſt pleinement uni.
Le tems enfin, du ſeul vent de ſon aile,
Des glorieux jette la citadelle
Dans le Léthé, dont le gouffre béant
Sert de paſſage & de porte au néant.

LORS dans l'Olympe il n'eſt dieu qui ne rie
De la ſottiſe & de la momerie.

QUI que tu ſois, qui m'auras entendu,
Ris, mange, bois, le piege eſt retendu.
Du dieu moqueur le cri nous importune;
Faiſons les ſourds: c'eſt le traître Neptune,
Qui dans le calme invite à naviger.
Et toi qui ſais plaire autant qu'obliger,
Dont la belle ame en procédés excelle,
Dont le génie en tout genre étincelle,
Qui fais le bien & le beau tour à tour,
Sans exiger ni gloire ni retour,
Sans que ton nom, à l'aide du Mercure,
Dans Moréri de ſe nicher ait cure;

Sans autre vue, après avoir bien fait,
Que le plaisir de t'être satisfait;
De ces vers-ci reçois la dédicace,
Ami Salley : leur morale efficace
De ton esprit a passé dans le mien :
Être c'est tout, avoir été n'est rien.

Danchet aux champs Elysées.

La parque à son noir trébuchet,
A sa triste & lugubre nasse,
Ayant pris le bon vieux Danchet,
Franche colombe du Parnasse;
Cet ami d'Homere & du Tasse,
A peine eut passé le guichet,
Et tranquille en sa conscience,
Sans autre écrit ni plaidoyé,
Sur son visage eut déployé
Ses certificats d'innocence,
Qu'il eut de ses juges courtois
Justice brieve & complette,
Et qu'il obtint de tous les trois
Gain de cause sur l'étiquette.

Conduisez au joyeux canton
Le bon auteur des Tindarides,
Dit le chancelier de Pluton,

De ſon front dépliant les rides,
Et parlant à ſon hoqueton.

PAR les ondes Aganippides !
Cria Danchet, ſe moque-t-on
De me donner ici des guides !
Dans mon Virgile, Dieu merci,
J'ai vu cent fois en raccourci
Les régions que je découvre :
Et je ſais tous ces chemins-ci,
Comme j'ai ſu ceux du vieux Louvre.

POUR le prouver, la bouche il ouvre,
Et de l'Énéide auſſi-tôt,
Devant Proſerpine tout haut,
En défunt d'heureuſe mémoire,
Il leur récite ſans quartier
Le ſixieme livre en entier.
Puis plantant là ſon auditoire,
Se précipite en vieux routier,
A travers le pays des mânes,
Auſſi confiant que ſeroit
L'infaillible & docte Fréret,
Par-delà celui des Brachmanes.
Du corps antique dépêtré,
Recompoſé d'un limon vierge,
Le bel-eſprit, plus droit qu'un cierge
Et plus agile que Dupré (*),

(*) Premier danſeur de l'opéra.

Perce le bois mal éclairé,
Où le dieu des enfers héberge
Les fous à qui Mars & l'amour
Ici-bas ont ravi le jour.
Là, nul objet ne se dérobe
Aux yeux d'un homme de sa robe.
Il voit Dolope & Mirmidon,
Procris, Eryphile & Didon;
Il y reconnoît Déiphobe,
Ne faisant rien moins que florès,
Ayant son nez dans sa pochette
Et truncas, ajoute le poëte,
Inhoneſto vulnere nares.
Le pieux héros de Virgile,
Sur les talons de la Sibyle,
Contemporain, frais émoulu,
Ne se sentit pas plus ému,
Que suivant le poëme à la piste,
Sous les myrtes malencontreux,
L'étoit notre bon humaniste,
A l'aspect de ces malheureux.

Au sortir de ce lieu si triste,
Il entend le concert affreux
Du Tartare qu'il laisse à gauche.
De cent mille chats en débauche
Le charivari ténébreux
N'en est qu'une riante ébauche.

Déja l'éleve de Clio
D'avance avoit eu le prologue
De la façon du méchant dogue,
Qui hurle à la porte un trio.

Mais dans le gouffre, où de l'impie
La scélérateſſe s'expie,
Où l'avare en pleine eau, dit-on,
Non pas en vilaine eau croupie,
Mais en belle eau juſqu'au menton
Souffre une éternelle pepie ;
Dans l'autre où la rage accroupie
A l'orcheſtre donne le ton ;
Où de Néméſis l'eſponton
Perce, frappe, aſſomme, eſtropie ;
C'eſt bien un autre faux-bourdon.
A travers des cris de harpie,
Il entendoit ſiffler Python,
Claquer le fouet d'une furie,
Croaſſer l'oiſeau de Titie,
Craquer tous les os d'Ixion,
S'écrouler le roc de Syſiphe,
Et retentir le Phlégéton
Des clameurs de maint eſcogriffe,
Récemment tombé ſous la griffe
De l'impitoyable Alecton.

Le tonnerre étoit l'intermede.
Quel épouvantable opéra,

Pour le tendre ami de *Campra*,
Et le doux auteur de *Tancrede!*
Il ne ſera jamais de rien
Dans une muſique pareille.
Cette penſée adoucit bien
Le ſupplice de ſon oreille.

TEL un bon bourgeois de Paris,
Sans dettes, procès, ni querelles,
Côtoyant les murs de Thémis,
De la grand'-chambre entend les cris
Et les chaînes de la tournelle,
Déteſte géole & barreau,
Bénit ſon innocente vie,
Et fuit juge, avocat, patrie,
Huiſſier, criminel & bourreau.

UN ſentiment pareil emporte
Loin du lieu funeſte & vengeur
L'irréprochable voyageur.

DÉJA paroît l'auguſte porte,
Où notre érudit conſommé
Se ſouvient que le fils d'Anchiſe,
Suivant le rit accoutumé,
Planta le rameau d'or, en guiſe
De cette eſpece de baliſe,
Que la Baſoche appelle un mai.

En quatre pas & deux gambades,
Le pélerin croit de l'enclos
Franchir déjà les paliſſades,
Quand un mâtin tout des plus gros,
Un ſubdélégué de Cerbere,
Né dans le chenil de Mégere,
Le poil hériſſé, l'œil ardent,
S'oppoſant à l'ombre légere,
L'arrête tout court en grondant.

Il a pour queue une vipere,
Et contre quiconque proſpere
Il garde une éternelle dent.
Sa panſe énorme n'eſt farcie
Que de ciguë & d'aconit.
Autour de lui l'herbe eſt noircie
Des torrens d'encre qu'il vomit.
Son regard venimeux flétrit;
D'un ſeul ſouffle il ôte la vie;
Et ſur ſon collier eſt écrit:
J'appartiens à la noire envie.

L'ami des dieux en tournoyant,
Faute d'un peu de la galette
Dont Énée avoit la recette,
Jette au ſentinelle aboyant,
Un beau jeton d'académie.
Au vol à peine eſt-il happé,

Qu'

Que voilà ma bête endormie,
Et mon bel-esprit échappé.

Enfin d'un pied libre il arpente,
Les côteaux, les prés & les bois,
Séjour de la race innocente
Des bons humains, de qui font choix
Minos, Eaque & Rhadamante.

Que son ame alors est contente !
Elle le fut moins mille fois,
Le jour qu'une juste patente,
A la pluralité des voix,
L'installa parmi les quarante ;
Quoique la folle vanité
De l'astrolabe du Parnasse
Ne marque plus de cette place
Qu'un pas à l'immortalité.

Aussi gagnoit-il bien au change :
Car la différence est étrange,
Entre habiter l'asyle heureux
Que Virgile a si bien su peindre,
Où de la camarde aux yeux creux
Le trébuchet n'est plus à craindre ;
Entre s'égayer à jamais
A l'ombre des vertes forêts
Dans les jeux, les ris & la danse ;

Ou s'appeſantir les eſprits
Sous les faſtidieux lambris
D'un vieux palais en décadence ;
Et là, non pas pour un moment,
Mais deux heures tout d'une haleine,
Végéter trois fois la ſemaine,
Environné, Dieu ſait comment ;
Puis finir pour derniere aubaine,
Par emporter au monument
Deux mots d'éloge à la douzaine,
Noyés dans un froid compliment.

Oh, comme il ſaute au col d'Horace !
Et que de bon cœur il embraſſe
Ce cher & bien aimé patron,
Qui fut ſa lance & ſon égide !
Tel au col de l'aimable Ovide,
Sauteroit le joyeux Piron :
Tel on verroit plein d'alégreſſe,
Mais plus grave dans ſa tendreſſe,
D'Olivet baiſer Cicéron.

Vous voici donc en-deçà l'onde,
Lui dit l'Anacréon Romain,
Et nous vous poſſédons enfin,
En lieux, où tout plaiſir abonde.
Venez, venez ! Sorti du ſein
Des lettres & de la faconde,

Soyez le bien venu chez nous.
Mais cependant je perds en vous
Un bel écho dans l'autre monde.

A revoir, dit le compagnon,
Un moment excuſez de grace !
Je vois mon bienfaiteur qui paſſe.
Bonjour, monſieur l'abbé Bignon !
Monſieur l'abbé Bignon s'arrête :
Eh, mon pauvre Danchet, bonjour !
Monſieur l'abbé, le beau ſéjour !
Qu'il y fait bon ! que je m'apprête
A vous y bien faire ma cour !
L'expreſſion paroîtra folle
Et bizarre en pays auſſi
Républicain que celui-ci.
N'importe : je vous tiens parole.
Là-haut vous diſant grand-merci,
Je jurai, j'en ai ſouvenance,
Que ma vive reconnoiſſance
M'accompagneroit juſqu'ici :
Elle ſera donc éternelle ;
Point de chicane là-deſſus.
D'ailleurs, quand on a l'ame belle,
La gratitude peſe-t-elle ?
Elle n'eſt qu'un plaiſir de plus.
Ceci te vaille une épitaphe ;
Brave Danchet ! tu diſois d'or.

Ton fidele hiſtoriographe
En pleure de tendreſſe encor ;
Et je n'en pleure pas ſans cauſe.
Si tu vois monſieur de Livri ,
Que tu ſais qui m'a tant chéri ,
Dis-lui pour moi la même choſe.

Lors un objet bien ſingulier
Frappa les yeux du nouvel hôte.
Oh , oh , ſe prit-il à crier ,
J'attrape donc Virgile en faute !
Ah , que d'aimables vérités
Le méchant nous a déguiſées !
Quel ſurcroit de félicités !
Des femmes aux champs Élyſées !
Ceci releve bien le prix
D'une habitation ſi belle.
Monſieur l'abbé , dans ce pays ,
Regretterons-nous l'Isle-Belle ?
Auſſi j'étois ſouvent ſurpris ,
Que dans ces demeures divines ,
Le poëte peu galant n'eût mis
Que des héros ſans héroïnes.
Pourquoi ce trait d'inimitié ?
Pourquoi de l'héroïque eſpece
Souffler la plus belle moitié ?
Un lieu de gloire & d'alégreſſe ,
Sans femmes peut-il en être un ?

L'Olympe même, que ſeroit-ce
Qu'un lieu déſert ou très-commun,
Si l'Olympe étoit ſans déeſſe ?
Point de femmes, point de plaiſir :
De tout tems ce fut mon ſyſtême.
Tous cercles s'en doivent choiſir ;
Et vous dirai-je que c'eſt même
Faute de femmes, qu'aujourd'hui
L'on voit dans notre académie,
Aux pieds de Minerve endormie,
Siéger l'indolence & l'ennui ?

De ce triſte ennui les ſymptômes
Menaçoient le front clair & net
Du digne héritier des Jérômes,
Si le devancier de Greſſet,
Ravi de ſe revoir en femmes,
N'eût pris le parti du *tacet*,
Pour aller ſaluer huit dames.

Sur un tertre émaillé de fleurs,
En belles nymphes printanieres,
Et repréſentant les neuf ſœurs,
Brillent la Suze, Deshoulieres,
Villedieu, Sévigné, Lambert,
D'Aunoy, Caylus & la Fayette.
La ronde ainſi n'eſt pas complette ;
Elle ſent bien ce qu'elle y perd.

A ce beau cercle de lumiere,
Honoré de neuf trépieds d'or,
Une place eſt vacante encor:
Et cette place eſt la premiere.
Puiſſe-t-elle vaquer hélas,
Long-tems par-delà mon trépas!
Car vous ſeule (*) y devez prétendre;
Vous ſeule y monterez un jour,
Vous, dont le pinceau noble & tendre
A peint les malheurs de l'amour.
A ce haut rang tout vous appelle;
Et ſi ce nouvel Hélicon
Se veut élire un Apollon,
Vous propoſerez Fontenelle.
Après que d'un air d'enjoûment,
A ces huit muſes de la France,
Le nouveau venu poliment,
Eut fait très-bas la révérence,
Et très-haut un long compliment;
De là dans le vallon charmant
Il vit une tête éminente,
Entre mille autres rayonnante:
C'étoit celle du grand Armand.
Notre fondateur! quelle joie!
S'écria-t-il tout tranſporté:
Oh parbleu, je veux qu'il me voie!

(*) Madame de Tencin.

Il court au héros tant vanté,
Et ne ſe poſſédant pas d'aiſe,
S'incline en toute humilité :
Lui baiſe les mains, les rebaiſe :
Monſeigneur, une éternité
Me ſemble un tems trop limité
Pour vous pouvoir payer ma dette :
Vous voyez un pauvre poëte,
Qui vous doit l'immortalité.
A moi, repliqua le grand homme ?
Oui, monſeigneur, je vous la dois ;
Et depuis trente-ſix ans, comme
Académicien françois.
Eh quoi, de mon académie,
Reprit le fier inſtituteur,
On parle encore en l'autre vie ?

Si l'on en parle, monſeigneur !
Ce doute, ainſi que nous, vous bleſſe ;
Oui, certe, & malgré les jaloux
On parlera d'elle ſans ceſſe,
Comme elle ſans ceſſe de vous.
Plus que du brillant domicile,
Dont au roi vous avez fait don ;
Plus que de l'auguſte maiſon,
Qui de nos docteurs eſt l'aſyle,
Que de la rue & de la ville
Qui s'honorent de votre nom !

Je m'en étonne avec raiſon,
Dit l'ombre à toque enluminée ;
C'eſt mon étoile fortunée,
Qui ſur vous influe & vous ſert.
Je me ſouviens de la journée,
Où je fus pris un peu ſans vert :
Ce fut ſur la fin du deſſert,
Que me préſentant ſa requête
Le folâtre de Boiſrobert
Me fourra ce plan dans la tête.
Mais depuis long-tems là-deſſus
Mon cœur indifférent ſommeille :
Vous l'avoûrai-je un peu confus ?
Ce fut du moment que je fus
La réception de Corneille.
Eh, monſeigneur, pardonnez-la !
Dit l'autre, que l'aveu démonte :
Nous n'avons pas ſur notre compte
Deux fautes comme celle-là.

Au nom du défenſeur des doges,
Votre illuſtre & digne neveu,
En faveur d'un ſiecle d'éloges,
Où pas un de nous dans le feu
De ſon génie enthouſiaſte,
Peignant celui de Richelieu,
N'oublia de le nommer vaſte,
Laiſſez-vous attendrir un peu !

Bon, dit le cardinal, à d'autres;
Plaisans éloges que les vôtres!
Le bel hommage qu'un encens
Qu'à titre égal en même tems
Séguier révendique & partage!

Ignorez-vous donc qu'aujourd'hui,
Repart Danchet prenant courage,
Son nom n'est presque plus d'usage,
Et qu'à peine on parle de lui?
De vous, le récipiendaire
Passe net à Louis le Grand,
Et de notre aveu, laisse en blanc
Le héros intermédiaire.

Dans le fond des eaux du Léthé,
Le second protecteur jeté,
Rendit le premier plus traitable:
De plus, ayant appris combien
Du moindre académicien
Le mérite est recommandable,
Combien de ce corps assidu
Le travail & les exercices
Au public ont déjà rendu
De considérables services,
Et ce que trouvent d'agrément
Dans ce bel établissement,
Princes, princesses, rois & reines,

Quand ce treizieme parlement,
A quelque grand événement,
Dans le rang des cours ſouveraines,
Vient déclamer ſon compliment.

A TOUT l'éclat dont elle brille,
Il eſt trop heureux d'avouer
Que l'académie eſt ſa fille,
Et l'exhorte à continuer,
Lui prédiſant gloire & durée,
Et toute prédilection,
Pourvu qu'elle ſoit éclairée,
Et juſte en ſon élection.

OH! là-deſſus ſoyez tranquille,
Lui dit le zélé vétéran;
A nos clartés fiez-vous en,
Et croyez la brigue inutile.

NOUS faiſons, quand on nous reçoit,
Un ſerment qui la décourage:
Nous jurons à l'aréopage
De ne laiſſer qui que ce ſoit
Aſſuré de notre ſuffrage.
Louis, qui lui ſeul auroit droit
D'exiger toute obéiſſance,
Ce roi dont le pouvoir immenſe
Se fait ſentir à tant de rois,

N'étend pas ſa pleine puiſſance
Sur la liberté de nos voix.
Avec un pareil avantage,
Et ce qu'on doit à ſon ſerment,
Ne pas opiner librement,
Seroit n'avoir foi, ni courage.
Auſſi nos meſſieurs verroient tous,
Fermiers, miniſtres, belle & prince,
Les ſolliciter à genoux,
En faveur d'un ſujet trop mince,
Qu'ils aimeroient mieux noblement,
Par un abus moins illicite,
S'ils ne pouvoient faire autrement,
Aller au-devant du mérite,
Que contre un ſi beau réglement.
La juſtice eſt leur élément,
Et leur qualité favorite.

J'AI, par un trait original,
J'ai moi-même en pareille affaire,
Durant vingt ans, ferme & loyal,
Donné mon ſuffrage à Nadal,
Préférablement à Voltaire.

MAIS, interrompt le cardinal,
N'oubliez pas le capital :
Avant l'eſprit & le génie,
Examinez de près les mœurs ;

Point d'étourdis, point de moqueurs,
Point de libertins, je vous prie!

C'EST ce qu'auſſi nous évitons,
Reprend l'homme ſage & ſincere;
Croyez que nous nous arrêtons
Moins aux talens qu'au caractere.
Comptez ſur quarante Catons;
Et vous ne vous tromperez guere:
Et pour que vous n'en doutiez pas,
Je vous fais juge de la choſe.
Poëtes n'ayant pas plus de rats;
Que de vieux écrivains en proſe;
Force gens à petits rabats;
Des grands de la cour, des prélats;
Voilà tout ce qui nous compoſe.
L'expérience rend matois:
Nous n'y ſerons pas pris deux fois;
Et je n'ai pas la tête ſaine,
Ou de long-tems dans le tableau;
Nous ne reverrons un Boileau,
Et moins encore un Lafontaine.

EN ſtyle ſimple & ſans apprêt,
La choſe ainſi contée au maître,
Peut-être un peu moins comme elle eſt,
Que telle qu'elle devroit être:
Pour aller vanter ce ſuccès

A ſon bon ami Ximenès,
Le grand Armand quitta la place;
Et l'heureux Danchet pour jamais,
Alla rejoindre ſon Horace.

Apothéoſe de Binbin, ou voyage de l'Empirée (*).

A M. le comte DE SAINT-FLORENTIN.

Oh! pour le coup, monſeigneur, je ſuis mort!
Me voyant rire & plaiſanter, peut-être
Direz-vous, non: pardon, vous avez tort;
Nul mieux que moi, n'a droit de s'y connoître.
Oui mort, très-mort, autant qu'on le peut être;
Non, comme un jour que m'abuſant très-fort,
Je me le crus; un jour ſur votre ſort,
Qu'en ſommeillant j'interrogeois en maître,
Le vieux trio qui file au ſombre bord.
Je l'avoûrai, dans un joyeux tranſport,
Ce jour j'avois, d'un vin fumeux & traître
Étourdiment bu trop d'un rouge bord,
A la ſanté de qui fit mon bien-être:
L'eſprit ici, pour vous y reconnoître,
N'a pas beſoin de faire un grand effort.
Pour ce jour-ci, je ne dors, ni ſuis ivre,
Ni n'extravague, & rien n'eſt plus certain,

(*) Piron a compoſé ce poëme à l'âge de 81 ans.

Je ne ſuis plus. adieu le genre humain.
N'offrir aux yeux qu'un automate en cuivre,
Jaune & pliſſé, comme un vieux parchemin;
Ne plus aimer rots, entre-mets, ni vin,
Table, ni lit, ni ce qui peut s'enſuivre,
Ne pouvoir plus lire, ni faire un livre,
Ne voir plus ciel, terre, ni vous enfin:
Vous, monſeigneur, que du ſoir au matin
J'euſſe voulu dévancer, joindre & ſuivre,
Comme votre ombre, en fidele Binbin:
Qu'appelle-t-on mourir, ſi c'eſt là vivre?

Tel étant donc, & pire qu'expiré,
Regardez-moi comme un homme enterré;
De corps s'entend: car l'ame ſéparée
Revole, non au manoir abhorré,
Où l'autre fois je me crus transféré;
Non aux enfers, mais au clair Empirée,
Où lumineux, en aſtre figuré,
Je vais jouir d'une paix aſſurée:
J'y ſuis étoile à beau rayon doré,
Brillant flambeau, d'éternelle durée.
Étoile! toi? Moi! vous n'en croyez rien?
Qu'a donc cela, qui ne ſoit très-croyable?
Eh quoi! le bœuf, un bouc, un cancre, un chien,
Si l'on veut mieux, deux (*) Binbins le ſont bien!

(*) Les deux gémeaux.

Mon ſort au leur peut bien être ſemblable.
Je ſuis étoile, étoile fixe, ſtable,
Et virolée au haut du firmament,
Loin du diſtrict de ce long inſtrument
Braqué d'en-bas par tous nos aſtronomes,
Pour ſavoir où, quels & combien nous ſommes,
Et qu'un d'entr'eux à Bornéo braqua (*),
Au grand honneur de ſa patrie ingrate;
Car le premier au ciel il remarqua
Et vit ſous lui que la terre étoit plate.

Vous concevez ſi je ſuis bien joyeux,
Moi qui n'ayant vu goutte en notre monde,
Y fus pourtant tout auſſi curieux
Qu'aucun Binbin dont ſa peuplade abonde.

Quel paſſe-tems de ſe trouver en lieux
Où, ſans beſoin de lorgnette, ni d'yeux,
Tout œil ſoi-même, on embraſſe à la ronde,
Même au-delà, mille fois plus & mieux,
Que ce fétu nommé la terre & l'onde!

Rétrogradant au jour de mon départ,
Mon ame, à peine à ſoi-même rendue,
De l'athmoſphere eut franchi le rempart,
Et de l'éther traverſé l'étendue,

(*) Voyage de Maupertuis au Nord.

Que demeurant pour un tems ſuſpendue,
Elle voulut, avant qu'il fût plus tard,
Revoir le globe où nous avions pris vie ;
Et d'y rentrer n'ayant rien moins qu'envie,
Lui dire adieu par un dernier regard.

PARCOURANT donc un vuide inconcevable,
Elle chercha cette terre habitable
Sans la trouver, quoiqu'elle y vît très-clair,
Et commençoit à la croire une fable,
Quand d'un coup-d'œil plus perçant que l'éclair,
Elle la vit dans le vague de l'air,
De la grandeur d'un petit grain de ſable.

SPECTACLE rare ! & la place admirable !
Le voilà donc ce globe terrien,
Dis-je en riant, qu'on s'imagine immenſe !
Où du néant ſorti pour être rien,
Né d'une femme & d'un homme de bien,
Faute de nom, de titres, de chevance,
Et d'y pourvoir n'ayant aucun moyen,
J'arrivai nud & naquis ſans naiſſance :
Tandis qu'un autre, au ſein de l'opulence,
Sans qualités, dons, talens ni vertu,
Quand nud j'étois, recevoit l'exiſtence
Et ſe trouvoit tout chauſſé, tout vêtu !

QUOI ! c'eſt au creux de ce léger atôme,
Qu'aimé ;

Qu'aimé, trahi, j'ai tant ri, tant pleuré!
Qu'épris d'une ombre, effrayé d'un fantôme,
J'ai tant agi, tant craint, tant eſpéré!
Et qu'après nombre & nombre de journées,
Caſſé, caduc, au bord du monument,
Je me donnois quatre-vingt tant d'années,
N'ayant vécu toutefois qu'un moment!
Sot que j'étois! Mais je me le pardonne:
N'eſt pas qui veut, ſenſé parmi les fous;
Les hommes ſont un peu moutonniers tous;
L'eſprit s'égare où l'erreur l'environne:
Binbin mouton hurloit avec les loups.
Quels loups encor! Des loups moins raiſonnables
Que ceux qu'Ésope introduit dans ſes fables;
Des animaux entr'eux ſans ſûreté,
Tous l'un à l'autre en effet redoutables,
Et ſe croyant pourtant en liberté
Dans des cachots qu'ils appellent cité;
S'y faiſant fête, auſſi fourbes qu'affables.
De peur de pis, l'un s'y tient garrotté:
L'autre paſſant les limites profondes
Que mit le ciel entre les continens,
Laiſſe la terre, & s'abandonne aux ondes,
Sur un ais frêle, à la merci des vents,
Pour acquérir, quoi? de l'or, une peſte,
Un faux brillant qui tous les éblouit,
Que le vice aime & la vertu déteſte,
Qui de leurs mains coule & s'évanouit;

Don de l'enfer ou du courroux céleſte ;
Que l'un diſſipe, & que l'autre enfouit,
Également inutile ou funeſte
A qui l'entaſſe, ou qui trop en jouit !

Et vous, meſſieurs, vous croyez-vous plus ſages,
Grands écrivains, capitaines ſans pair,
Que l'orgueil enfle, & qui de tous les âges
Croyez devoir emporter les ſuffrages,
L'un par la plume, & l'autre par le fer ?
Mieux vaudroit vivre inactif & paiſible.
De le redire eſt-il ici beſoin ?
Calculez bien ; voyez s'il eſt poſſible,
Que du milieu, d'un coin, ou d'un recoin
De votre globe, aux aſtres inviſibles
Le plus grand nom puiſſe voler bien loin ?

Pour vous, l'objet des appétits de l'homme,
Que ſa moitié, que le beau ſexe il nomme,
Et dont il eſt le jouet & l'appui,
De ſes défauts je veux bien qu'avec lui
Vous n'ayez pas à partager la ſomme.
Vous me charmiez : ne ſoyons point ingrat ;
Mon œil ſe ferme, & ſur vous bouche cloſe :
Crainte de trop ſur ce point délicat,
Qu'ici le tact imite l'odorat,
Qui craint de trop ſe complaire à la roſe.
Or, adieu donc, des humains corrompus

Berceau fatal, globule imperceptible
Où git la mort, ſpectre, monſtre terrible
Dont j'eus tant peur, & que je ne crains plus.

VIL habitant du monde ſublunaire,
J'y languiſſois dans l'ombre & le mépris :
Supérieur au plus haut luminaire,
Je vais orner le céleſte lambris.
D'aiſe, à ces mots, mon ame épanouie,
Et s'étoilant comme le tourneſol,
Vers ſa premiere & brillante patrie,
Se tourna toute, & pourſuivit ſon vol.

JE rencontrai dans la route un phoſphore,
Fauſſe comete & vaine exhalaiſon,
Aſtre éphémere, impuiſſant météore,
Qui ſous la lune, au haut de l'horizon,
Entre elle & nous, naît, flambe & s'évapore,
Sans influer parmi nous bien ni mal ;
Que toutefois pape, empereur & prince,
Un duc, un doge, un grand encor plus mince,
Des capucins même le général,
Ou l'intendant de la moindre province,
Croit de ſa mort l'infaillible ſignal.

BIEN plus, d'après ce ſuperbe ſyſtême,
De laurier-roſe un rimeur couronné,
Prince à comete auſſi ſe croyant né,

Voyant pâlir les fronts à diadême,
De compagnie ose être consterné;
Il en devient morne, pensif & blême:
Meurt en ce tems, un pape infortuné
Qui le rassure & le rend à lui-même.

ABANDONNANT l'homme à ses visions,
Déjà je vole aux hautes régions,
Dont le contour enferme les planetes.
Entre elles sept, roulent des légions
D'astres moins grands, véritables cometes,
A barbe, à queue, à gentilles cornettes,
Allant rejoindre au loin leurs tourbillons.
Selon qu'elle est, ou sel ou melliflue,
Chacune à part, heur ou malheur influe
Sur le mortel naissant sous ses rayons,
Rend à son gré la raison superflue,
Et de son chef nous rend mauvais ou bons.

COMMENT ne pas en croire quelque chose?
Un précurseur de notre volonté,
La mene en lesse, agit d'autorité.
De marcher droit d'abord on se propose;
On fait un pas, c'en est un de côté.
A qui s'en prendre, & quelle en est la cause?
Ce précurseur, l'astre l'a dérouté.
Nous proposons; notre ascendant dispose.
Dans le détroit je n'ai que trop été;

Je ne voulois faire ni vers, ni proſe;
Les aſtres m'ont plongé dans tous les deux.
Je fus auteur, même ici je compoſe,
Et quoiqu'étoile & qu'aſtre au-deſſus d'eux,
Je paie encor le tribut onéreux,
Qu'aux nouveaux nés leur influence impoſe:
Binbin en vers met ſon apothéoſe.
J'ai beau ſentir qu'en ceci je commets
La dignité de ma métamorphoſe,
Que je déroge, & que je me permets
Un grand écart; qu'en cela je m'expoſe,
Me dégradant du poſte où je me mets,
A mériter que le ciel m'en dépoſe.

POUR m'excuſer à toi je m'en remets,
Force majeure; eſt-il rien qui s'oppoſe
A ton vouloir, qui le puiſſe & qui l'oſe?
Le deſpotiſme entend-il ſi ni mais?
Non: tes reſcrits ſont ſans appel, ſans gloſe;
Sur eux d'abord la fatalité poſe
Un ſceau d'airain, que rien ne rompt jamais.

PRÊT de m'aller fixer aux lieux paiſibles.
D'où, grace au ciel, je vous parle à préſent,
Par habitude à rire me plaiſant,
Je décochai nombre de traits riſibles,
Et des plus vifs, toujours chemin faiſant,
A tout le corps de ces aſtres nuiſibles,

Pour me venger de leur mauvais préſent ;
Et j'avois tort : ami, point d'invectives,
Me dirent-ils, nous ne ſommes hélas !
Que des paſſans regagnant leurs états,
Où nos aſpects ont des forces actives ;
Au lieu qu'ici chez nos ſept potentats,
Nous n'avons point voix délibératives ;
Nous y brillons, mais n'y dominons pas.
Vas, ſi tu peux, te plaindre aux ſept arbitres
Du triſte ſort de tes pauvres humains.
Tu trouveras ſur leurs ſacrés pupitres
Bien rédigé chapitres par chapitres,
Le plumitif du greffe des deſtins :
Adieu, Binbin. Bon voyage, cometes.

Quoi donc ? Chacun tira de ſon côté ;
Elles du leur, & moi droit aux planetes.
Toutes enſemble [étrange rareté !]
Par grand haſard pour ma commodité,
Je les ſurpris en unions parfaites,
Chez leur doyen tenant grand comité.
Ce jour fatal n'eſt que ſur mes tablettes,
Aſſurément ſeul je l'aurai noté.
Beaux almanachs, étrennes mignonnettes,
Matthieu Lansberg, tous vous l'aurez ſauté ?
C'eſt qu'un œil ſeul, au ſein de la clarté,
Vaut mieux qu'un double & triple téleſcope.
De ce congrès, de cette nouveauté,

La cauſe étoit, qu'aujourd'hui philantrope,
Le ciel veilloit ſur la nativité
D'un ſouverain, ſoit d'Aſie ou d'Europe,
Qui dans les flancs, depuis neuf mois porté,
Demain venoit orner l'humanité.
On méditoit le plan d'un horoſcope,
Dont le tireur, en toute ſûreté,
Sur l'étiquette & la ſimple enveloppe,
Pouvoit prédire au peuple un ſiecle d'or,
Un Télémaque, éleve de Mentor,
Qu'eût avoué l'époux de Pénélope,
Et que peut-être eût envié Neſtor.
Saturne même, oui, leur doyen Saturne,
Que l'on nous peint froid, pâle & taciturne,
Paroiſſoit vif comme un émérillon,
Et ſur la joue avoit du vermillon.
Haut ſur la coupe, Hébé penchoit une urne,
D'où le nectar tomboit à gros bouillon.

. . . . . .

L'OBJET préſent nous façonne l'humeur;
On devient triſte où l'on voit la triſteſſe,
Et jovial où regne l'alégreſſe.
Des yeux l'effet deſcend & paſſe au cœur.
J'étois entré dans un eſprit d'aigreur;
Je vis la joie en ſon degré ſuprême,
J'oubliai tout, & m'oubliant moi-même,
Ne me ſouvins que de vous, monſeigneur.

Doux ſouvenir ! plaiſir, malgré l'abſence,
Durable autant que la reconnoiſſance,
Qu'en moi je ſens devoir durer ſans fin !

TROUVANT donc là telle & telle puiſſance,
Dont le regard favorable ou malin
Fixe le ſort de l'homme à ſa naiſſance,
Content du mien, au vôtre je ſongeai ;
Mon protecteur devint mon protégé ;
Et profitant de cette circonſtance,
Sur votre compte, en aſtre d'importance,
En vous nommant, je les interrogeai.
Quand il naquit, dis-je à l'aréopage,
Pour ſon bonheur tout fut-il bien rangé ?
Chacun de vous lui fit-il bon viſage ?

SOYEZ-EN ſûr, & nous ajoutez foi,
Dit Jupiter : témoin l'heureux préſage ;
Car le paſſé du futur eſt l'image.
Pour honorer le haut rang & l'emploi,
Où l'appelloient ſa naiſſance & ſon roi,
Je l'ai fait bon, vigilant, juſte eſt ſage.
Il diſoit bien, & de là je l'en croi.

MOI, tout mon ſoin, dit Mars en cas d'orage ;
[Car il en vient, du ſort telle eſt la loi]
Tout mon ſoin, dis-je, en ce moment d'effroi ;
Fut de l'armer du plus ferme courage.

Je voudrois voir qu'il ſe plaignit de moi !
Crioit Vénus ; & Mercure, à part ſoi,
Diſoit moins haut, grace à plus d'un meſſage,
Où de mon aile on faiſoit bon uſage,
Et ſi je mue, on ſait aſſez pourquoi. . . .
Qui mieux que moi l'aſſiſtoit en voyage ?
Lui dit la lune. Au ciel, à ton paſſage,
Je n'allumois ma lampe que pour toi.

La terre fait, ne pouvant davantage,
Croitre l'encens pour qui vous rend hommage,
Tout le plus pur, & du meilleur aloi.

Saturne enfin, pour couronner l'ouvrage,
Vous deſtinoit, me dit-il, en partage
Bon eſtomac, ſanté, nerf, & de quoi,
Les ménageant, parvenir à ſon âge.

Après avoir fait mon remercîment
Des bons propos que je venois d'entendre,
Je n'avois plus qu'à tendre au firmament :
Mais je me dis, ſur le point de m'y rendre,
Je monte là pour n'en jamais deſcendre ;
Régalons-nous de quelques ſtations.
Sachons un peu, des ſpéculations
De nos ſavans, de leurs relations
Ce qu'il eſt bon de laiſſer ou de prendre :
Voyons de près les conſtellations.

Du haut des airs, en une ſimple œillade

J'embraſſois tout, & je vérifiai
Des Zoroaſtre & des Tycho-Brahé
L'orbiculaire & vaſte promenade.

DROIT au milieu des cornes du taureau,
Je vis d'abord la pluvieuſe hyade :
Sur ſon poitrail éclatoit la pléïade.
La France en a la copie en tableau,
Tant que vivront ſur le double coupeau,
Et brilleront un Moliere, un Corneille,
Un Lafontaine, un Racine, un Rouſſeau,
Le doux Quinaut, ſa ſixieme merveille,
Et la ſeptieme enfin notre Boileau.
De tous frimats nette & développée,
L'étoile aſſiſe au pole boréal,
S'offre à ma vue, en même tems frappée
De ſa ſemblable, aſſiſe au pole auſtral!
Entre elles deux, je remarque Amalthée,
Ses deux chevreaux, la grande voie lactée,
Le chariot du prophete royal,
Orion, l'Ourſe, & la Caſſiopée,
L'étoile due au ſage & grand Pompée,
Que Rome aux fers décerne à ſon rival;
Auſſi Caton la déclare uſurpée.
Sur une étoile alors, en plein conſeil,
Une grande ame à Rome étoit aſſiſe;
Et ſi l'uſage en France étoit pareil,
Comme en nos cœurs, au centre du ſoleil,
O grand Henri! la tienne ſeroit miſe.

Un million de globes de cryſtal
Roule avec art ſous la voûte azurée.
Leur mouvement rend un ſon muſical,
Dont l'harmonie & vive & tempérée,
Croiſſant au gré du moteur principal,
Pleine & divine arrive à l'Empirée.

De Bérénice en ce cercle étoilé,
Je ne vis point le toupet conſtellé;
Encore moins vis-je les deux jumelles
Dont la beauté détermina Paris,
Aſtre caché ſous la jupe des belles,
Et qu'apperçut un de nos beaux eſprits,
Homme fertile (*) en viſions nouvelles.

Mais quelle fut ma ſatisfaction!
Vous m'euſſiez vu ravi comme en extaſe,
Appercevant la conſtellation
Sacrée aux gens de ma profeſſion,
Notre cheval de bataille, Pégaſe.

Binbin, tout beau! perds-tu le ſens commun?
Pégaſe un aſtre! oui, comme j'en ſuis un,
Aſtre à bon droit, & je vous en atteſte,
Longs lunetiers, prononcez de plein droit;
O grands-voyers de la voûte céleſte,
Notre œil de linx le voit comme il vous voit.
Tandis là-bas qu'un auteur à la glace,
L'oſant, d'office, enterrer à l'étroit,

(*) Perrault.

Dans un vallon, lui désigne sa place,
Le croit monter, en croupe ayant l'ennui;
Et le bourbier encore auprès de lui,
S'imagine être au sommet du Parnasse.

Et tel étois-je, hélas, en mon vivant!
Dans un beau songe, insensé métromane,
Sur ce cheval je me suis cru souvent:
Fier & gaillard, j'allois le nez au vent,
Et je faisois claquer mon fouet profane.
N'étois-je pas [mon siecle en fut témoin]
Un joli Plaute, un bel Aristophane?
Un si doux rêve aussi n'alloit pas loin.
Vous voilà donc, noble sang de Méduse,
Dis-je au coursier de l'immortalité!
Sur vous cent fois je me suis cru monté,
Quand, le jouet d'une folâtre muse,
Comme un nigaut qu'aisément on abuse,
Sur Chevillard je n'étois que planté.

Maudite soit la fille de mémoire,
Dont si long-tems le charme ou le grimoire
M'a retenu de la sorte enchanté!

Mais laissons là ma ridicule histoire:
Sans autre soin que de chanter victoire,
Suffit que d'astre ayant la dignité,
Et comme moi, dans les cieux transporté,
Vous y voilà dans toute votre gloire,

Oui, me voilà, dit-il, bien installé ;
Et j'en atteste ici l'observatoire,
Sur un brevet par le destin scellé.

Contez-moi donc, illustre quadrupede,
Vos hauts exploits & vos revers, depuis
Qu'à coups de sabre, au monstre, par votre aide,
Persée en l'air, fit lâcher Andromede,
Jusqu'au tems où, pour adieux au public,
Fourbu, poussif, vous laissâtes *Warvick* (*),
Un *Egyptus*, les *Scythes* & *Tancrede*?

Qu'exiges-tu? *Meminisse horret*
Luctuque refugit! Je fus, qui ne le sait?
Me répondit la bête constellée,
Chez Apollon, courier du cabinet.
A tire-d'aile, en l'air, bride avalée,
De val à mont, du mont à la vallée,
Je portois vers & prose à gros paquet,
De l'or, du plomb, marchandise mêlée,
Charge pesante, à faire crever net
Tout bon mallier qui n'eût pas été fée.
C'est avoir fait cent fois plus, valu mieux,
Que l'étalon (**) du roi de Macédoine.
Sur terre, avant que de monter aux cieux,
N'avois-je pas bien gagné mon avoine?

(*) Tragédie de M. de la Harpe.
(**) Bucéphale.

Que faire plus pour la poſtérité ?
J'ai trois mille ans été pour elle en voie,
Caracolé, rué, volé, trotté,
Depuis le ſiege & de Thebe & de Troie,
Juſqu'à celui de Calais (*) tant vanté;
Depuis Theſpis juſqu'à ce jeune brave (**),
Qui me montant quand j'étois efflanqué,
Voulut joûter contre l'heureux *Guſtave*,
Et l'étrier, au choc ayant manqué,
De deſſus moi tomba dans le Léthé;
Ou ſi l'on veut, du grenier à la cave.
Qu'a ce malheur de ſi réjouiſſant ?
Qu'eſt-ce qu'ici ces rires ſignifient ?
Car vos rayons vont en s'élargiſſant,
Et c'eſt ainſi que les étoiles rient.

J'OUVRE les yeux : ſerois-tu par haſard,
Ce franc Binbin, ce drôle de génie,
Qui tout uni, ſans manege & ſans art,
Suivoit la cour du dieu de l'harmonie;
Et qui ſifflé par fois, humble & fuyard,
T'es crus toujours planté ſur Chevillard,
Travaillant même à la *Métromanie* ?
J'avouai tout ſans honte & ſans orgueil.

(*) Le *Siege de Calais*, tragédie par M. de Belloy.

(**) M. De la Harpe qui a fait auſſi une tragédie de *Guſtave*.

C'eſt, me dit-il, me voyant de bon œil,
Te faire trop à toi-même la guerre :
Ne dois-tu pas t'en fier à l'accueil,
Dont t'honora ſi long-tems le parterre ?
A ton inſu je fendois l'air pour toi ;
Je t'emportois, comme de bonne foi,
Quand tu chantois le maître du tonnerre,
Tes bienfaiteurs, ta maîtreſſe & ton roi.
Tout autre à moins ſeroit content de ſoi.
J'en vois plus d'un qui piaffe & ſe panade,
Sûr d'avoir fait de moi ſon porte-faix,
Pour qui mon pied, d'une ſimple ruade,
N'auroit jamais daigné ſe mettre en frais.

Il dit : mon ame, à ces mots, raſſurée
Sur quelque bruit que je laiſſe après moi,
Mon adieu fait, je gagnai l'Empirée,
Où me voici brillant, tranquille & coi.

O noble organe, agréable interprete,
Et digne ami du prince bien-aimé,
Aux grands ſecrets miniſtre accoutumé,
Daignez garder celui de ma retraite,
Et que vous ſeul en ſoyez informé !
Car après tout, mon corps inanimé
Là bas encor mange, boit & végete ;
Et ſur ce bruit paſſant pour inhumé,
De tous états il ſeroit ſupprimé.

Adieu Mercure & royale caſſette,
D'où s'enſuivroient pires que la diete,
Famine & mort. Quoiqu'infirme & caſſé,
Le pauvre corps ſe ſeroit bien paſſé,
Tout en riant, que ſon ame indiſcrete
L'eût avant terme ainſi mis *in pace*.

CONTES.

Conte épigrammatique.

CHEZ un seigneur un moine étant,
Le diable s'offrit à sa vue,
Et dit : je t'étrangle à l'instant,
Ou tu feras l'un des trois : tue,
Fornique, ou t'enivre ; opte. Il but.
En buvant, madame lui plut.
Le mari qui faisoit un somme,
S'éveille, & voit le couple en rut ;
Veut l'enfiler : mais le saint homme
Prend un chenet, frappe & l'assomme.
C'est où l'attendoit Belzébut.

Rosine, ou tout vient à point qui peut attendre, conte.

CHACUN trouve à la fin son compte.
Gens mécontens de votre état,
Patientez. C'est de ce conte
La morale & le résultat.
ROSINE à peine avoit quinze ans.

Peignons d'un trait ſes agrémens :
Le moindre de tous étoit l'âge.
Ne détaillons pas davantage
Un portrait qui court les romans.
Roſine, en un mot, étoit belle,
Belle à mériter mille amans :
Pas un pourtant n'approchoit d'elle.
Son pere vivoit en dévot,
Et ſa mere étoit une prude :
Couple auſſi rigoureux que ſot,
Auſſi ridicule que rude ;
Nuit & jour en inquiétude,
Et l'œil ouvert ſur le tendron,
Crainte de quelque tour fripon
Que ſe reprochoit leur ſageſſe,
Et qui, dans leur tems de foibleſſe,
Avoit hâté leur union.
Il n'eſt Argus pires, dit-on,
Que les Argus de cette eſpece.
Mais il n'en eſt ni plus ni moins :
Ils en furent pour leurs alarmes.
Roſine prit garde à ſes charmes,
Et ſentit ſes petits beſoins.
Le ſein naiſſant de la fillette,
Couva bientôt certains deſirs,
Sources de maints profonds ſoupirs,
Qui le ſoulevoient en cachette.
Et quand ſur-tout ces déplaiſirs ?

Sans faute aux heures de toilette.
Hélas, disoit-elle souvent,
Quand sa parure étoit complette,
Et qu'elle se miroit seulette,
Je jette bien ma poudre au vent!
Quoi donc! j'aurai toute ma vie,
Pour tous jeux, pour tout entretien,
J'aurai pour toute compagnie,
Mon oiseau, ma chatte & mon chien?
Avec le monde qui m'oublie,
Tout commerce m'est interdit?
Et pour qui me suis-je embellie?
C'est bien me parer à crédit!
Me parer est grande folie!
Que m'importe d'être jolie,
Si mon miroir seul me le dit?
Veut-on me laisser mourir fille?
Si je puis, il n'en sera rien;
Et j'y saurai plus d'un moyen.
Ah, qu'une mere de famille
A de beaux droits qui m'iroient bien!
Droit d'être coquette ou béguine,
D'être précieuse ou badine,
D'agacer un cercle flatteur,
Ou de passer à la sourdine
Le tems avec un directeur;
Droit, selon l'une ou l'autre humeur,
De porter l'or ou l'étamine;

Droit d'oſer tout ſous la courtine,
De faire la paix ou le bruit;
D'être careſſante la nuit,
Et le jour de faire la mine;
Droit, s'il arrivoit un malheur,
De convoler en tout honneur;
Tant d'autres droits que j'imagine,
Droits ſi bien dus à nos appas,
Dont la jouiſſance eſt ſi belle!
Puiſſance maritale, hélas,
Bientôt ne me viendras-tu pas
Délivrer de la paternelle?

Le ciel prit au mot la pucelle.
Le pere avoit un vieux château
Au bord de la mer infidelle.
Un jour que, ſur une nacelle,
La belle s'égayoit ſur l'eau,
Une bourraſque, un vent de terre
Fait faire largue à ſon bateau.
A point nommé paſſe un corſaire,
Qui la ramaſſe en ſon vaiſſeau,
Cingle en Afrique, & ſur la plage,
Met ſa belle proie à l'encan.

Un beau jeune mahométan,
(Nommons Oſmin le perſonnage)
La convoite, & paie au forban
Tout ce qu'on veut, & davantage.
Et croyez que le muſulman

N'eut pas plus regret à la ſomme,
Qu'à l'aſpect d'un ſi beau jeune homme,
Roſine en eut à ſa maman.

OR déjà le Turc, à ſon dam,
Avoit vingt-neuf femmes en ſomme;
En avoir trente étoit ſon plan;
Et cela, grace à l'alcoran,
Sans nulle diſpenſe de Rome.
Otez-moi la peur de Satan,
Gens indévots, & qu'on m'aſſomme,
Si demain je n'ai le turban.

AINSI payée en belle eſpece,
L'ouaille fut miſe au bercail,
Non ſans quelques mots de tendreſſe;
Bref, & laiſſant tout long détail,
Roſine entra dans le ſérail,
Moins en eſclave qu'en princeſſe.

PENDANT le jour tout fut des mieux.
Rien d'abord qui ne rit aux yeux.
Mais à la fin de la journée,
Voici la chance bien tournée.

DANS un ſpacieux promenoir,
Elle trentieme eſt amenée:
Penſez qui fut bien étonnée,
Quand face à face, par un noir,
Ces anges rangés ſur deux lignes,
A l'arrivante firent voir
Vingt-neuf rivales toutes dignes,

Comme elle, de n'en point avoir.
Le fier Oſmin à pas tranquilles,
Grave comme un conſul Romain,
Et toutefois d'un air humain,
Se promene entre les deux files;
Leve un menton, découvre un ſein,
L'admire à ſon aiſe; examine
Le lis, la neige & le jaſmin
Du demi-globe que termine
Un petit bouton de carmin;
En enveloppe de ſa main
Le contour auſſi doux qu'hermine,
En fait autant à ſon germain;
Puis de belle en belle chemine;
Et devant qu'il ſe détermine,
Refait trente fois le chemin.
Cependant des fines femelles,
Pour fixer les faveurs d'Oſmin,
C'eſt à qui joûra des prunelles;
Mais un mouchoir qu'il jette enfin
A la plus heureuſe d'entre elles,
Remet le reſte au lendemain;
Et Roſine étoit de ce reſte.
Nouvel état, en vérité,
Pour peu qu'il dure, plus funeſte
Que le premier qu'elle a quitté!
" Mais c'eſt un choix peu médité;
L'injuſtice eſt trop manifeſte:

Demain j'aurai la primauté „.
Des femmes en fait de beauté,
Tout monologue eſt peu modeſte.
D'UN ſecond choix moins indigeſte,
Eſpérance endort vanité ;
Le tiers jour, pas plus d'équité.
Soit guignon, ſoit mauvais manege,
Soit tous les deux : que vous dirai-je ?
Elle en eſt au vingtieme jour,
Sans avoir encore eu ſon tour.
ELLE ne retient plus ſes larmes :
" Quel eſt donc l'étrange ſéjour,
Où j'étale aux yeux tous mes charmes,
Sans pouvoir inſpirer d'amour ?
Ah ! diſoit la belle éplorée,
Que mon cœur s'étoit bien mépris !
Helas ! ſi j'étois ignorée,
Du moins j'ignorois les mépris !
Être vingt fois déshonorée !
O L'INDIGNE & l'affreux deſtin !
M'a-t-il un moment deſirée,
Le tyran ! de quel air hautain
Il ſe préſente à notre vue !
Ce coup-d'œil errant, incertain,
De quelque trait qu'on ſoit pourvue !
Ce geſte preſque du dédain,
Porteur de l'arrêt qui me tue,
En m'expoſant au ris malin

De celle dont il s'infatue !
Quel empire abſolu ſur nous !
Comme ſous lui tout s'humilie !
Quelles rivales ! quel époux !
Mais que leur nombre multiplie ;
Qu'elles triomphent, qu'il m'oublie,
Et que, tandis que je le fuis,
Aux pieds du monſtre proſternées,
Les lâches paſſent les journées
A briguer de honteuſes nuits.
Pour nous, ſongeons mieux qui nous ſommes,
Relevons un rang avili ;
Méritons un ſexe, embelli
Pour commander à tous les hommes.
Fuyons de ces barbares lieux,
Où la beauté n'a point d'empire ;
Et couronnons ſous d'autres cieux,
Quelque amant moins audacieux,
Quelque amant du moins qui ſoupire ».
Elle auroit pu fuir à l'inſtant ;
Si demeura t-elle pourtant,
Curieuſe encor de voir celle
Qu'Oſmin recevroit dans ſon lit.
POINT de mouchoir encor pour elle :
Donc l'héroïſme ne faillit
De la reprendre de plus belle.
DES jardins le mur treilliſſé
La nuit l'invite à l'eſcalade.

Quelque peu de vivre amaſſé,
Elle monte, ſaute & s'évade
Du plus auſtere des couvens,
Trouve un brigantin, s'en empare,
Manœuvre de ſon mieux, démare,
Et s'abandonne au gré des vents.
ROSINE avoit lu les romans :
Leurs plus rares événemens
Pour elle étoient mots d'évangile :
Mais l'héroïne au cœur d'argile,
Manqua de foi bien des momens ;
Et bien des fois, malgré ſes dents,
Elle obſerva jeûne & vigile.
APRÈS quelques jours de gros tems,
Où des bons vents la troupe agile
S'épuiſa de ſoins obligeans,
Elle & ſon bâtiment fragile
Vinrent échouer près d'une isle
Qu'habitoient de fort bonnes gens.
A QUEL degré, ſous quelle zone,
Ce pays là ? Je n'en ſais rien :
Le fait eſt, qu'il différoit bien
Avec celui des Amazones.
C'étoient femmes ſans homme : ici
C'étoient dans l'isle, hommes ſans femme ;
La derniere avoit rendu l'ame.
Un cocu diroit, Dieu merci !
Mais moi qui ne le ſerai mie,

Femme n'ayant, ains bonne amie,
N'ai garde de parler ainſi.
Pour vous mieux expliquer ceci,
La mortalité s'étoit miſe
Sur tout le beau ſexe du lieu.
Le nom du mal importe peu :
Mais enfin telle en fut la criſe,
Que fille, mere, & de par Dieu,
Voire, la grand'mere y fut priſe.
De *l'Isle-veuve* cependant,
Nulle terre n'étoit voiſine ;
Onc on n'y connut la marine :
Donc nul remede à l'accident.
Jugez, cette vérité ſue,
Si Roſine y fut bien reçue.
L'état étoit républicain,
Partant tout commun, perte ou gain :
Si qu'au ciel chacun rendant grace,
Compta qu'il auroit de ſa race.
Pour moi, la façon d'en avoir
Eût fait mon ſeul & bel eſpoir.
Chacun prétend donc à l'aubaine,
Sans que perſonne oſe y toucher,
Pas ſeulement en approcher ;
C'étoit déjà leur ſouveraine :
Un objet ſi rare & ſi cher,
Même eſt pour eux plus qu'une reine.
C'eſt quand par fois le bien nous faut,

Qu'alors le prisons ce qu'il vaut.
En pompe, & de fleurs couronnée,
Dans un palais elle est menée.
D'abord on lui fait sa maison;
Cour leste, amoureuse & galante;
La garde, ainsi que de raison,
Sage, discrete & vigilante:
Cœurs sans nombre pour tout blason
Quant à l'étiquette, excellente:
Plus d'une femme en conviendra.
Elle porte qu'avant huitaine,
Sa majesté prendra la peine
De se choisir qui lui plaira.
Le choix, au cas qu'elle soit mere,
Une fois par an changera;
Quatre fois, en cas du contraire:
Qu'au reste, tout ce qu'en secret
Elle fera, sera bien fait,
Et que ce sera son affaire.
Quel heureux & prompt changement!
De honte ainsi gloire est voisine:
Fortune par ce réglement,
De toute l'isle, en un moment,
Forme un beau sérail à Rosine.
Que lui desirer de plus doux!
Elle peut avoir plus d'époux
Qu'un sultan jamais n'eut d'épouses,
Faire en un jour plus de jaloux

Que l'autre en mille ans, de jalouſes.
Et notez que murs, ni verroux,
De ſes plaiſirs ne lui répondent;
Au-devant d'elle ils volent tous:
Sous ſes pas d'eux-même ils abondent.
Hommes orgueilleux, jugez-vous.
Comparez ſa gloire à la vôtre.
Que l'une eſt au-deſſus de l'autre!
Quels droits, ſelon vous, à l'orgueil
Préſentent la plus douce amorce,
De ceux que s'acquiert un bel œil,
Ou de ceux qu'uſurpe la force?
PAR la ville où tout l'adoroit,
(Ce n'eſt conte de Méluzine)
Tant que le joli jour duroit,
Sur un char élevé, Roſine
Rouloit, cherchant qui lui plairoit.
Vous euſſiez vu ſur ſon paſſage,
Les hommes, ces bons habitans,
Du moins ſenſé juſqu'au plus ſage,
Petits, plus ſouples que des gants,
S'empreſſer à lui rendre hommage;
Et maints Adonis arrogans,
Habillés à leur avantage,
Se carrant bien de tous les ſens,
De leurs graces faire étalage,
Rire pour faire voir leurs dents,
Minauder, & mettre en uſage

Tout l'art des coquettes du tems,
Qu'on reproche à nos jeunes gens;
Enfin, pour primer sur les rangs,
Faire un plus mauvais personnage
Qu'aux yeux du plus fier des sultans,
N'en fait le sexe qu'il outrage.
Le sort bientôt se déclara.
Le lot fut pour un insulaire,
Beau, bien fait, jeune, *& cætera*:
Hylas est le nom qu'il aura;
Le reste m'est peu nécessaire.
Suffit qu'il eut le don de plaire;
Que la sympathie opéra;
Et qu'au lit, contre l'ordinaire,
L'hymen en locataire entra,
Et l'amour en propriétaire.
Hylas époux, Hylas heureux,
N'en devint que plus amoureux,
Que plus aimé, que plus aimable.
On vit la paix inaltérable,
Et l'hymen en même maison.
Je vous en ai dit la raison:
Cet hymen étoit peu durable,
Ils alloient être désunis.
Trois mois incessamment finis,
De fruits n'offroient point d'apparences:
D'Hylas imaginez les transes!
Céder un si parfait bonheur!

Se deſſaiſir de tant de charmes !
Le déſeſpoir entre en ſon cœur ;
La rage y reſſerre les larmes :
Il y parut à ſa pâleur.
Qu'avez-vous, Hylas ? dit la belle.
Ce que j'ai, dit-il ; ah, cruelle !
Demain je vous perds pour toujours ;
Et vous me tenez ce diſcours !
Avez-vous déjà dans votre ame,
Nommé celui qui jouira
Du prix qui n'eſt dû qu'à la flame
De l'époux qui vous adora,
D'un tendre amant qui vous adore,
Comme les dieux ſont adorés,
Qui va vous adorer encore,
Tandis que vous le trahirez ?
Demain mon ſort n'eſt plus le vôtre :
Demain votre cœur m'eſt fermé,
Et ce cœur n'eſt pas alarmé !
Roſine entre les bras d'un autre !
Roſine qui m'a tant aimé ! . . .
Et qui plus que jamais vous aime,
Interrompt-elle en ſoupirant.
Ma tendreſſe eſt toujours extrême,
Pour vous je ſuis toujours la même ;
Que ce baiſer en ſoit garant !
Mais mon pouvoir n'eſt pas ſuprême,
Le droit public eſt mon tyran.

Reine en ces lieux, moins que captive,
De vous ſeul en vain je fais cas.
Les loix ſont faites, cher Hylas ;
Il faudra bien que je les ſuive :
Mais je ne vous oublirai pas.
A cet arrêt qui l'aſſaſſine,
Il jette un cri plus douloureux ;
Tient des propos plus langoureux
Que tous les héros de Racine,
Il voulut ſe percer le ſein ;
Vingt fois on déſarma ſa main :
Roſine auſſi vive, auſſi tendre,
S'emportoit contre le deſtin :
MAIS, cher Hylas, que faire enfin ?
Pour être à vous, par où m'y prendre ?
FUYONS, dit-il, & promptement !
Pourquoi répugner à la fuite ?
Confions-nous à l'élément
Qui ſur ces bords vous a conduite.
Seule vous l'oſâtes braver
Dans votre premiere aventure :
Les arbitres de la nature
Ont pris ſoin de vous conſerver :
C'eſt qu'ils vouloient vous réſerver
A la tendreſſe la plus pure :
Après vous l'avoir fait trouver,
Leur protection vous eſt ſûre ;
Venez avec moi l'éprouver.

Venez : à ce nœud légitime,
Je vois ce que vous immolez,
Quand d'ici vous vous exilez.
Cette isle entiere eſt ma victime :
Vous abandonnez les douceurs
D'un ſéjour où l'on vous accable
D'hommages, de vœux & d'honneurs,
Pour courir un riſque effroyable :
Vous quittez l'empire des cœurs,
Des empires le plus aimable ;
Mais, Roſine, vous me ſuivrez !
C'eſt avec moi que vous vivrez,
Et pour vous ſeule je veux vivre.
Eſt-il ici-bas quelque bien
Plus doux que ceux qu'amour nous livre ?
Ah ! quand c'eſt lui qui ſe fait ſuivre,
Qui le ſuit ne regrette rien.
Que n'ai-je été maître du monde !
J'euſſe, au mépris d'un rang ſi beau,
Bravé le fer, la flamme & l'onde,
Pour être à vous juſqu'au tombeau !
Il en jura : la belle en ſomme,
[Qui n'avoit pas laiſſé d'abord
De regretter un peu le ſort
Qu'elle abandonnoit pour un homme]
La belle, dis-je, avec tranſport,
En amante un peu trop fidelle,
Fut généreuſement d'accord

De

De tout ce qu'on exigeoit d'elle.
Eh bien, dit-elle, cher époux,
Fuyons ! un tel avis m'oblige.
Une ſeule choſe m'afflige :
Je quitte encor trop peu pour vous.
Partons : je vous ſuis. De ſes voiles
La nuit couvrant juſqu'aux étoiles,
Par l'aveugle amour conſeillé,
Voilà notre couple héroïque
Embarqué dans l'eſquif unique,
Preſque auſſi mal appareillé
Que lorſqu'il arriva d'Afrique ;
Mais un peu mieux ravitaillé :
Et Roſine heureuſe & tranquille,
Étoit déjà bien loin de l'iſle,
Quand le monde y fut réveillé.
Pour ſe conſoler de ſa perte,
Chacun fit quelque choſe, ou rien :
Chacun fit bien ou mal ; mais certe ;
Que chacun fit ou mal, ou bien,
L'iſle au bout d'un tems fut déſerte.
Cependant Roſine en repos,
Voguant à la merci des flots,
Sembloit avoir dans ſes voyages,
Éole & Neptune à ſes gages.
Celui-ci, bien que de long cours,
Parut toutefois des plus courts.
Elle voyoit mille avantages

A ſes innocentes amours ;
Et pour n'avoir pas à ſe plaindre ,
En ſoi-même elle ſe peignoit
Mille inconvéniens à craindre ,
Dans l'état qu'elle abandonnoit ,
Et qu'elle eût dû plus tôt ſe peindre :
Car en effet le dénoûment ,
A moins d'un ſecours tout céleſte ,
Après un beau commencement ,
Lui pouvoit devenir funeſte.

Un bourguemeſtre ſaugrenu ,
Preſſé d'une ardeur indiſcrete ,
Dont le tour ne fût pas venu ,
A l'époux nouveau parvenu ,
De force à la fin l'eût ſouſtraite ,
Sans nul égard à l'étiquette :
Les ſénateurs , ſur ce viol ,
Auroient , en confiſquant le vol ,
Fait juſtice du bourguemeſtre ,
Et dit que chacun d'eux en paix
Exerceroit ſeul déſormais
L'emploi de mari par femeſtre.
Le peuple ſe fût révolté ,
Quel enfer alors eût-ce été ,
Que ce beau paradis terreſtre !
Sur-tout , ſi pendant un traité ,
Où tout le monde eût conteſté ,
On eût mis la reine en ſequeſtre

Chez le plus vieux de la cité.
Quel embarras de tout côté !
Ici, quelle paix, au contraire !
Je ſerai donc heureuſe enfin !
S'imaginoit-elle en chemin.
J'ai trouvé le point ſalutaire :
Un ſeul homme fait mon deſtin ;
Seule j'ai ſon cœur & ſa main.
Rien juſqu'ici ne m'a dû plaire :
Pas le moindre amant chez ma mere !
Trente rivales chez Oſmin !
Dans l'isle un monde à ſatisfaire :
Ennui, dépit, dégoûts, miſere !
Mais un tendre époux plein de feu,
N'eſt ni rien, ni trop, ni trop peu :
C'eſt aſſez, & c'eſt mon affaire.
Avec ce beau raiſonnement,
Roſine eſt par la Providence,
De vague en vague, heureuſement
Pouſſée au lieu de ſa naiſſance :
Mais par malheur pour la conſtance
De ſon époux toujours amant,
Son lieu natal étoit la France.
Pere, mere, tout étoit mort ;
Elle unique & riche héritiere ;
Partant le mari gros milord,
Et ſa bonne fortune entiere.
D'abord il en parut confus.

Rien n'égaloit ſa gratitude,
Vertu, de toutes les vertus,
Dont l'homme en la vantant le plus;
Se fait le moins une habitude.
Des libres façons du pays
Bientôt l'inſenſé prend ombrage,
Devient jaloux juſqu'à la rage,
Croit ſur un rien ſes feux trahis.
Roſine qui prévoit l'orage,
Cherche à raſſurer ſon époux
Par un volontaire eſclavage:
Mais raſſure-t-on un jaloux?
Il faudroit qu'un jaloux fût ſage.
Celui-ci, le plus fou de tous,
N'aborde plus qu'il n'injurie;
Ne s'éloigne plus qu'en furie,
Et que ſur la foi des verroux;
Bientôt encore il s'en défie;
Et l'outrageante jalouſie,
Dominant ce cœur déréglé,
Le fait recourir à la clé
Que Vulcain forge en Italie;
Clef maudite! infame inſtrument!
Qui lorſqu'il faut qu'un mari ſorte,
Condamne la derniere porte
Par où ſe peut gliſſer l'amant.
Juſques-là, ſoumiſe & fidelle,
Roſine ne murmure pas:

Tout ce qui tranquilliſe Hylas,
Produit le même effet en elle.
Mais gens de bien, admirez tous
L'iniquité du perſonnage,
De l'ingrat qui du mariage
Oſe reſſentir les dégoûts,
Et fauſſer la foi qui l'engage!
L'air du pays, me direz-vous,
Influoit: mais être volage,
Sans rien rabattre du jaloux,
Ce n'eſt ni le droit, ni l'uſage.
La belle en eut le cœur percé
De l'atteinte la plus cruelle:
Elle regretta du paſſé
Juſqu'à la maiſon paternelle:
Le regret ſur-tout lui rappelle
L'isle dont elle avoit été
L'amour & la divinité:
Vrai paradis perdu pour elle;
D'où pour ſe voir abandonner,
En aveugle & tendre victime,
Elle s'etoit laiſſé trainer
Du ſein des plaiſirs dans l'abyme!
Même encore au ſérail, du moins,
Entre elle & ſes vingt-neuf rivales,
Le Turc eût partagé ſes ſoins.
L'eſpace d'un mois de tous points,
Les eût rendu toutes égales.

Trente maîtreſſes ſur ſon cœur
Avoient prétention commune :
S'il en mécontentoit quelqu'une,
Par une trop volage ardeur,
Il n'en abandonnoit aucune :
Au lieu qu'Hylas, n'en eût-il qu'une,
Cette une a toute la faveur ;
L'épouſe, toute l'infortune,
Et point de terme à ſon malheur.
ELLE étoit trop infortunée ;
Le ciel enfin la ſecourut :
Elle changea de deſtinée ;
Un beau matin l'ingrat mourut,
Et ſerviteur à l'hyménée !
Roſine en réchappe à vingt ans,
Fraiche comme roſe au printems,
De toute gentilleſſe ornée ;
Riche, point des plus importans,
Appas de triomphante eſpece,
Grace aux nobles cœurs de ce tems.
A beauté, chevance, & jeuneſſe,
Ajoutons pleine liberté :
Plus de ſavoir, moins de ſimpleſſe,
La voilà ſans difficulté,
Plus heureuſe qu'une princeſſe.
DES autres états, celui-ci
Eſt l'agréable raccourci.
SANS pere ni mere, elle eſt fille :

Sans mari, mere de famille :
Sur ces petits-maîtres altiers,
Qui ſont par un bonheur extrême,
Coqueluches de leurs quartiers,
Elle a tout au moins ſon trentieme ;
Chez elle enfin, par ſes appas,
Attirant la cour & la ville,
Elle peut choiſir entre mille,
Et jouir juſqu'à ſon trépas,
Des prérogatives de l'isle,
Sans en craindre les embarras.

La chaîne des événemens, conte.

COMME ſouvent tout s'enfile ici-bas !
Des B... pâturoient en lieu gras :
Près de leur clos vivoient des B...
[Obſervez bien chaque choſe en ſon rang]
Un large étang nourriſſoit les béguines :
Une haie vive entouroit cet étang.
Sur cette haie, il vint des cantarides :
Survint un vent qui les ſouffla dans l'eau.
Dans l'eau nageoient des grenouilles avides,
Qui de l'eſſaim ne firent qu'un morceau.
Grenouille après ſervie au réfectoire,
De ſa ſubſtance enflamma la nonain :
D'où s'enſuivit l'eſclandre qu'on peut croire.

Un feu ſubit, & rien moins que divin :
Grand carillon ! ſi qu'au bruit du tocſin,
Vinrent, non pas les pompes de la ville,
Mais celles-là du benoit B...
Comme ſouvent ici-bas tout s'enfile !

Dagobert, conte. (*)

A TIRE d'aile, un diable fendoit l'air.
Un ſaint l'adjure, & l'arrête. Eh, de grace !
Ne m'amuſez, dit le ſuppôt d'enfer.
Où vas-tu donc ? Près d'un roi qui trépaſſe,
Mais qui peut faire un bon ferme propos.
AU diable adonc le ſaint donna campos.
Puis ardemment, il ſe mit en prieres,
Pour que cette ame eſquivât les chaudieres
Du faux glouton, qui reparoit bientôt,
Non pas alegre & gai comme tantôt,
Mais trainant l'aile, & la queue, & la hanche,
Penaud, maté, tout évêque d'Avranche.
DE quoi le ſaint lui cria, tout ravi :
Ah ! ah ! le prince a dit ſon *peccavi !*
NON ; dit le diable, & j'avois belle chance ;
De mon côté jà penchoit la balance :

(*) Ce conte ſeroit ſuſceptible de bien des enjolivemens. J'ai tout immolé au goût que j'eus toujours pour la préciſion.

Dedans étoient maint beau cas réſervé,
Un cœur de ſang & de pleurs abreuvé,
Foi violée, abattis de provinces,
Inceſtes, rapts tels autres jeux de princes:
Je triomphois, lorſque de l'autre part,
Mon ange advers a mis pour le pendard,
Une abbaye & ſoixante-dix moines,
Gras, rebondis, ventrus comme chanoines;
Un contre-poids pareil à celui-là,
Eût emporté le double de fredaines.
BREDOUILLE ainſi le diable s'en alla.
Bénis ſoient Dieu, legs, moines & bedaines!

Les deux tonneaux, conte allégorique.

DEUX moi ſans ceſſe, en moi ſe font ſentir,
Entre leſquels, ſe voulant divertir
A mes dépens, quelque malin génie
A fait ſi bien germer la zizanie,
Que chiens & chats vivent moins déſunis.
Ce ſont griefs & débats infinis.
L'un tire au ciel; l'autre tient à la terre:
Voilà de quoi long-tems nourrir la guerre.
Mais tout le mal encor ne vient pas d'eux.
Voici bien pis. Perplex entre les deux,
Un moi troiſieme, établi pour entendre,
Et pour juger, ne ſait quel parti prendre;

Et balotté par les mais & les ſi,
Lui-même en deux ſe ſubdiviſe auſſi.
Concluſion. Si la ſageſſe habile
N'y met la main, bientôt je ſerai mille.
C'eſt trop ſouffrir un abus importun.
Meſſieurs les moi, je prétends n'être qu'un:
Que là-deſſus, s'il vous plait, on s'arrange;
Et qu'il en reſte un bon moi ſans mélange;
Un moi tout ſimple, & qui ſoit déſormais
Indiviſible & tranquille à jamais.
Céleſte moi, ce ſera ton ouvrage;
Fais-nous un conte, & parle ton langage.
O MOI terreſtre! écoute, peſe bien
Ce petit conte; & de ce joli rien,
Pourra ſurgir l'olive ſalutaire.
Par-tout la paix ſe pût-elle ainſi faire!
QUAND de Japet le fils, tant bien que mal,
Eut fagotté le riſible animal,
Au front ſuperbe, à cervelle débile,
D'orgueil ayant la tare indélébile;
De qui le mage aſſurant qu'il eſt roi
Pour tout reptile, avouant ſon effroi,
Et qui pourtant raiſonnable ſe nomme:
Quand Prométhée, en un mot, eut fait l'homme,
Et que du feu dérobé dans les cieux,
Sa mécanique eut animé nos yeux,
Il s'aviſa d'un ſecond brigandage,
Qui du premier, s'il n'ôta l'avantage,

L'altéra bien. Tant le proverbe eſt ſûr :
Male parta, male dilabuntur.
Que voulez-vous ? l'impunité rend brave.
L'heureux brigand du foyer à la cave
Oſa paſſer. Il vouloit, de nectar
Et d'ambroiſie allaitant ſon poupar,
Subtiliſer de tout point la matiere,
Purifier l'homme & ſa race entiere,
En faire un dieu. Mais, loin qu'il y parvînt,
Tout au rebours vous verrez qu'il avint.
Sous une voûte, au centre de la ſphere,
Qui ſert aux dieux là-haut de belvedere,
Sont de Comus les friands magaſins,
Et ſous la clef cent tonneaux toujours pleins.
La vive, pure, intariſſable joie,
De laquelle onc homme n'eut vent ni voie,
Se puiſe là par la gentille Hébé,
Et par l'enfant aux Troyens dérobé,
Qui ſans relâche en verſent à la ronde
A noſſeigneurs les ſouverains du monde ;
D'où naît en eux, & renaît la ſanté,
Principe heureux de l'immortalité.
De ce caveau la porte crochetée
S'ouvre, & dans l'ombre au ſubtil Prométhée
Laiſſe entrevoir ſur un chantier à part,
Deux gros tonneaux mis là comme à l'écart.
Il croit que c'eſt proviſion choiſie
Et de nectar & de fine ambroiſie.

Fatale erreur ! l'un eſt plein de vrais maux ;
L'autre de biens périſſables & faux ;
Biens ſeulement de nom ; vile denrée,
De la céleſte à bon droit ſéparée ;
Mais par malheur, en vaiſſeaux bien dorés,
Et tous pareils aux cent tonneaux ſacrés.
Un linx eût fait, par faute d'étiquette,
Le qui-pro-quo. La ſottiſe en eſt faite ;
Il faut la boire : auſſi la buvons-nous,
Rubis ſur l'ongle. Or buvons donc. A vous,
Nos chers neveux ! à vous, race future !
Ce n'eſt tirer ma poudre à l'aventure.
A même table & du même poiſon,
Sans faute un jour vous me ferez raiſon.
Mais vous n'aurez que petits coups à boire,
Si vous ſavez profiter de l'hiſtoire,
Dont je reprends le fil interrompu.
PROMÉTHÉUS, dieu nerveux & trapu,
Empoigne donc, ébranle un peu, ſaboule,
Déplace enfin les tonneaux, & les roule
Hors de la cave. Hébé qui du buffet
Venoit alors, l'ayant pris ſur le fait,
Paſſe, deſcend d'un pied léger, regrimpe
Encor plus vite, & trouble tout l'Olympe,
En s'écriant : il eſt, le croiroit-on !
Il eſt, grands dieux ! parmi vous un fripon.
Elle le nomme, & n'eſt pas la premiere :
Car le ſoleil à ſon char de lumiere,

Ayant déjà trouvé du feu de moins,
En avoit pris ciel & terre à témoins.
Le délinquant, ſans délai ni diſpute,
Eſt pris, jugé, pendu dans la minute.
Sur le Caucaſe il eſt haut élevé:
Vif, on l'y cloue: & ſon clou bien rivé,
D'un gros vautour il y devient la proie.
L'oiſeau lui mange & remange le foie;
L'horrible mets ſans fin renouvellé,
Reparoiſſant auſſi-tôt qu'avalé.

Les deux tonneaux cependant nous reſterent.
Les dieux malins ne nous les conteſterent.
Des maux tout purs & des biens frelatés!
Trop obligeant qui nous les eût ôtés!
Ils n'avoient garde. Indignés de l'audace
De Prométhée, ils vouloient que la race
En fût à plaindre; & pour notre malheur,
Laiſſoient le vol en haine du voleur.

Dans ces tonneaux, ô race infortunée!
Eſt en effet toute ta deſtinée,
Si ta raiſon, ſous des aſtres meilleurs,
Ne s'évertue à t'en faire une ailleurs.
Tes paſſions, ſi tu les prends pour guides,
Te conduiront à ces ſources perfides,
Par un chemin fleuri, large, battu,
Tel que n'eſt point celui de la vertu.
La courte joie & l'ennui qui dévore,
Coulent de là. Si l'un & l'autre encore,

Se dispensoient avec quelque équité!
Mais une aveugle & folle déité,
Folle à nicher entre quatre murailles,
Fortune assise entre les deux futailles,
A droite, à gauche, au bon comme au pervers,
Et biens & maux verse à tort à travers.
Je parle au propre, en disant qu'elle verse;
Car ici-bas, prospérité, traverse,
Los, vitupere, & hauts & derniers bancs,
Trône, sellette, & sceptre & bâtons blancs,
Et bonnets verts, & toques de druides,
Et pis & mieux, sont choses plus fluides
Que ne le sont le sable & les instans
Qu'on voit couler dans l'horloge du tems.
Des deux tonneaux lequel nous affriande,
Jà n'est besoin que l'on me le demande.
Comme on croit bien, fuyant avec horreur
La tonne infecte où sont honte & douleur,
L'homme altéré va muguettant sans cesse
Celle qu'il croit un vase de liesse.
Par-ci, par-là, quelqu'un razade en boit.
Mais la plupart n'en ont qu'à leche-doigt.
La taverniere affable ou malhonnête,
Selon le rat qui lui trotte à la tête,
Et qu'elle a mis bien ou mal son bonnet,
Serre ou détend un peu le robinet.
Et si par fois elle a lâché la bonde;
Et la lâchant elle a choisi son monde,

Dieu fait le choix ! & ceux qu'elle a triés
Sur le volet ! mais ne les enviez.
Faveurs, emplois, chevance, renommée,
N'étant au vrai que brouillards & fumée ;
Plus altérés après qu'auparavant,
Laiſſez-les moi humer l'air & le vent ;
Et loin de nous la mouche qui les pique !
Soif éternelle au buveur hydropique !
Bois ton ſupplice ! avale, malheureux !
Mets ſur le cu le tonneau, ſi tu veux.
Satiété jamais n'y fut trouvée ;
L'y rechercher, ſeroit belle corvée :
Autant vaudroient celles de Siſiphus,
Et de Tantale, & des brus d'Égyptus.
Et toi, fortune, inonde la cohue !
Verſe à torrens ! verſe à la boullevue !
J'aime à te voir, à ce cerveau brûlé,
Qui vers la gloire en Icare a volé,
Proſtituer les palmes de la Thrace ;
A celui-ci, les lauriers du Parnaſſe ;
Le plus beau myrte à ce riche butor ;
Diſpenſe tout, comme la gloire & l'or.
Donne aux Laïs tout pouvoir en partage ;
Au garnement, place à l'aréopage ;
A l'idiot, le rang d'Amphiction ;
Au réprouvé, le droit d'élection ;
Le trépied d'or, au bourru ſans mérite ;
Et l'auréole, au plus fade hypocrite.

Pour ce que dure & vaut ce qui leur plaît,
J'en ſuis content; tout eſt bien comme il eſt.
Adieu. Mais vous, ô têtes mieux timbrées,
Et de l'égide en naiſſant obombrées!
Hommes ſenſés! tournez, levez les yeux
Vers cette roche avoiſinant les cieux;
Vers ce palais qui brille ſur la cime:
C'eſt le ſéjour de la vertu ſublime.
Divinité, malgré le ſort jaloux,
Médiatrice entre les dieux & nous.
Le lait, le miel chez elle ſe diſtille:
L'Hébé du lieu ſe nomme Logiſtille.
De ſon beau vaſe avec grace incliné,
Au fond du cœur le plus infortuné,
Conſtamment coule un calme inaltérable,
De tous les biens le ſeul bien deſirable:
Bien ſans lequel l'homme le plus chanceux
Eſt fortuné, mais jamais n'eſt heureux.
Oſons, amis, toute erreur extirpée,
Oſons tenter cette route eſcarpée!
Déjà la nymphe, avec un doux ſouris,
Nous marque un rang entre ſes favoris.
Aimer ſuffit pour nous en rendre dignes.
Voilà ſon char attelé de ſes cygnes;
Plaçons-nous y. Quoi, déjà parvenus
Juſqu'au ſommet? O céleſte Vénus,
Quel heureux vol! qu'il fait beau, d'où nous ſommes,
Voir le tumulte affreux qu'entre les hommes

Cauſent

Cauſent là-bas, l'un & l'autre tonneau!
Comme les fous donnent dans le panneau!
Comme à ſon gré, la fortune s'en joue!
Comme attentifs au branle de ſa roue,
Bouche béante, ils attendent leur lot!
La belle eſtampe échappée à Callot!
Qu'il eût bien ſu groupper dans un groteſque,
Des aſpirans l'avidité burleſque,
Le ſot orgueil des mignons couronnés,
Des mécontens l'énorme pied-de-nez!
A ſon burin ſubſtituons un ſtyle
Équivalent. Aimable Logiſtile,
A boire au chantre! ah, la bonne liqueur!
Je ne ſais quoi ſe répand dans mon cœur,
De gai, de doux, de ſerein, de ſuave!....
Qui voudra, chante, écrive, peigne ou grave
Ce qu'Héraclite a pleuré par excès,
Mais non ſans cauſe. Adieu, muſe. La paix
A de ſes mains, dans ce divin breuvage,
Noyé des maux en moi juſqu'à l'image.

Le miroir de la vérité, conte.

UN jour à Quimper, en un tems,
Où dans les villes comme aux champs,
De veaux il étoit belle année,
Une baſſe-Brete vêla;

Et contente de ſa journée,
Remercioit la deſtinée
De cette maternité-là.
Elle ſe croyoit fortunée,
Lorſque tout-à-coup dévala,
Par un tuyau de cheminée,
Jambe deçà, jambe delà,
Sur un manche à balai, la fée
Accroupie & ratatinée,
Que dans un cas pareil on craint;
Que vieille & boſſue on nous peint
En dame d'enfer attifée;
Pour mamelle ayant fauſſiſſons,
De ſerpens galamment coëffée,
Et grommelant des maudiſſons.
Dame Caraboſſe on la nomme,
Veuve exécrable d'un vieux gnome,
Digne en naiſſant qu'on l'étranglât,
Puiſque tout ſon plaiſir en ſomme,
Seroit de faire de chaque homme
Un monſtre qui lui reſſemblât.
Le jeune auteur, qui des couliſſes
Voit à ſa piece entrer Fréron,
Notre Homere voiſin des Suiſſes,
Qui du nord, un jour aux délices,
Verroit entrer le Salomon,
Sentiroit moins d'effroi dans l'ame,
Que n'en ſentit la pauvre femme,

Prévoyant le ſort de ſon fils.
Elle eut beau jeter les hauts cris:
L'implacable & ſourde Mégere,
De ſes deux griffes de panthere,
Empoignant le petit garçon,
Déjà le doue à ſa façon :
Il n'y fallut pas grand myſtere.
C'étoit un petit bas-Breton.
Un rien ſuffiſoit pour en faire
Le ſecond tome d'Éricthon.
Auſſi fut-il : auſſi fit-on.
La fée en un coup de baguette,
Fit du magot à la bavette,
Un ſinge des plus accomplis.
Nez épaté, rouſſe criniere,
Du nez jaune le coloris :
Boſſe devant, boſſe derriere,
Borgne, boiteux, torticolis,
Oeil éraillé, quart de prunelle;
Auprès de lui Polichinelle
Eût paſſé pour un Adonis.
Bref, la vieille ſempiternelle,
Du tartare digne ſuppôt,
Vous le fagota de maniere
A pouvoir une foire entiere,
Peint ſur le devant du tripot,
Par un peintre d'enſeigne à biere,
Attirer la foule & les ris,

Et faire déserter Moliere
A tous les badauds de Paris.
PASSANT du corps ensuite à l'ame,
Afin que tout fût de niveau,
Et qu'on ne dit pas que la lame
Assortissoit mal au fourreau;
De sa maudite main, l'infame
Y versa belle portion
De cette bonne opinion,
Qui fait que l'on se dissimule
Tout ce qu'on a de rebutant;
Et que plus on est ridicule,
Plus de soi-même on est content;
Qui fait non seulement qu'on s'aime,
Et qu'on va tout haut s'admirant;
Mais sans miséricorde même,
Que sur autrui l'on va tirant.
SUR l'œil unique du bélître,
De mere Philautie exprès,
Et de sœur Jalousie après,
Elle étendit la double vitre:
Puis la belle aux yeux de cochon,
Rejuchée à califourchon
Sur sa monture saugrenue,
Part avec les mêmes honneurs,
Et s'en va comme elle est venue,
Par le chemin des ramonneurs.
Toujours, dit-on, croit mauvaise herbe:

Et c'eſt, je penſe, le proverbe
De nos proverbes le moins faux.
Nos guérets ſont pleins de pavots ;
Le marronnier d'inde eſt ſuperbe,
Quand l'orme n'eſt qu'à peine éclos.
L'enfant crût avec ſes défauts.
A quinze ans l'animal immonde,
Moyennant un riant maintien,
Et la perruque courte & blonde,
Se croyant extrêmement bien,
Le front haut ſe préſente au monde,
Reſpire l'air pariſien ;
Examine tout à la ronde,
Cherche ſon pareil, ne voit rien
Qu'il ne déprime & qu'il ne fronde.
Pour ouvrir même, à ce qu'on dit,
Un champ vaſte à ſes railleries,
C'eſt lui qui le premier s'aſſit
Sur une chaiſe aux Tuileries.
Gai, docte, & cher abbé Cochet (*),
Dont elles ſont les galeries,
Toi qui ris de mes railleries,
Sans les peſer au trébuchet ;
Philoſophe qui des folies,
Impertinentes ou jolies,

(*) Ancien profeſſeur de philoſophie au college Mazarin.

Fais ton profit ou ton hochet,
Que n'eus-tu par fois l'avantage
De te trouver ainſi que moi,
Aſſis tout près du perſonnage !
Le beau paſſe-tems pour un ſage !
Quel plaiſir c'eût été pour toi,
L'ame d'étonnement ravie,
D'entendre ſiffler les ſerpens
De l'impuiſſante & folle envie,
Et de voir un jour en ta vie
Le hibou bafouer les paons !
DEVANT lui s'il paſſe une belle
Digne de fixer le regard,
Il feroit volontiers querelle
A qui la loue ; & le pendard
Dit qu'il auroit le teint comme elle,
Si comme elle il avoit du fard.
VIENT un abbé de bonne mine,
La perle des petits collets,
Et le plus beau des preſtolets :
On admire ſa jambe fine,
Qu'il étale à pas de ballets.
Moi, dit la langue ſerpentine,
Sous ſes deux beaux bas violets,
Je n'admire que deux mollets,
Tels que je me les imagine,
Agencés ſur deux flageolets.
Puis à la roide contenance

De noſſeigneurs à cheveux longs,
N'ayant point de rouge aux talons,
Et pourtant d'un air d'éminence,
Avançant à pas d'ordonnance,
Guindés & droits comme des joncs:
Tel que je ſuis, dit-il, je gage
Que je ſuis, malgré les railleurs,
Plus à l'aiſe dans mon corſage,
Que ces robins-là dans les leurs.
Un joli jeune homme à lorgnette,
De huit ou dix pas le braquant
Sur cette eſpece contrefaite,
Celui-ci rit, en remarquant
Sa badauderie indiſcrete;
Mais loin d'y rien voir de choquant,
Il croit plaire au ſot qui le lorgne,
Et diſoit en ſe requinquant:
C'eſt bien dommage qu'il ſoit borgne!
Quelqu'un vient qui, plus ſérieux,
(Encore que ſous cappe il rie)
Jette diſcrétement les yeux
Sur la bamboche rabougrie;
Puis les baiſſe avec modeſtie,
Pour le reſpect qu'on doit à ceux
Que la nature diſgracie.
Ne penſez pas qu'il s'en ſoucie,
Ni qu'il en ſoit moins glorieux;
Cet homme trop peu curieux,

Dans ſa cervelle rétrécie,
Paſſe pour un fat, envieux
De voir ſa préſence obſcurcie;
Et ſa fauſſe inattention,
Effet de ſa compaſſion,
Pour une baſſe jalouſie.
Jolis eſprits à dévidoir,
(Ceci ſoit dit par parentheſe)
Oh qu'ici vous ſeriez à l'aiſe!
Combien de ſcenes à tiroir!
Et qu'il feroit beau vous y voir!
Auſſi notre homme à courbe échine
Y fit-il très-bien ſon devoir:
Tout paſſe par ſon étamine.
Sur ce tourbillon ſémillant,
Où tout le bel air ſe déploie,
Il ne jette l'œil qu'en raillant,
S'admire ſeul, & quoi qu'il voie,
Ne voit rien dont il ne ſe croie
Le contraſte heureux & brillant:
Juſqu'à ce que certain génie,
Du plus haut don favoriſé,
Depuis long-tems ſcandaliſé
De l'inſupportable manie
De ce petit monſtre abuſé,
Devant lui s'arrête & ſe plante,
En beau cavalier déguiſé,
Dont la figure étoit charmante.

Pas mieux qu'un autre il n'eſt traité.
Alors d'une main foudroyante,
Au malheureux enfant gâté,
Dans le même inſtant il préſente
Le miroir de la vérité.
A cette fatale clarté,
La double vitre ne put faire
Que le Narciſſe imaginaire,
De ſon aveugle vanité,
N'apperçût pas l'affreux mécompte,
Et toute ſa difformité.
Lors de la fuite la plus prompte
Il ſentit la néceſſité;
Et de ſoi-même épouvanté,
Courut dans un antre écarté,
Cacher ſa miſere & ſa honte.
MORALISONS, & ſans efforts
Revenons un peu ſur nos traces.
Il en eſt, en fait de diſgraces,
Des eſprits ainſi que des corps.
On en voit ſans nombre & ſans ceſſe;
De tortus que rien ne redreſſe;
Machines à mauvais reſſorts,
Sans jeu, meſure, ni juſtice;
Eſprits n'ayant bride ni mords,
Avec audace & mal-adreſſe
Heurtant les foibles & les forts,
Qui faux aigles & vrais butors,

S'imaginent dans leur ivreſſe,
Planer ſur les eaux du Permeſſe,
Dont ils n'ont jamais vu les bords.
O le plus rare des tréſors,
Miroir le ſeul de ton eſpece,
Où tant de ſots avantageux,
Voyant toute leur petiteſſe,
Se connoitroient en dépit d'eux!
Miroir de la vérité, ſors
Du fond du puits de la déeſſe!
Glace fidelle & vengereſſe,
Que pieds-nus, comme franciſcain,
Si j'avois certitude pleine
De ne pas y perdre ma peine,
J'irois chercher juſqu'à Pékin
Encore une ſcene amuſante!
Reviens, de grace, & déſenchante
Maint fat, maint ſot, & maint faquin;
Reparois, dis-je, & te préſente
A V... O... & D...

Conte épigrammatique.

UN financier, près de ſa fin,
Demandoit pardon de ſa vie:
Allez, dit pere Paſſefin,
Je vous la promets impunie;

Pourvu qu'à notre compagnie
Léguiez vos biens par teſtament.
Le notaire entre en ce moment :
Le legs ſe fait ; du miſérable
Les biens allerent au couvent,
Le corps en terre, & l'ame au diable.

Le moine bridé, ou la bride ne fait pas le cheval, conte.

BLAISE, à la ville un jour ayant porté
Et bien vendu ſon avoine & ſon orge,
Sur un cheval qu'il avoit acheté,
S'en revenoit monté comme un ſaint George.
Saint George ſoit. Mais ſaint George deſcend,
A ſes beſoins, ou quand le pied lui gele.
Les pieds gelés, Blaiſe en vain s'en défend :
Il lui fallut abandonner la ſelle,
De cavalier devenir fantaſſin,
De ſon cheval lui-même être le guide,
Et dans la neige entr'ouvrir un chemin,
Tirant la bête après lui par la bride.
SUIVOIENT de loin deux griſons bien diſpos,
Non des griſons de l'eſpece indolente
De celui-là qui porta ſur ſon dos
Le palfrenier du fameux Roſſinante :
C'étoient vraiment bien d'autres animaux ;

C'étoient de ceux que Bocace nous vante ;
De ces matois connus par plus d'un tour,
Ou de galant, ou d'eſpiegle, ou d'ivrogne ;
De ces bons ſaints qui ſe firent un jour
Martyriſer & cuire en Catalogne :
Deux cordeliers, pour vous le trancher net,
Suivoient de loin & l'homme & le génet.

Sus, ſus, l'ami, dit l'un des deux à l'autre,
Vois devant nous ce ruſtre & ſon cheval !
Faiſons un tour ici de carnaval !
Entendons-nous, & la monture eſt nôtre.
Seulement ſonge à nous bien ſeconder.
Goutte ne faut avoir ici, ni crampe :
Je le ſaurai doucement débrider.
Toi cependant, habile à t'évader,
Sur le cheval monte, pique & décampe :
Puis ſur nos pas derriere ce rocher,
Tandis qu'à fin je menerai l'affaire,
Tournant tout court, tu courras te cacher :
Je ſuis un ſot, ou tu n'attendras guere,
Que ſain & ſauf je n'aille t'y chercher.

Le complot fait, & la marche hâtée,
Gaillardement à l'œuvre les voilà.
Déjà par l'un voici la bride ôtée,
Et proprement à ſon col ajuſtée ;
Tandis que l'autre en galopant s'en va,
Sans que le bruit des pieds du quadrupede
Fût & ne pût de Blaiſe être entendu :

Le paillaſſon, ſur la plaine étendu,
Un pied de neige y mettoit bon remede.
Au lieu marqué le cavalier alla;
Qu'il ne ſoit plus parlé de celui-là.
Son compagnon, cette affaire arrangée,
Reſté pour gage, & ſeul dans l'embarras,
Sur les talons de Blaiſe pas à pas,
La bride au cou pendante & négligée,
La tête baſſe, & l'échine alongée,
Alloit un train dont il étoit bien las.
Quand Blaiſe auſſi, las de marcher lui-même,
Voulut enfin reprendre l'étrier,
Figurez-vous quelle ſurpriſe extrême,
Se retournant de voir un cordelier!
Eſt-il eſprit ſi fort qui n'y ſuccombe?
En cas pareil, en croirez-vous vos yeux?
Au pauvre Blaiſe, homme ſimple & pieux,
La bride échappe, & de la main lui tombe.
Le papelard, humble à fendre les cœurs,
S'agenouillant, & d'un cœur de colombe
Bien tendrement laiſſant couler des pleurs,
S'écrie: hélas! je ſuis pere Panuce,
De ſaint François indigne & lâche enfant,
Que de la chair le démon triomphant,
Dans ſes filets fit tomber par aſtuce.
Que voulez-vous? le plus ſage a bronché.
Le tentateur mit un morceau d'élite
A l'hameçon: j'y mordis; je péchai,

J'y remordis : j'y reſtois attaché ;
C'en étoit fait ; j'allois en proie au diable,
Être du vice à jamais entiché :
Mais Dieu qui veut, en pere pitoyable,
L'amendement, non la mort du coupable,
Pour me tirer de l'abyme infernal,
Où m'entraînoit cette habitude au mal,
Et m'emmener à la réſipiſcence,
Conſtitua mon ame en pénitence
Pendant ſept ans dans le corps d'un cheval.
Le terme expire, & vous êtes le maître
De me traiter à votre volonté.
Ordonnez-moi l'écurie ou le cloître.
A vous je ſuis : vous m'avez acheté.
Eh oui, dit Blaiſe, au diable ſoit l'emplete !
J'eus belle affaire à vos péchés paſſés,
Pour en payer ainſi les pots caſſés !
De Dieu pourtant la volonté ſoit faite !
Car après tout, comme vous j'ai péché ;
J'ai, comme vous, mérité pénitence :
Chacun ſon tour. Toute la différence
Qu'ici je vois (dont je ſuis bien fâché)
La vôtre eſt faite, & la mienne commence ;
Quitte j'en ſuis encore à bon marché.
Dieu m'auroit pu ſept ans envoyer paître.
Un roi pécheur fut ours pendant ſept ans :
Vous fûtes vous cheval un pareil tems,
Un tems pareil âne je pouvois être ;

Et maintenant travaillant au moulin,
Bien autrement je rongerois mon frein.
Eh bien, je perds une assez grosse somme :
Mais cinq cents francs ne sont la mort d'un homme.
Soyez donc libre, & libre sans rançon.
Vous serez sage, & vous n'irez pas, comme
Un étourdi, remordre à l'hameçon.
Qui de si près a frisé les chaudieres,
Sur son salut n'est pas si négligent ;
Pere Panuce, au moins pour mon argent,
Souvenez-vous de moi dans vos prieres.
NOTRE bon pere alors se prosternant,
Et par trois fois ayant baisé la terre,
Son chapelet, & le pied du manant,
Gai sur ses pas s'en retourne en grand erre,
Tandis que triste, & le gousset vuidé,
Blaise chargé d'une bride inutile,
En véritable & franc oison bridé,
Regagne à pied son petit domicile.
Il ne dit rien de l'accident fatal,
Et s'en fût tû long-tems, comme on peut croire,
Si quelques mois après, dans une foire,
Il n'eût revu, reconnu son cheval,
Que marchandoit son compere Grégoire.
Il s'émerveille, & souriant à part :
Ami, dit-il, le tirant à l'écart,
N'achete point ce cheval, & pour cause.
Tu t'en mordrois les pouces tôt ou tard,

Je le connois. Sois bien sûr d'une chose,
C'est qu'un beau jour te panadant en roi,
Sur cette bête en effet assez belle,
Crac ! en chemin, tout-à-coup au lieu d'elle,
Tu trouveras un cordelier sous toi.
Un cordelier ! tu voudrois que je crusse....
Un cordelier ! tu gausses. Point du tout;
Un maître moine ayant cordon, capuce,
Grise vêture, & nom pere Panuce.
Lors il conta le fait de bout en bout,
L'achat, la route & la métamorphose,
Et l'hameçon fatal au franciscain,
Et les sept ans de purgatoire; enfin
Tout ce qu'il fait : le reste il le suppose.
Tiens, poursuit-il : à peine le bourreau
S'est retrouvé sous sa premiere peau,
Et sous le froc, que perdant la mémoire
Du châtiment qui lui fut si bien dû,
A l'hameçon il aura remordu;
Et le voilà. Peste ! interrompt Grégoire,
Qu'il aille au diable avec son hameçon,
Et ses sept ans de nouveau purgatoire !
Vraiment, sans toi, j'étois joli garçon.
C'est cinq cents francs que je gagne. Allons boire.

L'amour filial, conte.

INJURIANT un honnête Manceau,
Des gens du lieu lui reprochoient ſon pere ;
Dont en public, il eſt vrai qu'un cordeau,
Naguère avoit ſerré la jugulaire.
Ils ajoutoient qu'au lieu patibulaire,
Où lui treizieme on l'avoit accroché,
Tout au plus haut on le voyoit branché ;
Comme des treize étant le plus inſigne.
Ce dernier trait le révolte & l'indigne ;
Il veut y voir, & voit qu'il n'en eſt rien.
L'un ne paſſoit pas l'autre d'une ligne.
Voyez, dit-il, la langue ! il n'eſt que bien.

Le moine défroqué, conte.

MUSE, de grace, au fait, & point d'exorde.
DES écumeurs, gens ſans miſéricorde,
Firent deſcente à je ne ſais quel port,
Et tout de ſuite y deſcendit la mort,
L'affreux dégât, le viol équivoque,
Qu'Agnès redoute, & dont Barbe ſe moque ;
L'ardente ſoif du ſang & du butin ;
Tant d'autres maux, le ſacrilege enfin,
Péché mignon des ames ſcélérates.

Ce dernier-ci conduisit les pirates
Dans un couvent de peres cordeliers.
Châsse, encensoir, croix, soleil, chandeliers,
Vases sacrés, tout fut de bonne prise;
Burettes, brocs, le cellier & l'église,
Tout fut pillé. Notez que les vauriens
N'étoient pourtant juifs ni turcs, mais chrétiens,
En qui peut-être eût agi le scrupule,
S'ils n'avoient pas dans plus d'une cellule,
Trouvé de quoi se dire : eh, ventrebleu !
N'en ayons point, puisqu'ils en ont si peu !
Quoi trouvé donc ? Quoi ? Gentilles commeres,
Que sur la nef on mene avec les peres,
Pour y passer le tems dorénavant,
Eux à ramer, elles comme au couvent.
Pere Grichard, bilieuse pécore,
Prêche & fulmine en pieux matamore :
Pere Grichard est traité d'étourneau ;
Et pour réponse, on vous le jette à l'eau.
D'autres encor de prêcher ont la rage.
Ils prêchoient donc, mais sur un ton plus sage ;
Quand le plus fier de tous les ouragans
Mieux qu'un sermon convertit nos brigands.
Les voilà tous devenus des Panurges,
Se fiant moins à Dieu qu'aux thaumaturges,
Et promettant chandelle à tous les saints
Du paradis & lieux circonvoisins.
Tout l'équipage est au pied de la chiourme :

On crie, on pleure, on ſanglotte, on ſe gourme :
Mea culpa ! mon pere ! mon mignon !
Ce n'eſt pas moi, c'étoit mon compagnon.
Moine de dire, en faiſant griſe mine,
Punition & vengeance divine !
Le bon larron contrit comme à la croix,
De ſe vouer à monſieur ſaint François,
S'il en échappe. A l'inſtant le tems change ;
Vous euſſiez dit que ſur l'aile d'un ange,
Le ſéraphique avoit dit : *Quos ego.*
Le ciel reprend l'azur & l'indigo ;
L'eau reverdit, & ſa claire ſurface
S'applaniſſant, redevient une glace ;
Tout rentre enfin dans ſon premier état ;
Tout. J'y comprends le cœur du ſcélérat.
Il rit du vœu formé pendant l'orage :
Le capitaine abſout tout l'équipage ;
Réuniſſant les deux pouvoirs en ſoi,
Et ſur ſon bord étant pontife & roi.
Buvons, rions, chantons, dit le corſaire ;
Frappez, comite ! & vogue la galere !
Les penaillons diſoient : vous avez tort.
On fait la figue au ſaint plus près du port.
De Pharaon tel étoit le vertige.
Moyſe auſſi coup ſur coup le fuſtige.
Le chef repart : Qu'on ait tort ou raiſon ;
Ramez, faquins ! belle comparaiſon
De fouet à fouet, la verge de Moyſe,

Et le cordon de ſaint François d'Aſſiſe.'
Trois jours avoient coulé ſans accidens.
Le quatrieme, ainſi qu'entre leurs dents,
Les gris-vêtus prioient leur patriarche;
De ſe venger, en purifiant l'arche;
L'un d'eux, ſoudain, s'écrie: ah, le voilà!
Qui? Saint François. Où? Sur l'eau, là-bas, là.
Tenez! voyez, vis-à-vis de la poupe!
Sur le tillac auſſi-tôt l'on s'attroupe.
Oui! c'eſt, dit-on, vraiment un cordelier!
C'en eſt bien un: le fait eſt ſingulier!
En pleine mer, un homme! & n'en déplaiſe,
Qui paroit même être là fort à l'aiſe!
C'eſt, s'écrioit un moinillon ſervant,
C'eſt ce grand ſaint, qu'à la merci du vent,
Dans le péril, ingrats, vous réclamâtes!
Mon œil d'ici diſtingue les ſtigmates.
Je vois, je vois l'ange exterminateur,
Le bras levé ſur le profanateur!
Tremblez, méchans! ſa frocaille, en tumulte,
Paſſoit déjà de l'eſpoir à l'inſulte:
La ſoldateſque incertaine & tout bas,
Se demandoit: l'eſt-ce? ne l'eſt-ce pas?
La nuit laiſſa leur ame irréſolue.
L'indévot crut avoir eu la berlue,
Et du ſoleil attendit le retour.
Il reparoit. On revoit tout le jour,
Le même objet, à pareille diſtance.

Lors le relaps incline à pénitence.
C'eſt ſaint François ! qui pourroit-ce être donc ?
Voilà des gens penauds, s'il en fût onc
Le commandant, dont la viſiere eſt nette,
Pour le plus ſûr, met l'œil à la lunette,
Et dit : ma foi, vous ne vous trompez point ;
Je vois capuce & froc : c'eſt de tout point,
Un cordelier bien vif, bien à la nage,
Voulant venir peut-être à l'abordage ;
Il faut l'attendre. Hola, ho ! le grapin !
Chacun ſe ſigne au cri du turlupin.
D'horreur le poil en dreſſe à tout ſon monde.
L'objet s'enfonce, & diſparoit ſous l'onde.
A l'inſtant ſouffle un vent plus que gaillard ;
Et fut-ce un coup du ciel ou du haſard,
Vous en allez ſavoir le pour & contre.
Tout au plus près, le nageur ſe remontre.
Le grapin tombe, accroche & tire : qui ?
Etoit-ce bien un cordelier ? Nenni,
Car de par Dieu, ſa mere & ſaint Antoine !
Jamais l'habit ne fit ſi peu le moine.
C'étoit au vrai l'habit d'un franciſcain,
Mais ſous lequel ne giſſoit qu'un requin,
Poiſſon goulu, vorace, antropophage,
Poiſſon béant, poiſſon pour tout potage.
Mais un poiſſon froqué ! par quel haſard ?
Vous avez vu noyer pere Grichard.
Figurez-vous ce requin qui le gobe ;

Non pas avec, mais par-dessous sa robe;
Des pieds au col, tantôt il fut grugé,
Et là, du tronc la tête prit congé.
Le froc alors présentant l'ouverture,
Avoit du monstre embéguiné la hure;
Et de ce jour, quêteur humble & gourmand,
Frere requin suivoit le bâtiment.

Le nez & les pincettes, conte.

LES saints & les diables ensemble
Eurent toujours maille à partir:
Mais ce qui doit nous avertir
Qu'il faut que chacun de nous tremble,
C'est que le serviteur de Dieu
N'a pas toujours avec le diable
Tiré son épingle du jeu;
Ou la légende est une fable.
JADIS un vieux saint existoit,
Lequel apothicaire étoit;
Car en quelque état que l'on vive,
Est saint qui veut, noble, vilain,
Voire pis, témoin saint Crépin,
Sainte Madeleine & saint Yve.
Un jour que pour le bien public,
Manipulant quelques recettes,
Le distillateur en lunettes,

Dans un fourneau, ſous l'alambic,
Fourgonnoit avec des pincettes ;
Voici venir le tentateur,
En intention de diſtraire
Le vigilant opérateur,
Et d'être ainſi l'inſtigateur.
D'un qui-pro-quo d'apothicaire.
Devant le ſaint, monſieur Satan
Culbute, caracole & fringue :
Le fanatique charlatan
De mille façons ſe diſtingue :
Entr'autres, le corps du lutin
Se tourne en cylindre d'étain,
Repréſentant une ſeringue :
Il fait de ſon nez le canon,
Soupirail exhalant la peſte,
De ſa gueule un mortier bouffon,
Et de ſa langue un gros pilon,
Dont le mouvement circulaire
Faiſoit un petit carillon,
Tel qu'au ſabbat on peut le faire.
Des ténebres le roi falot
Épuiſa là tout ſon Calot :
Mais ce qu'il y gagna fut mince ;
Car le bon ſaint ne diſant mot,
Fait cependant rougir ſa pince,
Puis l'adreſſant au nez du prince,
Vous le lui ſerre comme il faut.

Le diable fait un ſoubre-ſaut,
Montre de longues dents qu'il grince,
Veut avancer, veut reculer,
Tend les griffes, ſerre la queue,
Rue & beugle, à faire trembler
Toute la terre & ſa banlieue.
Cependant en malin fournois,
L'autre jouit de ſa victoire,
Et fait faire au diable vingt fois
Le tour de ſon laboratoire;
Juſqu'à ce que, las de ce jeu,
Il renvoya la bête au gîte;
Et pour l'y faire aller plus vîte,
Il lui ſeringua pour adieu,
Quelques petits jets d'eau bénite.
C'EST s'en tirer avec honneur.
Heureux le ſaint pharmacopole,
S'il eût d'une telle faveur
Rapporté la gloire au Seigneur.
Par malheur, en tournant l'épaule
Le diable avoit trouvé moyen,
Pour ſe dépiquer de ſon rôle,
De jeter au cœur du chrétien
Un grain de ſa vanité folle,
Dont à ſon tour le Tout-puiſſant,
Très-mécontent avec juſtice,
Châtia le ſaint, en laiſſant
Triompher un tems la malice

Du maudit lion rugiſſant,
Dont voici quel fut l'artifice.
Il s'enveloppa d'une peau
De ces gens chargés de cuiſine,
Maſſe de chair faite en tonneau,
Peſante eſpece de pourceau,
Qui roule ici-bas ſa machine,
Et qui pliant ſous le fardeau,
Sur deux pieds quelquefois chemine
A la ville & dans le quartier,
Où le ſaint faiſoit ſon métier.
Le maſque à figure maſſive,
En moine de Citeaux arrive,
Va deſcendre chez le baigneur,
Se met au lit, fait le malade,
Et mande le premier docteur,
Qui vient lui débiter par cœur
Cent mille & une coïonade,
Et termine le ſot narré,
Par la formule réguliere,
Du *cliſterium donare*,
De la faculté de Moliere.
Là paroit l'humble apothicaire,
Tout prêt à donner de ſa main,
Avec ſa mine débonnaire,
Le remede chaud & benin.
Dieu des vers & de la peinture,
Aidez-moi dans cette aventure!

Voilà tout bien appareillé,
Le mouſquetaire agenouillé,
Et le malin corps en poſture :
Mais, quoique longue outre meſure,
La canule n'arrivoit point
A mi-chemin de l'embouchure.
Pour que tout donc aille à ſon point,
De deux valets l'effort s'y joint :
Chacun d'eux du feſſier difforme
Prend une part, le tire à ſoi,
Et de l'ennemi de la foi
Préſente le podex énorme.
Le collateur un peu butor,
Qui malgré cela craint encor
De s'égarer dans la bruyere,
Et qui pour ſes péchés, de plus
Étoit un peu court de viſiere,
Met le nez ſi près du derriere,
Qu'il eſt à deux doigts de l'anus.
C'est où mon drôle attend ſon homme ;
On ne peut trop admirer comme
Droit au-devant la bague alla,
Et d'elle-même s'enfila.
Alors ſur chaque joue on laiſſe
Retomber l'une & l'autre feſſe.
L'impitoyable Lucifer
A cris ni pleurs ne veut entendre,
Et change en tenailles d'enfer
L'endroit où le nez s'eſt fait prendre.

Ah ! vous avez beau trépigner ,
Vous voilà pris , l'homme aux pincettes !
C'eſt à vous de vous réſigner ;
Car de la façon dont vous êtes ,
Vous ne pouvez pas vous ſigner.
Il dit , & plus fier de ſa proie
Que ne le fut le beau Paris
Rapportant la ſienne dans Troie ,
L'infame raviſſeur déploie
Ses ailes de chauve-ſouris ,
Et s'éleve en l'air avec joie.
Spectacle horrible & ſcandaleux !
Au cul du démon cauteleux ,
Et de qui triomphe la fraude ,
L'un d'entre les prédeſtinés ,
Un ſaint en l'air & par le nez
Pendu comme une gringuenaude !
Ainſi ſur le ſaint homme Job
Le Dieu d'Iſaac & Jacob ,
Jadis de la même puiſſance
Toléra l'affreuſe licence ,
Et bientôt ſut y mettre fin :
Auſſi mit-il ici la main.
Le ſaint reconnut ſon offenſe ;
Dieu tonna ; le malin eſprit
Ouvrit la pincette maudite ;
Et de la foire qui lui prit ,
Aſpergeant le nez du contrit ,
Adieu , lui dit-il , quitte-à-quitte.

EPIGRAMMES.

I.

*A madame la marquiſe de **, en lui envoyant une toilette de bois de Sainte-Lucie, ſous le nom d'un capucin.*

MARTIN, hélas ! ſans être ſaint,
Capucin ſans être moins homme,
J'offre en bois ce préſent ſuccint,
Faute d'or pour offrir la pomme.
Pour vous un feu qu'amour on nomme,
Me brûle nuit, ſoir & matin.
Par fois je dors ; mais de quel ſomme !
Il n'eſt pas connu du mondain !

II.

SONGE à finir, diſoit une ruſée
A Fontenelle attentif à briller.
Qu'hier au ſoir je fus mal aviſée,
De te laiſſer ici déshabiller !
L'aurore luit ; mes gens vont s'éveiller.
Raſſurez-vous, lui repart Fontenelle,
La nuit ſera, ſi je veux, éternelle,
Puiſque du jour je tiens l'aſtre en mes bras.
Encor ! pour Dieu, bel eſprit, ce dit-elle,
Deviens un ſot, finis, ou bien t'en vas.

III.

N'ALLEZ la voir de près comme j'ai fait,
Ou votre cœur m'en dira des nouvelles.
Beauté n'eſt rien : ſon principal attrait
C'eſt cet air fin, ces graces naturelles,
Ce qui jadis entre trois immortelles,
Fit dire à c'il qui les conſidéra,
Toutes les trois ſont également belles ;
Mais c'eſt pourtant celle-ci qui l'aura.

IV.

C'EST trop peu que d'une amourette ;
Pour ſatisfaire à tous mes vœux :
A la veſtale, à la coquette,
Tour-à-tour je fais les doux yeux ;
Et c'eſt le ſort le plus heureux,
Où l'homme à mon gré puiſſe atteindre :
La veſtale allume les feux,
Et l'autre ſert à les éteindre.

V.

LE dieu d'amour, un jour en voltigeant
Vis la bergere à qui je rends hommage :
Certes, dit-il, ce viſage eſt trop gent
Pour n'en avoir une éternelle image.
Couleurs adonc il met en étalage,
Pinceau mignon dont le charme ravit ;
Rien ne manquoit pour commencer l'ouvrage,
Fors une toile, & mon cœur en ſervit.

VI.

DONT bien me fâche, au beau milieu du cœur

Je porte empreint le portrait d'une blonde :
Las, c'eſt bonté, puis après c'eſt rigueur !
Onc il ne fut humeur ſi vagabonde.
Autant vaudroit ſe repoſer ſur l'onde.
Or trop eſt trop : vas-t-en, fuis, vole, amour ;
Pour elle en moi, ne fais plus long ſéjour.
Fuis, te dis ? Ouais ! fuis donc ? Point de nouvelles !
D'où vient ceci ? Je devine le tour :
Le feu de ſes regards aura brûlé tes ailes.

VII.

Vous brûlez d'être poſſeſſeur
De cette jeune demoiſelle.
Que de graces ! quelle douceur !
Vous diriez un ange femelle.
La tenez-vous, & vous tient-elle ?
Sous l'enveloppe qui d'abord
Vous plut & vous tenta ſi fort,
Vous trouvez le diable & ſa griffe,
Qui vous font envier le ſort
D'Ixion, Tantale, & Siſyphe.

VIII.

*Pour l'envoi d'une bague à madame B***.*

S'IL en faut croire un vendeur d'oripeau (*),
Dont l'Auſonie exalte la faconde,
Par le moyen d'un merveilleux anneau,
Du beau Médor l'amante vagabonde

(*) L'Arioſte.

Disparoissoit aux yeux de tout le monde.
Gentil amour, fais, en bon négromant,
De celui-ci qu'il soit tout autrement;
Fais, dès qu'il est au doigt de ma maitresse,
Que tout le monde, excepté son amant,
Oublié d'elle, à ses yeux disparoisse.

IX.

A madame DE BOULLONGNE, *en lui envoyant une lanterne.*

Si le vieux Grec, que le cynique on nomme,
En plein midi, la lanterne à la main,
Couroit Paris, criant: je cherche un homme!
On lui diroit: ami, passez chemin:
Long-tems ici vous chercheriez en vain.
Mais s'il crioit: je cherche la sagesse,
Un esprit juste, une ame sans foiblesse,
Soit homme, ou femme, il ne m'importe pas:
Lors, d'Uranie en lui donnant l'adresse,
On lui pourroit épargner bien des pas.

X.

Un beau matin l'orgueilleux Cupidon,
Voulant de cœurs faire moisson nouvelle,
Prit son carquois, son arc & son brandon,
Puis descendit de la voûte éternelle.
Mais vous voyant, il dit: j'en ai dans l'aile,
Et suis sur terre inutile aujourd'hui.
Plus de beautés sont en cette mortelle,
Que je n'eus onc de traits en mon étui.

XI.

*A la Bl***.*

Lise dit que je ne vois goutte,
Et de mes mauvais yeux se moque à tout moment.
Lise, vous avez tort : pensez-vous qu'on en doute,
Depuis qu'on m'a vu votre amant ?

XII.

Je soupirois, devisant à part moi
Du sort félon qui par trop me rudoie.
Ami, d'où vient, dit Nanon, tel esmoi ?
Mes maux cuisans bientôt je lui déploie :
Puis en parlant, je la vois qui larmoie.
O doux soulas ! Adieu détresse, ennuis !
Qu'à son vouloir fortune me foudroie,
M'amour me plaint, plus à plaindre ne suis.

XIII.

Ne laissant jamais rien sur table,
Alix à Jeanne & son valet,
Disoit toujours d'un air affable :
Faites-vous des œufs ? On en fait ;
L'œuf & l'amour font leur effet.
Jeanne enfle. Alix entre en colere.
Au diable aussi, dit la commere,
Soient les œufs frits, pochés, crevés !
A Jeanne on en a tant fait faire,
Qu'à la fin Jeanne en a couvés.

XIV.

CHEZ un curé, Margot se présentant
Pour y servir, demandoit triple gage.
Le curé dit : quel prix exorbitant !
Vous êtes donc bonne à plus d'un ouvrage ?
Margot répond : j'entends peu le ménage ;
Mais à plaisir je mange, dors, & bois,
Et n'aime à faire œuvre de mes dix doigts.
Et dépensiere oisive, & mal-habile,
Tu veux gagner toi seule autant que trois ?
Oh ! disons tout, monsieur, je suis stérile.

XV.

En envoyant à l'illustre CRÉBILLON *un exemplaire de ma comédie des* Fils ingrats.

TOUT de moi vous pese & vous choque ;
Je n'ai plus espoir ni demi.
D'une amitié peu réciproque,
Adieu le nœud mal affermi !
Mais malgré le sort ennemi,
Mon hommage est tel qu'il doit être :
Ne pouvant le rendre à l'ami,
Qu'au moins je le rende à mon maître !

XVI.

A mon premier bienfaiteur anonyme.

QUI que soyez, homme, ange, diable ou dieu,

[De celui-ci tenez plus que du reſte.]
Quand voulez-vous que gratitude ait lieu ?
Quand plaira-t-il à la Bonté céleſte,
Que ſon miniſtre à moi ſe manifeſte ?
Jà par trois fois au poëte indigent,
Avez ſous main coulé ſon contingent ;
En attendant que faſſions connoiſſance,
Je garderai mon doute & votre argent ;
Et je prendrai le tout en patience.

XVII.

A M. DE LA FAYE.

J'AI vu le point dont j'étois deſireux,
Malgré l'envie, & ſa triſte rancune,
Enfin j'ai vu le vrai mérite heureux,
Et ne manquant de récompenſe aucune :
La Faye a gloire, amis, ſanté, pécune.
Or déſormais, gens à plume ou pinceau,
Aviſez-y, quand peindrez la fortune :
Elle y voit clair : peignez-la ſans bandeau.

XVIII.

DANS un bon corps, nature & maladie
Étoient aux mains. Une aveugle vient là :
C'eſt Médecine, une aveugle étourdie,
Qui croit par force y mettre le hola.
A droite, à gauche, ainſi donc la voilà,
Sans ſavoir où, qui frappe à l'aventure,

Sur celle-ci, comme sur celle-là,
Tant qu'une enfin céda. Ce fut Nature (*).

XIX.

Un écrivain fameux par cent libelles,
Croit que sa plume est la lance d'Argail :
Au haut du Pinde, entre les neuf pucelles,
Il est planté comme un épouvantail.
Que fait le bouc en si joli bercail ?
S'y plairoit-il ? Penseroit-il y plaire ?
Non. C'est l'eunuque au milieu du sérail ;
Il n'y fait rien, & nuit à qui veut faire.

XX.

Alerte, rimeurs assoupis !
Debout à cheval, à la chasse !
Je vois quelque chose de pis,
Que le serpent Python, qui passe.
Sus ! que chaque enfant du Parnasse
Accoure, & me suive en ce lieu !
Ma fourche ! une lance ! un épieu !
D'Apollon purgeons les domaines !
Venez ! entendez-vous le dieu
Qui crie : haro sur Desf....

(*) Un auteur tragique du tems a bien voulu me faire le plaisir de réformer cette épigramme, & de l'insérer, dix ou douze ans après, dans le Mercure du mois de février 1772.

XXI.

DANS le bassin des fontaines du Pinde,
Veille un serpent boursoufflé de venin.
Géant ne suis, ni le dompteur de l'Inde,
Et moins encor le vainqueur de Menin :
Mais les neuf sœurs m'ont vu d'un œil benin ;
J'ai gain de cause, & sans gants ni mitaines,
J'arracherai, moi qui ne suis qu'un nain,
Et dents & langue au serpent des Fontaines.

XXII.

POUR juger la littérature,
L'impudence en original,
La faim, l'envie & l'imposture
Se sont construit un tribunal.
De ce petit trône infernal,
Où siegent ces quatre vilaines,
Partent les arrêts du journal
De monsieur l'abbé Desfontaines.

XXIII.

JE ferai peindre un satire bien gras,
Nez applati, front sans pudeur aucune,
Queue au derriere, oreilles de Midas,
De Cerberus les trois gueules en une,
Mordant par-tout, aboyant à la lune.
Bref, en quarré deux morceaux de linon
Je ferai pendre au col du compagnon,
L'ourlet bien blanc, & la toile bien bleue :

De prime abord, à ce portrait mignon,
Je gage, abbé, que ton chien battra queue:

XXIV.

NYMPHES de bois, s'il vous rencontre un jour,
Ce beau sylvain que je veux faire peindre;
Ne fuyez point. Contre vous son amour
N'entreprend rien: vous n'avez rien à craindre.
Par courtoisie il pourroit pourtant feindre
Une algarade; alors doublez le pas,
Pour feindre aussi: mais laissez-vous atteindre,
Vous le verrez dans un bel embarras!

XXV.

THÉMIS un jour, du moins sa ressemblance,
Se présenta dans le sacré vallon:
Grave maintien, robe, glaive & balance,
Tout l'annonçoit, quand voici qu'Apollon
La fixant bien de la tête au talon,
Sous robe & coëffe entrevit, non sans rire,
Beaux pieds de bouc, & cornes de satire.
Autour du masque adonc, au son du cor,
On se rassemble; on vous trousse le sire,
On le fustige, il fuit, & court encor.

XXVI.

QU'EN tout, nature a bien veillé pour nous!
Qu'auroit-ce été, si le serpent habile
Et venimeux, je le demande à tous,

N'étoit pas né peureux, foible & reptile?
Où fuirions-nous, ſi de la volatile
Il eût eu l'aile? Et le même ſoit dit
Du venimeux & nuiſible Zoïle;
Qu'auroit-ce été, s'il eût eu de l'eſprit?

XXVII.

Ce bavard né dans le pays du cidre,
Peut, je le ſais, me chicaner cent ans:
Le mieux d'abord, ſeroit d'étouffer l'hidre,
Et je le puis. Vous ſeriez tous contens.
Mais m'en jouir eſt le but où je tends.
Satisfaiſant d'un ſeul coup votre envie,
Je m'ôterois un des beaux paſſe-tems
Qu'un bon railleur puiſſe avoir en ſa vie.

XXVIII.

Devant un monſtre (& c'étoit grande honte)
Sur l'Hélicon tout le monde avoit fui.
Pégaſe arrive; auſſi-tôt je le monte,
Et des neuf ſœurs ſeul je deviens l'appui.
Mon ſabre à peine eſt hors de ſon étui,
Que ſur le dos la bête eſt renverſée:
De mille coups la gargouille eſt percée.
Rien n'eſt égal à ma gloire aujourd'hui:
J'en ai huit fois acquis plus que Perſée;
J'ai ſecouru huit belles plus que lui.

XXIX.

A vivre en paix nul ici-bas n'eſt maître.

Hélas, qui peut mieux que moi le prouver!
Si bon, si doux que le ciel m'ait fait naître,
Ongles & bec il m'a fallu trouver,
Contre un qui m'a les siens fait éprouver.
Le même advint au benin Lafontaine :
Il sommeilloit. La discorde inhumaine,
A son dortoir vint frapper un matin.
Il ouvre, elle entre, & lui pique la veine :
Il en cuisit au maudit Florentin.

XXX.

PAUVRE A... quel aveugle délire
De l'Hélicon te fait courir les bois ?
S'il n'eût jamais existé d'autre lyre,
Que celle alors qui jura sous tes doigts,
Orphée eût vu des lions peu courtois
A ses accens hérisser les crinieres ;
Arion eût été noyé cent fois,
Et Thebe encor seroit dans les carrieres.

XXXI.

La forge des furies.

MONSIEUR l'abbé, lorsque l'envie
A vuidé tous ses arsenaux,
Chez vous elle se refugie.
Vos yeux lui servent de fourneaux ;
Pour y forger des traits nouveaux.
Le bonheur d'autrui les allume.

Votre lourde & bruyante plume
Se change en marteau dans sa main ;
Votre front devient son enclume,
Et votre cœur son magasin.

XXXII.

Eh ! supprime tes sots écrits,
Et tes libelles par centaines,
Dont ta plume infecte Paris,
Disoit un sage à Desfontaines.
Oui, bien qui pourroit. C'est mon pain ;
Si faut-il que je vive enfin,
Répond l'effronté personnage.
Que tu vives ? En vérité,
Ni moi, ni d'autres, dit le sage,
N'en voyons la nécessité.

XXXIII.

Sur sa traduction des pseaumes.

Le cheval de bronze à Burlon
Doit rappeller avec tendresse
Les courses qu'au sacré vallon
Jadis il fit dans sa jeunesse ;
Car ce cheval pour la souplesse,
L'agilité, le caracol,
Les mouvemens & le haut vol,
En tout est pareil au Pégase
Qu'il montoit, lorsqu'avec emphase

sur son maudit psalterion
Il entonna la paraphrase
Des saints cantiques de Sion.

XXXIV.

Sur sa traduction de Virgile.

POUR Alexis, Coridon fut épris
D'un fol amour : il y perdit ses peines.
De ce tems-ci Virgile est Alexis :
Le Coridon est l'abbé Desfontaines.
Du traducteur les amours seront vaines.
Belle vergogne en sera le guerdon.
L'auteur sembloit lui jeter son lardon,
Et deviner cette prose infidelle,
Quand il a dit : *Corydon ! Corydon !*
Quelle marotte a brouillé ta cervelle !

XXXV.

LE dieu du goût parloit d'avoir un Suisse ;
Burlon l'apprend, & Burlon de crier,
Est-il mortel autre que moi qui puisse
Remplir ce poste ? On eût dû m'en prier.
D'office il prend moustache, baudrier
Et hallebarde. On frappe : & qui ? Le maître ;
Burlon n'a pas l'honneur de le connoître ;
Et le pointant, lui défend d'approcher.
Croyez qu'il fut traité comme il dût l'être,
Et chez le dieu n'allez pas le chercher.

XXXVI.

Qu'il eſt ſombre, livide & pâle!
Ah, quel horrible accablement!
Un pauvre agoniſant qui râle,
Paroît moins près du monument.
Un bel-eſprit aſſurément
Vient d'entrer à l'académie:
Ou le roi vient apparemment
De nommer à quelque abbaye.

XXXVII.

L'éclat des quarante le bleſſe;
C'eſt à ces glorieux moutons,
Que notre loup revient ſans ceſſe.
Oh, qu'il leur diroit bien: traîtons!
Meſſieurs, je changerai de tons,
Pour peu que vous m'en veuilliez croire.
Faites-moi part de vos jetons:
Je vous laiſſerai votre gloire.

XXXVIII.

« J'ouvre le temple de mémoire:
» Oui, meſſieurs, & ſans vanité
» J'ai la clef dans mon écritoire.
» Je mene à l'immortalité. »
Vous ne dites pas vérité,
Monſieur, l'homme ou le rat d'égliſe;
Ou vous êtes comme Moyſe,
Qui par des chemins peu frayés,

Menoit à la terre promise,
Et qui n'y mit jamais les pieds.

XXXIX.

Quand saint Antoine, au fond de son désert,
Offroit à Dieu son tribut de louange ;
L'esprit malin en singerie expert
Le lutinoit d'une façon étrange.
Qu'en revient-il au noir & mauvais ange ?
Rien qui de rire ait pu lui donner lieu :
Nasarde, huée & cornes pour adieu.
Gentil abbé, voici cas tout semblable :
Ici Louis est l'image de Dieu,
Moi de l'hermite, & toi (*) celle du diable.

XL.

Pour dire à ma muse une injure,
Foible & téméraire écrivain,
Je vois d'ici quelle aventure
T'offrit ces deux mots *triple airain* (**).
Tu les cherchas long-tems en vain ;
Tant que suant à grosse goutte,
Tu t'essuyas le front sans doute,
Et les trouvas là sous ta main.

(*) Il avoit critiqué des vers que j'avois faits pour le roi.

(**) Il accusoit mes vers de dureté, & se servoit sans cesse de ces deux mots : *æs triplex*.

XLI.

CHEZ un évêque on étoit douze à table,
Entre un curé qu'on laisse là debout,
Confus, piqué, donnant tout bas au diable
Les conviés, & le prélat sur-tout;
Quand celui-ci, pour le pousser à bout,
Lui dit: curé, que dit-on pour nouvelles?
En savez-vous? Oui, monseigneur: & quelles?
Ma truie hier mit bas treize petits.
Oh, c'est trop d'un, dirent nos gens assis;
La mère en tout n'a que douze mamelles:
Qui nourrira le treizieme? Ma foi,
Répond le drôle aux douze heureux apôtres,
Qu'il s'accommode! il fera comme moi,
Il verra seul à jeûn dîner les autres.

XLII.

Au petit auteur (*) d'Esope au Parnasse, *qui, dans une fable sur l'optique, faisoit allusion aux pieces qui perdent à la lecture; c'étoit précisément quand on venoit d'imprimer* Gustave, *& que l'abbé Desfontaines en parloit sur ce ton dans le monde; n'osant encore m'attaquer ouvertement dans ses feuilles, il dirigeoit la plume de ce petit poëte naissant.*

L'AUTEUR désigné dans l'optique,
Riant du ris de saint Médard,

(*) Feu Pesselier.

A dit: monsieur l'auteur caustique,
Vous êtes un malin pendard;
Mais je ne crains point votre dard.
Car vos fables de misanthrope
Ressemblent à celles d'Houdard,
Et votre esprit au corps d'Ésope.

XLIII.

On ne voit qu'auteurs de préceptes,
De méthodes, d'arts & d'essais:
Mille Rose-Croix, point d'adeptes,
Mille professeurs, nul profès.
Les Grecs, les Latins, les François;
Nous laissant entr'autres sornettes,
Des poétiques fort bien faites,
M*** en fait après eux.
Eh, l'ami! fais-nous des poëtes.
Sois-le toi-même, si tu peux!

XLIV.

O TEMS! ô mœurs! s'écrioit la Chaussée!
Siecle pervers, qui fuis ta guérison!
Quoi, mon école (*) est ainsi délaissée!
Quoi, le carême est ma morte saison!
Et cependant, malgré rime & raison,
Deux sots objets (ah, c'est ce qui m'assomme!)

(*) L'école des amis.

Deux monſtres faits & bâtis, Dieu ſait comme,
Deux maudits riens attirent les badauds ;
Méritent-ils ſeulement qu'on les nomme ?
Sémiramis & le *rhinoceros*.

XLV.

Sur l'air de Joconde.

CONNOISSEZ-VOUS ſur l'Hélicon
L'une & l'autre Thalie ?
L'une eſt chauſſée, & l'autre non,
Mais c'eſt la plus jolie :
Elle a le rire de Vénus ;
L'autre eſt froide & pincée :
Honneur à la belle aux pieds nus ;
Nargue de la Chauſſée.

XLVI.

Contre le même au ſujet d'une de ſes pieces qui n'avoit pas réuſſi. Sur l'air : L'amant fidele.

CHALEUR ſubite,
Faiſoit trop vîte
Pouſſer le bled :
Monſieur Nivelle
A dit : *qu'il gele !*
Il a gélé. (*bis.*)

XLVII.

LE menſonge & la vérité

Sont faits pour abreuver le monde ;
L'une, en petite quantité,
L'autre, à torrent qui nous inonde.
O vous qui buvez à la ronde,
Ne prenez ceci pour chanſon,
Et ne vous trompez d'échanſon.
Que M*** ſoit donc le vôtre ;
Sa charge eſt de verſer le bon.
Le diable & D*** verſent l'autre.

XLVIII.

Sur l'Eſprit des loix, & les autres œuvres du préſident DE MONTESQUIEU.

TORRENS fougueux, vieux arbres, hauts rochers ;
Verte prairie, humble & riant bocage,
Tranquilles eaux, jardins, guérets, vergers,
Compoſeroient un parfait payſage :
Or, de ce rare & ſublime aſſemblage,
Printems, hiver, en tout tems, en tout lieu,
Deſirez-vous avoir la vive image ?
Ayez toujours à la main Monteſquieu.

XLIX.

Après la mort de M. DE MONTESQUIEU.

L'AIGLE a diſparu. Monteſquieu,
Du haut de la double colline,
Revole pour jamais au lieu . . . . . .

De son immortelle origine.
Qui de la région divine
Reconnoîtra mieux le chemin,
Que le merveilleux écrivain
Qui sur les ailes du génie,
Une plume d'or à la main,
La parcourut toute sa vie ?

L.

A M. l'abbé TRUBLET, *sur ses essais de morale.*

HONNEUR & gloire à l'auteur des essais,
Et de morale, & de littérature !
Plus on te lit, plus, cher abbé, tu plais :
Tu parviendras à la race future.
Ce n'est ici gracieuse imposture,
Ni faux encens : ton œil observateur
Perce les plis & les replis du cœur,
Y voit très-clair, & très-bien y fait lire :
Au fond du mien, lis donc à ton honneur,
Plus mille fois que l'esprit ne peut dire.

LI.

Pour M. l'abbé TRUBLET.

V***, en commençant d'écrire,
Crut qu'on n'avoit jamais rien lu :
Ses plagiats ayant fait rire,
Il enragea d'avoir mal cru.

Voulant

Voulant créer, il ne l'a pu.
Poursuis, compilateur habile,
compile, *compile*, *compile* (*a*)!
Et sois un éternel écho :
A ce titre laisse tranquile
L'archidiacre (*b*) de Saint-Malo!

LII.

Contre GACON, *qui avoit mis des vers au bas du portrait de* RABELAIS, *représenté tenant une bouteille & un verre à la main.*

VOILA maître François jugé :
Comment ? Par qui ? C'est de quoi rire.
Plaidons l'appel en abrégé.
C'est Pan jugé par un satire.
Modele heureux d'un beau délire,
Aigle joyeux de l'Hélicon,
Pour toute réponse à Gacon,
Qui fait (*c*) le pédant & l'apôtre,

(*a*) M. de V***, dans son *Pauvre diable*, dit, croyant bien plaisanter, que *Trublet compile, compile, compile.* Ces mots répétés trois fois, couroient toutes les bouches, comme si c'eût été un bon mot. Je ne le sens pas.

(*b*) C'est ainsi que par une sotte dérision, il affectoit de nommer cet honnête ecclésiastique.

(*c*) Il lui reproche en mauvais vers, le libertinage & l'irreligion.

Vuide ton verre & ton flacon,
Et lui jette au nez l'un & l'autre.

LIII.

DAME Aracné, de ſa hideuſe toile
Plafonnoit preſque un vaſte apartement,
Et là, croyant briller comme une étoile,
S'imaginoit faire un bel ornement.
Mouches à tas lui ſervoient d'aliment.
Sire bourdon paſſe près de la caſe;
Elle court ſus. Grand combat ſur la gaze:
Le frêle ſol fond ſous les combattans;
L'inſecte tombe, auſſi-tôt on l'écraſe,
Le bourdon chante & prend la clef des champs.

LIV.

Sur le temple du goût.

MÉTAMORPHOSE eut jadis lieu par-tout,
Dès que d'un dieu la bile étoit émue.
Au nom du fat qui ſe croit dieu du goût,
Phœbus, la tienne à coup ſûr ſe remue.
Donc par plaiſir en monſtre le tranſmue,
Et ne l'écorche, ainſi que Marſyas:
Mais donne-lui cuir & poil de Judas,
Deux yeux de chien, gueule à triple quenotte,
Puis cœur de lievre, oreilles de Mydas,
Serre de cancre & tête de linotte.

LV.

De toi ſeul on dira, crois le fait très-certain,
Ce que toi ſeul tu dis avec audace,
D'Homere, de Milton, de Virgile & du Taſſe,
Sans entendre toſcan, grec, anglois, ni latin.
On dira donc en ſomme, y joignant l'arrogance,
Sujets ratés, clinquant, babil, extravagance.

LVI.

*Au ſujet de l'épître contre l'envie, par M. de V***.*

Ce bel eſprit frivole & vaſte,
Embraſſant tout, n'étreignant rien,
Auſſi fidele ſcholiaſte
Que véridique hiſtorien,
Cet apôtre épicurien
De la ſcrupuleuſe Uranie,
Se flatte, apoſtrophant l'envie,
D'avoir pour lui l'air du bureau,
Et qu'on la croira ſa partie,
Quand on ſait qu'elle eſt ſon bourreau.

LVII.

Sur l'auteur (*a*) du Préſervatif, *& celui* de la Voltéromanie (*b*); *le premier vomit des horreurs contre l'autre, qui les lui rend, & chante ſes propres louanges dans ſon ode à la reine.*

L'UN en fat, & l'autre en coquin,
Avec une impudence extrême,
Méconnoît ſon enfant meſquin :
L'un, pour s'autoriſer à ſe louer lui-même;
L'autre, pour ne ſe pas avouer un faquin.

LVIII.

Après la défenſe de jouer Mahomet, *l'auteur s'étant laiſſé aller à des propos peu meſurés, fut obligé de s'enfuir à Bruxelles.*

DU mont ſacré noir étourneau,
Aigle aux yeux du vulgaire ignare,
Lâche ennemi du grand Rouſſeau,
Digne ami du petit la Marre (*c*);

(*a*) M. de V***.

(*b*) L'abbé Desfontaines. Ils déſavouerent tous deux leurs libelles.

(*c*) Jeune & mauvais poëte du tems, qui n'a laiſſé qu'un mauvais ballet à l'opéra, oublié depuis. Il faiſoit ſa cour à M. de V***.

Fuis, méchant, fuis ! double le pas,
Cours, vole au fond des Pays-Bas,
Replonger ta muse infernale !
Loin pour jamais, loin de nos yeux,
Avec ton squélette odieux,
L'orgueil, l'envie & le scandale !

LIX.

*Sur la tragédie d'*Oedipe *de M. de V***.*

JADIS en Grece, aux yeux d'un parterre éploré,
De ses vives douleurs Oedipe déchiré
Pleura sa fatale ignorance ;
Et détestant le jour, se l'interdit.
Pour la seconde fois long-tems après, en France
Il revit la lumiere, & bientôt la perdit.
Arrouet, dans ses chants funebres,
Lui fait revoir encor ce jour persécuteur :
Et pour jamais enfin, grace au nouvel auteur,
Le revoilà dans les ténebres.

LX.

J'AI du pain, je suis honnête homme,
J'ai mis au jour A***,
Piece qu'à Venise & qu'à Rome
J'entendis égaler au Cid.
Tu fis roi le berger David,
Grand Dieu ! fais-moi l'un des quarante !
Que je sois, selon mon attente,

Confrere de M. Le**,
Ma vanité ſera contente !
Ainſi ſoit-il M. Le B.

LXI.

*Sur ce qu'on me menaçoit de la colere de M. de V***.*

De Corneille & de Crébillon
Le réformateur téméraire,
Que prône à triple carillon
Tiriot le thuriféraire ;
Le prince des badauds, V....
Du haut de ſon trône bourgeois,
Va ſur moi vuider ſon carquois.
Du mien ne tirons qu'une fleche,
Dont la douce pointe n'ébreche
L'honneur, ni l'intérêt d'autrui.
Malheur à lui ſeul, s'il en ſeche !
Louons quelqu'autre auteur que lui.

LXII.

Soyez-en ſûrs : oui, ſi le premier homme
Eût eu le tic de ce faiſeur de vers,
Il eût fait pis que de mordre à la pomme ;
Et c'eût été bien un autre travers ;
Portant envie aux miracles divers
Du grand auteur de la nature humaine ;
Il eût voulu refaire l'univers,

Et le refaire en moins d'une ſemaine (*a*).

LXIV.

Sur Mérope (*b*).

CHEZ l'hiſtrion Mérope uſée,
Vers le pont-neuf a pris l'eſſor ;
Et là par un ſot, la ruſée
S'eſt fait donner cent louis d'or :
Serre-la bien dans ton tréſor,
Troupe (*c*) ignorante & mercenaire,
Car elle fait pleurer encor,
Non le lecteur, mais le libraire.

LXV.

SON enſeigne eſt à l'Encyclopédie (*d*).
Que vous plait-il ? de l'anglois, du toſcan ?
Vers, proſe, algebre, opéra, comédie ?
Poëme épique, hiſtoire, ode, ou roman ?
Parlez ! C'eſt fait. Vous lui donnez un an ?

(*a*) M. de V.... venoit de faire *Rome ſauvée* en deux ou trois mois, pour effacer le *Catilina* de Crébillon, qu'il n'effaça point, parce qu'il fit moins bien. C'eſt que, lorſqu'en trente ans un homme qui a du génie ne réuſſit point à ce qu'il fait, un homme qui n'en a point & qui veut mieux faire, réuſſit encore moins.

(*b*) Fontenelle diſoit plaiſamment, ce qu'après lui l'abbé Prevot a dit de *Guſtave*, *que cette piece imprimée faiſoit beaucoup d'honneur aux comédiens.*

(*c*) Les comédiens.

(*d*) Il n'étoit pas encore queſtion du dictionnaire.

Vous l'insultez. En dix ou douze veilles,
Sujets manqués par l'ainé des Corneilles,
Sujets remplis par le fier Crébillon,
Il refond tout. Peste ! voici merveilles !
Et la besogne est-elle bonne ? Oh non !

LXV.

Sur la mort d'Uranie.

Elle n'est plus, cette chere Uranie,
Tant de fois peinte, & sous de si beaux traits !
De la nature elle obtint le génie,
Eut tous les dons, connut tous les secrets.
Eternisez sa gloire & vos regrets,
Vous qui tenez le Parnasse en régie !
Seul écrivain, pour qui s'est élargie
La route ouverte à l'immortalité :
Vous avez tout tenté, hors l'élégie ;
Arrondissez l'universalité.

LXVI.

*Sur M. de V***.*

On nous dit bien que V***
Est un effronté plagiaire.
Admirez l'excès du larron !
Le trait léger dont il égorge,
On croit bien égorger Piron,
Il le lui vole dans sa forge (*).

(*) L'auteur d'une certaine épitre sur la vanité,

LXVII.

Sur le même.

En deux mots voulez-vous distinguer & connoître
Le rimeur Dijonnois & le Parisien ?
Le premier ne fut rien, ni ne voulut rien être :
L'autre voulut tout être, & ne fut presque rien.

LXVIII.

*Épitaphe de M. de V***.*

Le chantre du héros Gascon
Et d'une pucelle fragile,
A débuté sur l'Hélicon
Par vouloir égaler Virgile,
Salluste, Corneille & Bacon ;
Et par un soubresaut agile
Finit par imiter Gacon.

Sur l'esprit bigarré de ce nouveau Zoïle,
Rencontra-t-on si mal, quand, par un tour nouveau,
On fit ces vers heureux, dignes de son tombeau :

tombe sur moi qui n'y suis pour rien, & s'écrie :

„ Piron seul eut raison.... „

Il écrivit ce vers digne de son tombeau :

Ci gît qui ne fut rien.

Il supprime malignement le second vers de mon épitaphe, *pas même académicien*, sans lequel assurément je n'aurois pas fait le premier, en changeant en un trait d'humiliation, un trait d'une véritable & sincere humilité de ma part.

Cy gît le monſtre dont Horace
Nous fit d'après lui le tableau.
Celui-ci d'un homme a la face,
Goſier, dos & ventre d'oiſeau,
Plumage bleu, gris, vert, & jaune;
Une aile d'aigle d'une part;
De l'autre celle d'un canard;
Le tout ſur des jambes de faune.

LXIX.

O ma chere patrie! ô malheureux Dijon!
Romps commerce avec l'Hélicon.
Plus tu produis pour lui, plus ton ſort eſt funeſte!
On y voit tes enfans, ou frappés de la peſte,
Ou livrés en troupe au larron.
De Rameau, Cahuzac a flétri le beau reſte;
Et Voltaire à la fois, détrouſſe dans Oreſte,
Crébillon, Longepierre, & ton pauvre Piron.

LXX.

Monsieur Titon (*a*), voici de la beſogne!
La Normandie a ſon héros (*b*) chez vous:
Autant en a mérité la Bourgogne (*c*).

(*a*) Titon, qui a élevé en bronze le monument du Parnaſſe françois.

(*b*) Corneille.

(*c*) Crébillon. Nous étions brouillés, ce grand homme & moi, depuis dix ou douze ans, pour des mal-entendus.

Catilina part de l'un d'entre nous.
Or sus du bronze, en dépit des jaloux !
Une figure encore à la romaine,
Debout, hardie, ayant de Melpomene,
Au haut du front, un beau rayon tout pur !
Et n'ayez point de regret à la peine ;
Car ce sera le dernier, à coup sûr.

FABLES.

AU ROI. (*)

Le lion & la fourmi.

Les traits du fort ennemi
Et sa rigueur sans égale,
Avoient réduit la fourmi
Au malheur de la cigale :
Non que pendant tout l'été
La pauvrette n'eût été,
Laborieuse & frugale.
Dans le creux d'un chêne, hélas !
Où se tenoit son ménage,
Elle avoit, prudente & sage,

(*) Je composai cette fable, à la sollicitation de nombre d'honnêtes gens, immédiatement après mon exclusion de l'académie, obtenue du roi par l'évêque de Mirepoix. Je ne la présentai point, parce que la bonté du roi me prévint, & que, de son propre mouvement, il me gratifia d'une pension de 1000 liv. sur sa cassette. Ainsi cette pension me vint, comme m'étoit venue ma nomination à l'académie, sans avoir fait un pas ni pour l'une, ni pour l'autre.

Gloire à Dieu, au roi, & aux quarante !

De froment fait un amas,
Dans lequel en économe,
Elle entrevoyoit en ſomme
Deux ou trois cents mardis gras.
Mais un maudit vent d'automne
L'avoit réduite à l'aumone,
En mettant cet arbre bas.
Grillon, ſon ami fidele,
Souffroit de la voir ſouffrir.
Grillon mon voiſin, dit-elle,
Que dois-je faire? Mourir?
Nenni-dà, non, ma commere,
Repart le ſenſé grillon:
Bien fou qui ſe déſeſpere.
Cervelle de papillon,
Ainſi donc tu dégéneres
De la vertu de tes peres,
Tant vantés par Salomon!
A monſeigneur le lion
Vas expoſer ta miſere.
Moi, j'oſerois!... Pourquoi non?
Il eſt roi: donc il eſt pere.
Tant moucherons qu'éléphans,
Sommes-nous pas ſes enfans?
L'aſtre, dont la face aimée
Retire tout du néant,
Le ſoleil, en ſe levant,
Luit-il pas pour le pygmée,

Ainſi que pour le géant ?
A la timide voiſine,
Tant fut dit par le voiſin,
Qu'elle ſe mit en chemin.
Elle trotte, elle trottine,
Fait tant qu'elle arrive enfin
Chez ſa majeſté lionne.
Reſtoit d'oſer l'aborder ;
Et comment s'y haſarder ?
La beſtiole en friſſonne.
Pour expoſer un beſoin,
Toute ame honnête eſt poltronne :
Un monde entoure le trône.
Elle s'y prend par un coin,
Et puis à travers la foule,
Perce, gliſſe, vire, coule :
Qui rampe à la cour va loin.
Avant qu'on l'eût apperçue,
Elle fut aux pieds du roi :
Sire, ayez pitié de moi !
Lui dit-elle toute émue.
Je n'ai vivres, ni manoir,
Grain de bled, trou, ni géole.
J'eus de tout : un fils d'Éole
M'ôte mon petit avoir ;
Et l'hiver vient à ſa ſuite.
Sire, de vous ſeul j'attends
De quoi vivre tout ce tems ;

Et ſi je ſuis éconduite,
J'ai vu mon dernier printems.
FORCE & voix lors lui manquerent,
Et les pleurs la ſuffoquerent.
Qui dit courageux, dit bon :
Le roi fut près d'en répandre ;
Achille a pleuré, dit-on :
Un lion peut être tendre,
Sans en être moins lion.
La ſupplique eut bonne chance ;
Prompte & royale ordonnance
La laiſſe libre à l'inſtant,
Des ſoins dont elle eſt preſſée ;
Ordonnance bien dreſſée
D'un boiſſeau de bled comptant ;
Boiſſeau de fourmi s'entend,
C'eſt-à-dire une pincée.
On ne peut moins, & pourtant
Jamais fourmi n'en eut tant ;
Jamais de chez le bon prince
Ne ſortit préſent ſi mince,
Ni malheureux ſi content.
A tel un pré vaut autant
Qu'à tel autre une province.
GRAND roi, qu'il me ſoit permis
De prendre à vos pieds la place
Que le lion, de ſa grace,
Laiſſa prendre à la fourmi !

Son même ſouci m'agite :
Elle parla ; je l'imité,
Et j'implore la bonté
Qui de votre majeſté
Eſt la vertu favorite ;
Vertus des vertus l'élite ;
Vertu qui dans vos regards,
Et dans votre cœur habite ;
Précieuſe à mille égards ;
Supérieure en mérite
A tous les hauts faits de Mars,
Et rarement à leur ſuite.
Vous triomphez des deux parts ;
La gloire n'eſt pas petite.
Rome avoit bien des Céſars,
Et n'a jamais eu qu'un Tite.

Le roitelet.

Il parut aux oiſeaux qu'ils vivroient plus à l'aiſe,
S'ils en choiſiſſoient un qui régnât ſur eux tous.
Les bêtes, ne leur en déplaiſe,
N'ont pas eu quelquefois plus de raiſon que nous.
Reſtoit à convenir qui d'entr'eux ſeroit digne
De donner aux autres la loi :
C'eſt le nœud gordien ; chaque oiſeau dit, c'eſt moi.
S'il ne ſe nomme, il ſe déſigne.

L'aigle

L'aigle adjuge le ſceptre au vol ;
Moi je le donne au chant, diſoit le roſſignol :
Le merle royaliſe à hauts cris la fineſſe,
Le vautour l'appétit, le corbeau la vieilleſſe,
Et le duc les airs inſolens.
Le moineau-franc enfin vante auſſi des talens
Aſſez rares dans leur eſpece.
C'eſt comme ici-bas, bonnes gens :
Chacun définit le mérite,
Par ſa qualité propre, ou du moins favorite.
Le petit le diſpute au grand, & n'a pas tort ;
Car les grands ont toujours la rapine en partage.
Mais il fallut ſe rendre à l'avis du plus fort.
Si ce n'eſt l'ordre, c'eſt l'uſage.
L'aigle opina donc en ces mots ;
C'eſt l'aile qui nous fait oiſeau,
Déployons la mienne & les vôtres !
Voyons qui vole le plus haut !
Celui-là ſera roi des autres.
Il dit : tout s'envole auſſi-tôt.
L'aigle fend l'air, perce la nue ;
Et les voyant loin deſſous ſoi,
Il brave la foible cohue :
Qui maintenant, dit-il, doit être votre roi ?
Le roitelet caché ſous l'aile appeſantie
De l'aigle, s'élance & s'écrie :
C'eſt moi.
FORCE, talens, vertu, ſageſſe,

Ne ſervent guere, il en faut convenir.
Du prix qu'il devroit obtenir,
Le mérite eſt exclus ſans ceſſe.
Joindre l'impudence à l'adreſſe,
Eſt le moyen d'y parvenir.

La poule aux quarante coqs.

PAR-FOIS pluſieurs valent moins qu'un.
Dans un poulailler peu commun,
Sont neuf poules belles à peindre,
N'ayant qu'un coq pour elles neuf,
Et ſans en être plus à plaindre,
Le coq étant toujours tout neuf.
Tous les jours nouvelles couvées :
Éternel caquet d'accouchées :
On n'entend que poulets chanter ;
On ne voit par-tout que nichées
De pouſſins prêts à voleter.
UNE poule de par le monde
Crut, prenant maints coqs à ſon choix,
Devenir ſeule auſſi féconde
Que toutes ces neuf à la fois.
La ſotte, bien que mal en plumes,
Étoit fiere ſur ſon paillier ;
Elle y bravoit loix & coutumes,
Et par un abus ſingulier,

D'un coq au lieu d'être contente,
Elle en voulut avoir quarante.
Le coq aux neuf poules feignit
D'applaudir au nouveau ménage :
Mais au fond le sultan craignit
L'incursion du voisinage.
La disette & l'occasion,
Grandes faiseuses de larron,
N'annonçoient que honte & ruine.
QUE fait mon coq ? Il entre un soir
Piano-piano dans le dortoir
De la sultane messaline ;
Et là, muni d'un bon rasoir,
Légérement à la sourdine,
Et sans qu'aucun d'eux le sentît,
Il ôte à messieurs les quarante,
Le double morceau qui les fit,
Tout ce qui fait que le coq chante.
Chacun d'eux s'éveilla chapon :
Dont cuit à la pauvre volaille,
Qui depuis ce tems-là ne pond
Ni ne couve un seul œuf qui vaille.
DEMASQUE-NOUS, me dira-t-on,
Les héros de l'allégorie.
Oui-dà : le coq, c'est Apollon,
Et la poule l'académie.

La lyre d'Orphée & les ſinges ; au ſujet des nombreux fabuliſtes de ce tems.

O SIECLE unique, âge heureux,
Tems où des déſerts affreux,
Orphée aux ſons de ſa lyre
Chaſſoit l'horreur & l'ennui !
Hormis l'envieux ſatire,
Tout accouroit près de lui ;
Tigres, lions, volatile,
Amphibie, aigle, reptile ;
C'eſt à qui veut approcher.
L'arbre même & le rocher,
D'une muſique ſi belle,
Se laiſſant auſſi toucher,
Comme eux voulurent marcher,
Et des priſons de Cybele
Surent, dit-on, s'arracher.
L'être ainſi le moins ſenſible,
Le monſtre le plus terrible
Fut attendri, fut changé.
Il ne reſta d'inflexible
Que le beau ſexe outragé.
Demandez-vous quel outrage
Lui faiſoit le perſonnage ?
Junon pour un pareil train,

(Je n'en dis pas davantage)
Dans le fond de ſon courage,
La garda bonne à Jupin.
Au fait! tout long verbiage
Sent le moderne écrivain.
De bacchantes un eſſaim,
Sur le criminel Orphée
Tombe & fond le thyrſe en main.
De vin la bande échauffée,
De l'amour ultramontain
Maſſacra le coryphée.
Mille ont mérité ſa fin:
Nul ne mérita ſa gloire.
L'exécution ſoudain
Licentia l'auditoire.
Il ſe diſperſoit déjà,
Quand un ſinge s'écria:
Eh, ne bougez, troupe agreſte!
Ce qui vous charmoit nous reſte;
C'eſt ſa lyre, & la voilà.
Ce jeu qui rend ſi célebre,
N'eſt rien moins que de l'algebre;
Je gage y briller auſſi;
Je regardois faire: ainſi
Qu'on demeure & qu'on m'écoute:
J'ai des doigts, & Dieu merci,
Singe aux doigts n'a pas la goute.
Singe à ces mots d'écorcher

L'oreille à la compagnie :
Oreilles de ſe boucher.
Un autre ſinge gaucher
Prend la lyre & la manie :
Nouvelle cacophonie !
Magots de ſe l'arracher,
Roſſignols de dénicher.
L'ours de ſa grace légere,
Mon bel ami l'ours s'ingere
De ſoutenir le parti :
Les hurlemens de Mégere
Manquent au charivari.
Lors, ce n'eſt plus que ce cri
Par les bois, l'air & la plaine :
O pauvre Orphée ! Et qui lit
Les fables nouvelles, dit,
O pauvre Jean Lafontaine !

Le tonneau de vin & la bouteille d'encre.

VIS-A-VIS de ſon tonneau,
Un poëte, pauvre cancre,
Derriere l'huis du caveau,
Avoit au bout d'un cordeau
Pendu ſa bouteille à l'encre ;
Afin qu'allant, revenant,
Miſe en mouvement ſans ceſſe,

Par le premier ſurvenant,
L'encre en devint plus épaiſſe.
CEPENDANT ſur ſon chantier,
La majeſtueuſe tonne,
Sous vingt couronnes d'oſier,
Siégeant comme ſur un trône,
Tranquille, offroit le devant,
Un robinet en avant,
Et ne bougeoit pour perſonne.
LE maître un jour à propos,
En-dehors prêtant l'oreille,
Ouït la dame, en ces mots,
Apoſtrophant à huis clos
Sa précieuſe bouteille.
VOISINE, je te plains bien!
Je te fais envie, avoue?
Suſpendue à ce lien,
Sans autre appui ni ſoutien,
De toi ſans ceſſe on ſe joue;
On ne te compte pour rien.
A peine as-tu pris maintien,
Qu'un ſurvenant te bafoue,
Te ballotte, te ſecoue;
Mieux vaut n'être pas, je crois,
Qu'être ainſi tout à la fois,
Et pendue, & ſur la roue.
VOI la différence, voi
Comme en repos ſur ma lie

On me laisse, & comme quoi
Tout le monde devant moi
Se prosterne & s'humilie.
On sent aisément pourquoi
L'on m'honore, & l'on t'oublie :
C'est que mon gros ventre est plein
De cette liqueur vermeille,
Qu'on nomme vin d'une oreille,
Restaurant, vif & divin,
Qui létifie & réveille
Le cœur & l'esprit humain ;
Au lieu que ton ventricule
N'enferme qu'une liqueur
D'invention ridicule,
Noire & sale à faire peur ;
Liqueur pestilentielle,
Pernicieuse à l'excès,
Source odieuse & cruelle
De chicanes, de procès,
De brochures éternelles
Du Parnasse & du palais,
D'impiétés, de libelles,
D'écrits maudits & mal faits,
Et d'horribles bagatelles.
TAIS-TOI ! cria l'écrivain,
La clef mise à la serrure,
Indigné qu'on fasse injure
A son noble gagne-pain.

Plus que toi cette encre eſt pure,
Dès qu'elle produit mes vers.
C'eſt elle & ſon bon office,
Qui font qu'ici tu me ſers.
C'eſt ta dame, & ma nourrice;
Sous ces noms reſpecte-la.
Qu'un mot ſuffiſe, & finiſſe:
Sans elle ſerois-tu là?
AINSI du haut de leur ſplendeur,
Valant bien moins qu'ils ne ſe priſent,
Grands & riches par fois mépriſent
Les petits qui font leur grandeur.

Les repréſailles des animaux.

UN quadrupede en oreilles,
Comme ſaint Roch en chapeau,
Mis au nombre des merveilles
De Beaune & de Mirebeau;
Une des bêtes de ſomme
Qui trottent ſoir & matin,
Pour gagner leur picotin,
Et que de coups on aſſomme;
Un griſon penſif, en ſomme
Le philoſophe Martin,
Qu'âne en bon françois l'on nomme,
Animal humble & mutin,

Un jour prioit le deſtin
De le vouloir bien faire homme.
Très-volontiers, dit-il, comme
Si je n'avois pas déjà
Fait de ces miracles là.
Recevant donc ſa priere,
Sur-le-champ il l'exauça ;
Sans licou, bât, ni croupiere,
Martin ſe donna carriere ;
Ses ſabots il déchauſſa,
Et fiérement ſe hauſſa
Sur ſes deux pieds de derriere ;
Ravi, courbé dès long-tems,
De voir le cercle des champs
S'élargir de quelque lieue ;
Et ſon front d'un pied plus près,
Avoiſiner déſormais
La voûte céleſte & bleue :
Mais gâté du vieux limon,
Comme l'âne de Timon,
Regrettant toujours ſa queue.
PAR un inſtinct pur ou faux,
Fiers de leur mince avantage,
Tous les autres animaux,
Le docile & le ſauvage,
Se moquoient du perſonnage,
Et du premier au dernier,
Rioient de ſon nouvel être,

En lui reprochant de s'être
D'évêque ainſi fait meûnier.
Francs idiots que vous êtes,
Nés pour n'être que des bêtes !
Leur dit l'ex-Aliboron,
Où ſont vos cœurs & vos têtes !
Sans faire le fanfaron,
J'ai, Dieu merci, l'un & l'autre,
Et vous ne le nîrez pas,
Quand vous apprendrez, ingrats,
Pourquoi je ne ſuis plus vôtre.
Pour vous venger des bourreaux
Qui s'exercent ſur vos peaux,
J'ai pris la meilleure voie;
Et ſoyez ſûrs que ma main,
A ſon tour, du cuir humain
Va faire large courroie.
PENSEZ-VOUS que ſans douleur,
Et ſans dépit, je vous voie,
De l'homme exterminateur
Être impunément la proie ?
Entre la mort & la peur,
Vivre ſous ce deſtructeur,
Sans liberté, paix, ni joie ?
Et ſubir, chair ou poiſſon,
Le feu, le fer, l'hameçon,
Que ſa barbarie emploie
A coups ſûrs, & de façon

Qu'à ſes pieds enfin tout tombe ;
Forts, foibles, tout y ſuccombe :
De l'agnelet juſqu'au bœuf,
Du vautour à la colombe,
De la poule juſqu'à l'œuf !

CETTE guerre eſt, diſent-ils,
L'apprentiſſage de celle
Qu'entr'eux ces tyrans maudits
Se font, encor plus cruelle :
Elle en a beaucoup détruits ;
Joignons-nous à leur querelle.
Foi d'âne que je naquis,
Et non d'homme que je ſuis,
Seul j'en détruirai plus qu'elle.
Tout à l'aiſe, en tout honneur,
Sur eux je ferai main baſſe,
Si bien, ſi beau, que ma race
Extermine enfin la leur.

IL dit ; la tourbe de rire,
Regardant comme un délire
Cet héroïque deſſein.
O d'un parterre frivole
Jugement prompt & peu ſain !
L'effet ſuivit la parole :
L'âne ſe fit médecin.

*A M. le comte de**, qui, de sa campagne, me reprochoit la rareté de mes lettres qui l'amusoient.*

LE ROSSIGNOL.

UN tendre & joli rossignol,
Qui pour unique héritage
N'avoit que son doux ramage,
Tous les jours prenoit son vol
Chez la folâtre Thalie,
Qui trouvoit sa voix jolie;
Et là, pour quelque fredon,
La muse d'un air affable
Alimentoit l'oisillon
Des miettes de sa table.
Il arriva qu'un matin
Notre petit parasite
Allant rendre sa visite,
Trouva l'aigle en son chemin.
Après une révérence
A l'oiseau de qualité,
Il régala l'excellence,
D'un couplet qui fut goûté.
Il croyoit finir là: mais l'oiseau respectable,
Lequel par parenthese, avoit très-bien dîné,
Honora par malheur, d'un *bis* impitoyable,
Le volatile infortuné.

Que faire ! au noble oiſeau, d'une voix lamentable,
Dire : je n'ai pas déjeuné !
Si ventre à jeûn n'a point d'oreille,
Les grands en ont encore moins
Pour tout ce qui s'oppoſe à ce que leur conſeille
La fureur du plaiſir, ſeul objet de leurs ſoins.
Le petit roſſignol chanta par complaiſance,
Juſqu'à ce que l'aigle en fut las.
Cependant chez Thalie on dine en ſon abſence ;
Quand il vint c'étoit fait : un rien entre deux plats
Ce jour fut toute ſa pitance.
Comme on n'engraiſſe point à de pareils repas,
Pardon, mon L***,
Si malgré l'aigle & ſa priere
Je pourſuis mon chemin, & ne m'arrête pas.

L'ours & l'hermine.

Un (*) ours vivoit dans ſa taniere ;
Et vivoit comment ? Comme un ours.
Très-mal : tirant une heure entiere,
La langue d'un pied tous les jours,
Attendant qu'une fourmilliere
Servît à ſa faim meurtriere,
De repas ſans autres ſecours.

(*) C'eſt moi.

L'hermine (*) en eut pitié. L'hermine
Eſt un animal fort mignon,
Comme l'ours, connu du Lapon,
Dont la peau blanche, douce & fine
Paſſe le vernis de la Chine,
Et le grand poli du Japon.
Tous les barbouilleurs de blaſon,
A tort nous l'ont repréſentée
De taches noires marquetée:
Sa nature eſt de n'en avoir
De noire, non plus que de bleue;
Hormis quelque peu de poil noir
Qu'elle a tout au bout de la queue.
Mais loin qu'au blanc de ſon habit
La choſe apporte aucun dommage,
Ce noir y ſied, à ce qu'on dit,
Comme la mouche au beau viſage,
Et le caprice au bel eſprit.
L'HERMINE aimant le pauvre diable,

(*) C'eſt mademoiſelle Q**, digne du ſymbole que je lui attribue ici. Je ne pourrois, ni ne devrois jamais tarir ſur ſes louanges, autant par l'hommage dû à la vérité, que par la reconnoiſſance éternelle que je lui dois. Ses conſeils & ſes bons offices ont fait le bonheur de ma vie; elle a ſu m'encourager par les uns, & me ſauver de la miſere par les autres. Bienfaiſance pure eſt l'une des qualités, entre mille auſſi excellentes, qui caractériſent la beauté de ſon ame.

Le voulut mettre en bonne table ;
Et comme elle fut en tout tems
La familiere inſéparable
Du prince, du duc, & des grands,
Du ſouverain très-débonnaire (*),
Elle n'eut pas de peine un jour
D'obtenir que le ſolitaire
Déſormais auroit bouche à cour,
En payant de ſon ſavoir-faire.
Or le ſavoir-faire d'un ours
Conſiſte en jolis petits tours :
Celui-ci joua bien ſon rôle.
Une fois pourtant l'animal
Prit ſes meſures un peu mal,
Et faiſant une capriole,
Chut le pied dans un margouillis.
L'hermine gagna le taillis,
Craignant d'en être éclabouſſée ;
Car être nette eſt ſon grand ſoin.
Là-deſſus même un peu trop loin
Sa délicateſſe eſt pouſſée.
Propreté, d'accord, eſt vertu ;
Mais c'eſt une vertu qu'elle outre.
Sur ſa robe a-t-elle un fétu ?
Elle y croit avoir une poutre.
Pour moins encor : pour rien ; ainſi

(*) M. de Livry.

Se

Se l'imagina celle-ci.
Eh, pourquoi cette fuite inique ?
Grommeloit l'ours en la fuivant.
Votre précieuſe tunique
Eſt blanche comme auparavant,
Et c'eſt belle terreur panique ;
Autant en emporte le vent.
Il y perdoit ſa rhétorique,
Comme on la perd avec les ſourds ;
Pour le pauvre bon-homme d'ours,
La chaleureuſe & douce hermine
Devient landier, marbre, glaçon,
Et pis encor fagot d'épine,
Petit porc-épic, hériſſon,
Toujours, & ſans que rien l'arrête,
Criant à l'ingrat ſur la bête,
Qui triſte comme un loup-garou,
S'en retourna baiſſant la tête,
Et ſe renfonça dans ſon trou.
Cependant arrive la fête
Et le jour de (*) l'Aguilanneuf,
De l'an mil ſept cent trente-neuf :
Jour où toutes choſes nouvelles,
Jour amical & terme heureux,
Où finiſſent toutes querelles,
Et recommencent tous les vœux.

(*) Le jour de l'an.

Notre ours en fit pour la cruelle,
Non un, ni deux, ni trois, mais cent.
Les dieux lui disoient : innocent !
Sa haine en est-elle moins forte ?
Elle ne t'entend pas. Qu'importe,
Quand je forme des vœux si doux,
Dit la bête franche & fidelle,
Que je calme ou non son courroux,
Et que je sois entendu d'elle,
Pourvu que je le sois de vous ?

La noblesse.

DANS les lieux où Vulcain préside,
La flamme ayant vomi des flots d'airain liquide,
Le cyclope en deux parts divisa le métal :
De l'une il fit une statue,
L'idole & la terreur d'une sotte cohue ;
Et de l'autre le piédestal.
Nous naissons tous égaux : la nature ingénue
Ne reconnut jamais les rangs qu'on s'attribue,
Et de tous tems les confondit ;
Mais le caprice humain les fit,
Et le hasard les distribue.

Le goupil & la poule.

Le goupil [c'eſt ainſi qu'on nommoit un renard,
Au bon vieux tems de Charlemagne]
Illuſtre & docte Foncemagne,
Oracle unique à cet égard,
Dis-nous ſi je bats la campagne ?
Qu'après tout je la batte, ou non,
Autant que je puis m'y connoitre,
C'eſt de ſa queue & de ſon nom,
Que dérive & que vient peut-être
L'outil appellé coupillon.
Mais que cela ſoit ou puiſſe être,
Que ce ſoit folie ou raiſon,
Qu'importe ? pourvu que la boule
Aille ſon train, s'avance, roule,
Et vienne au but. Un renard donc
Mal-aviſé s'il en fut onc,
Dans ſa gueule à pas lents emportoit une poule,
Et gagnoit ſon terrier par des lieux creux & bas,
La tenant bien aux dents, mais ne les ſerrant pas ;
Rendant ſes allures très-douces,
De crainte qu'aux moindres ſecouſſes,
La poule par ſes cris & le ſignalement,
Ne mit des chiens dans le moment,
La maréchauſſée à ſes trouſſes.

La poule cependant, pieds, ventre & bec en-haut,
Et prête à finir bientôt,
Rouloit en fine femelle,
Et trouva dans sa cervelle
Un bon tour pour s'évader :
Ah mon Dieu le beau tems ! comme il est bleu, dit-elle !
L'agréable soleil ! que sa lumiere est belle !
Quel plaisir de le regarder !
Le renard curieux, leve un moment la vue.
Le soleil du tabac produit le prompt effet ;
Il hausse & baisse l'œil, sa narine remue,
Et ne sachant plus ce qu'il fait,
A gueule ouverte il éternue.
La géline l'attendoit là :
Libre & se moquant du jocrisse,
Sur un arbre elle s'envola,
En lui criant : Dieu vous béniſſe !
La curiosité faisant perdre le tems,
Et tendant ses filets à la sottise humaine,
De pertes en pertes nous mene,
Et mal en prend à bien des gens.

Le cochon de lait & le charlatan.

Du petit quadrupede, encore jeune & tendre,
Dont quand il est rôti, l'on dit : vive la peau !
Ou du cochon de lait, pour mieux me faire entendre,

Un farceur du Pont-Neuf, le nez sous le manteau,
Contrefaisoit le cri d'un ton à s'y méprendre.
La canaille disoit : bravo ! bravo ! bravo !
Un drôle seul osa, sans craindre le haro,
Dire, s'il s'en mêloit, qu'il sauroit mieux s'y prendre.
On vous le traita d'apoco.
Il gage, indique un jour : on promet de s'y rendre.
Le jour venu, voilà mes deux rivaux,
Sur la sellette & les tréteaux,
Mis dans la balance fatale
De leur juge au nez levé,
Parterre prononçant debout sur le pavé,
Où le désœuvrement l'installe.
Des deux le premier se signale ;
Non sans avoir pour lui, suivant le nouveau train,
Ameuté sourdement la brigue & la cabale.
Aussi commence-t-il à peine, que soudain
La tourbe aveuglément des mains se met à battre,
Et frappe les échos du faubourg Saint-Germain.
Un brouhaha plus long eût pu faire à la fin
Prendre le mords-aux-dents au cheval d'Henri quatre.
Lors la tête levée, & hors du capuchon :
A toi, Gille, dit-il ; voyons de tes merveilles.
Il faisoit froid ; & Gille au fond d'un gros manchon,
Le nez dessus, cachoit un vif petit cochon.
Il lui pince la peau, lui tire les oreilles,
Lui fait pousser sur le bon ton
De hauts cris à percer la nue ;

Peine perdue.

Où plaît le faux, le vrai n'eſt rien.
A l'école ! à l'école ! on les ſiffle, on les hue ;
On l'appelle un cochon lui-même. Gens de bien,
Dit-il à la noble aſſemblée,
En montrant ſon garant pendu par un lien ;
Tenez, n'opinez plus d'emblée,
Voilà votre juge & le mien.
Que de foibles génies,
De débiles cerveaux,
Et de francs étourneaux,
Plus bruyans que des pies,
Dépriment les travaux
Des vrais originaux,
Et prônent des copies !

La tour & le rocher.

Du ſommet d'un rocher une ſuperbe tour
Alloit ſe cacher dans la nue,
Et de tous les lieux d'alentour
Domineit la vaſte étendue.
L'orgueil aveugle tout : elle oſa s'oublier.
Le rocher éprouva ſa fierté criminelle.
Abaiſſe-toi, lui diſoit-elle,
Et ſous mon noble poids gémis tout le premier.
Eh, qui t'a ſi mal informée,
Répondit le rocher, de tes droits & des miens ?
N'eſt-ce pas moi qui t'ai formée,

Qui t'éleve & qui te soutiens ?
Le ciel, en approchant ton faîte
Des régions de la tempête,
Te favorisa moins qu'il ne te menaça.
Puisse-t-il un jour te détruire !
Un coup de foudre l'exauça.
Rois, voilà qui doit vous instruire.

La neige.

Ce qu'en trop peu de tems l'œil étonné voit naître,
En peu de tems s'évanouit :
Et tout ce qui nous éblouit,
N'est pas long-tems à disparoître.
La neige par les airs tomboit à gros flocons ;
Elle eut bientôt blanchi la plaine, les montagnes,
Les prés, les bois, & les vallons.
La voilà qui se croit la reine des campagnes.
Flore n'étoit plus rien : sa plus vive couleur
N'eut jamais un éclat pareil à sa blancheur.
Jamais Palès n'eut un si vaste empire.
Faune & Bacchus étoient des dieux à dédaigner ;
Et les fiers aquilons qui la faisoient régner,
Ne devoient plus jamais laisser régner Zéphire.
Elle pensoit ainsi, quand les vents appaisés,
Le soleil perça le nuage,
Et la fondit, à l'avantage
De ceux qu'elle avoit mépriſés.

L'avare & son héritier.

Un riche & pauvre avare, à son fils indigent,
Dit au lit de la mort, & dit en enrageant :
Mon fils, dans la forêt prochaine,
En tel endroit, sous un tel chêne,
Est un amas d'or & d'argent,
Qu'à grossir j'eus bien de la peine :
A le saisir sois diligent,
Mon héritier & mon agent ;
Adieu ; fais profiter l'aubaine.
Le pere mort, le fils bien vif
A l'instant se met en campagne :
Et ne pensant rien moins qu'en juif,
Fait en chemin cent châteaux en Espagne.
Manquant de tout hier, désormais il aura
Équipage, palais, bijoux, vins de Champagne,
Et Basque, & Maure, *& cætera ;*
Tout ce qu'un sous-fermier peut avoir d'agréable ;
Quarante beaux esprits à table ;
Au lit les filles d'opéra.
Mais, monsieur l'héritier, vous a-t-on dit la somme ?
Et ne pourriez-vous pas avoir à décompter ?
A cent mille écus le jeune homme,
Ni plus ni moins la fait monter :
N'en rabat pas un sou . . . Bientôt d'un pas agile,
Arrivant au lieu du trésor,

Dans un ſac d'ours ou de caſtor,
Il n'en voit que cinquante mille,
En ſix mille deux cents cinquante louis d'or.
Il les compte, recompte. Encor,
Si j'en avois au moins trouvé ſoixante!
L'heureux mortel eſt déſolé:
Il jure, il crie, il ſe tourmente:
Il eſt trahi, léſé, volé.
Enfin, le dos chargé du tréſor qui l'accable,
Il revenoit au déſeſpoir,
Quand ſur ſes pas voici qu'un pauvre diable
Ramaſſe un louis d'or qu'il avoit laiſſé cheoir.
Voulez-vous voir un homme au comble de la joie?
C'eſt celui-ci, ſon louis à la main.
Il en ſoupe ce ſoir; il en dine demain.
A l'achat de Paris par avance il l'emploie,
Et gaîment dans ce rêve il pourſuit ſon chemin.
La bonne humeur qui lui ſert de voiture,
Fait qu'il atteint bientôt l'homme au tréſor.
Qu'avez-vous, chevalier de la triſte figure?
Qu'ai-je? Oui. Rien. Rien? Non. Mais encor?
Martyre! double martyre!
Le cas conté, l'homme au louis l'admire.
Cinquante mille écus, de Dieu grace envoyés,
Vous font tant gémir? Oui. Vous, qui vous fait tant rire?
Ce louis d'or que vous voyez.
O convoiteux mortels! ô cerveaux dévoyés!
Songez à qui n'a rien, peu ſaura vous ſuffire.

Le hibou & la linotte, à de jeunes agréables, qui me plaisantoient sur ma vie retirée.

QUE je plains votre destinée !
Disoit la linotte au hibou.
Le jour au fond de quelque trou,
La nuit sur quelque cheminée :
C'est vivre comme un loup-garou.
Votre voix est de triste augure ;
Votre plumage est laid ; laide est votre figure.
Le compliment n'est pas poli ;
Mais quoi ! c'est la vérité pure.
Vous n'êtes ni beau, ni joli ;
Aussi vivez-vous en hermite,
Et ne vous faites point d'ami ;
Loin de là chacun vous évite :
C'est là n'exister qu'à demi.
AVEZ-VOUS tout dit, Perronelle ?
Repart le misanthrope oiseau ;
Voilà de nos gens sans cervelle !
Je ne sors que de nuit ! j'en crains moins le réseau :
Marque de ma prudence extrême !
La sûreté dans l'ombre a choisi son séjour.
Les dangers suivent le grand jour ;
Je le hais : malheur à qui l'aime !
Je chante mal ! aussi n'est-ce pas mon métier.
Mais grace à mon vilain ramage,

On ne me voit jamais en cage,
Comme vous chez le ſavetier.
Si l'on me trouve laid, je ne ſaurois qu'y faire;
Je n'ai pas un air damoiſeau:
Mais Hibous pour cela, manquent-ils ſur la terre?
Pullulent-ils pas bien & beau?
Ils trouvent donc bien à qui plaire.
Je n'ai pas un ami! je conviens de ce point;
Et de plus je n'en cherche gueres,
Parce que je ne me plais point
A courir après des chimeres.
Encore en vaut-il mieux manquer & le ſavoir,
Qu'en manquer & croire en avoir.
Je n'en veux point: fondé ſur des raiſons ſi belles,
Vous vous en faites cent, & faites fonds ſur eux.
Soyez un moment malheureux,
Et vous m'en direz des nouvelles.
Ma foi, monſeigneur le hibou,
Reprit la linotte peu ſage,
Philoſophez tout votre ſou.
Je plaignois votre ſort; je diſois: c'eſt dommage!
Vous dites, c'eſt tant mieux; adieu, vous êtes fou.
Je vous plaignois un peu: je vous plains davantage.
Fort bien! dit le hibou: je ſuis fou, j'y conſens.
Je doute toutefois que mon air le dénote.
Mais vous n'ignorez pas quelle ſorte de gens
On nomme têtes de linotte.
Il ſuffit pour juger de nous,

De voir le rang qui nous conſerve :
Vous ſervez de ſymbole aux fous ;
Et je ſuis l'oiſeau de Minerve.

Le pigeon & l'hirondelle.

JADIS un pigeon ramier
S'entêta d'une hirondelle.
Il ne fut pas le premier,
Ni le dernier épris d'elle.
Elle étoit jeune, étoit belle,
Ou peu s'en étoit fallu :
Et ce peu la laiſſoit telle,
Qu'une plus belle eût moins plu.
Bref, le fuyard, dit l'hiſtoire,
S'empêtra dans le lien :
Pigeon n'aime que trop bien,
N'étant pas, comme on peut croire,
L'oiſeau de Vénus pour rien.
On l'aimoit en récompenſe,
Peut-être au fond preſque point,
Mais aſſez en apparence ;
Et c'eſt toujours un grand point,
Pour l'amant en défiance.
Déjà cependant en l'air
Régnoit l'orageux Borée ;
Déjà s'approchoit l'hiver.

Au voyage d'outre mer
L'hirondelle eſt préparée :
Ne plus vivre en même lieu !
O diſgrace ſans égale !
Arriva l'heure fatale,
Qu'il fallut ſe dire adieu ;
Quand ce mot des bouches tombe,
Malheur aux cœurs de colombe !
Conſolez-vous, mon ami,
Lui répétoit l'hirondelle :
C'eſt trop pleuré, trop gémi :
Je vaux une tourterelle.
Je retournerai fidelle,
Et ſans déchet, ni demi.
A ces mots, la favorite
Paſſe au pays tempéré ;
Et par un bras d'Amphitrite,
Le couple eſt tôt ſéparé.
L'oiſeau reſte, ſe déſole.
Eh, pourquoi ces cris perçans ?
Le voyage, pour qui vole,
Ne paroit pas des plus grands.
Trois mois ne ſont pas mille ans,
Sur-tout trois mois d'eſpérance.
Non, mais pour un tendre amant,
Fut-il jamais courte abſence,
Ni petit éloignement ?
A chaque moment qui paſſe,

L'amour en cas pareil, fait
Compter plus d'un ſiecle, & met
Entre l'un & l'autre objet
Les deux poles pour eſpace.
ENFIN le printems paroît,
Et ramene l'hirondelle :
Le pigeon la voit, l'appelle,
Et Progné le reconnoît.
Que me voulez-vous, dit-elle ?
Ce que je vous veux, cruelle !
Quoi ? vous !.. Mais ſourde à ſes cris,
L'infidelle vole & paſſe ;
Le pigeon meurt ſur la place,
Et je n'en ſuis pas ſurpris.

Fin du ſixieme Volume.

PQ
2019
P6
1777
t.6

Piron, Alexis
OEuvres completes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY